BOSTON MEDICAL LIBRARY
in the Francis A. Countway
Library of Medicine ~ *Boston*

Gift of
Leona Baumgartner, M.D.

F. Mellerg

Bibliothèque
de
Fca Jouvet

To Dr Leona Baumgartner
this curious little
book, which will soon
be 20½ years old,
mated of one more
hon degree!

Paris, June 1955

TRAITÉ
DES
VAPEURS.

Medicus si sufficerit ad cognoscendum, sufficiet etiam ad sanandum.

Hipp. de arte S. XX.

TRAITÉ

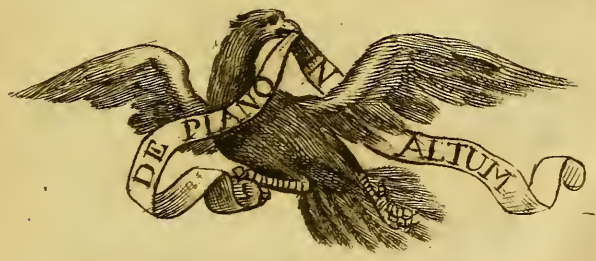
DES

AFFECTIONS VAPOREUSES

DES DEUX SEXES;

Où l'on a tâché de joindre à une théorie solide une pratique sûre, fondée sur des observations :

Par Mr. POMME fils, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, résident à Arles en Provence.



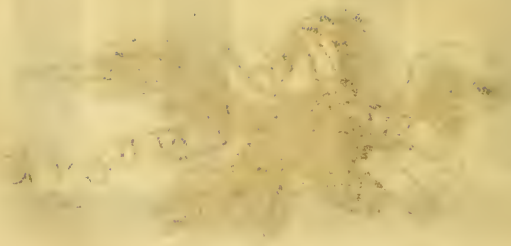
A LYON,

Chez BENOIT DUPLAIN, Libraire, grande rue Merciere, à l'Aigle.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Open Knowledge Commons and Harvard Medical School



http://www.archive.org/details/traitdesaffect00pomm

PRÉFACE.

LEs Médecins avouent que de toutes les maladies qui affligent l'humanité, il n'y en a point dont la cauſe ſoit moins connue, & le procédé curatif moins aſſuré, que celle qu'on appelle affection vaporeuſe, ou ſimplement vapeurs. (*a*) Il eſt donc eſſentiel de travailler à fixer ce protée, puiſqu'on loue les efforts que font ceux qui en cherchent la cauſe & le remede. (*b*)

De tous les obſtacles qui ſe préſentent pour parvenir à ce

(*a*) Voyez le Journ. de Médec. mois de Mars 1761, pag. 195.

(*b*) Voy. le même Journal, p. 196.

but, le préjugé des Médecins eſt celui qui me paroît le plus difficile à vaincre : en effet, apprendre aux uns une route nouvelle, vouloir forcer les autres à changer d'idées & de ſyſtême, c'eſt l'ouvrage du génie le plus ſubtil ; & il ne faut rien moins que l'éloquence la plus perſuaſive pour convaincre des eſprits prévenus, & pour détruire une erreur preſque univerſelle.

J'en ai ſenti toute la difficulté dans ma premiere entrepriſe. Animé par la vivacité de mon zele, j'ai cru que mon travail ne ſeroit point infructueux : mais me ſuis-je jamais flatté de faire beaucoup de proſélytes ? & n'avois-je pas déjà prévu que le nombre des mécréants ſeroit très-étendu ? Les

uns, asservis au préjugé, & trop intéressés à suivre la routine, refusent constamment de se soumettre ; & les autres, toujours jaloux des nouveautés, quand ils ne les enfantent pas, se récrient sans fondement & sans raison, rejettant avec mépris une méthode d'autant plus intéressante que le mal devient plus commun. Tel a toujours été l'écueil de la Médecine ; les plus zélés ne le désavoueront pas.

Serai-je bien coupable, parce que je dévoilerai sans mystere ma façon de guérir un mal jusqu'ici incurable ? & ne me sera-t-il pas permis, en suivant l'exemple de nos Maîtres, de défricher avec eux ? Les motifs qui m'obligent à lutter contre les plus redoutables adversaires excuseront, je pense, ma témé-

rité ; persuadé que le Public, dont je plaide la cause, me saura gré de mon désintéressement. C'est dans ces vues que j'ai rompu le silence une premiere fois : les controverses des Médecins me forcent à me défendre ; & je déclare par avance que je ne cesserai de parler que quand on m'en aura imposé par des faits contraires à ceux que j'ai déjà présentés.

Pour me rendre plus clair & plus intelligible, je reprends la matiere, & je dis que la cause prochaine & immédiate des affections vaporeuses doit être attribuée au racorniſſement du genre nerveux. Si le terme choque par sa nouveauté, & que l'on exige de moi une explication qui le caractérise plus parfaitement, je dirai que la sé-

chereſſe des membranes & des nerfs forme elle-même ce racorniſſement, qui ſeul produit tous les différents ſymptomes de la maladie que j'attaque. Pour exprimer ma penſée avec plus d'énergie, je me ſervirai d'une comparaiſon palpable : qu'on imagine un parchemin trempé, mou, & flexible : (tels doivent être les nerfs dans leur état naturel.) Les Phyſiologiſtes ſavent que les tuyaux excrétoires des différentes glandes, diſperſées çà & là, ſéparent du ſang le ſuc qui arroſe le tiſſu des nerfs, pour entretenir leur ſoupleſſe naturelle, & cette flexibilité qui les rend propres à exécuter librement leurs fonctions : par un défaut de ce ſuc, le parchemin ſe roidit ; & par une ſéchereſſe totale, il ſe racornit. Tel eſt l'état des nerfs

dans le cas dont il s'agit. Vouloir les rétablir dans leur premiere ſituation, c'eſt leur rendre l'humide dont ils ſont dépourvus. C'eſt de cette façon que je prétends triompher de la cauſe que j'aſſigne : la plus invétérée pourroit-elle y réſiſter ?

Pour pouſſer l'argument juſqu'à la derniere évidence, on n'a qu'à rappeller ici l'effet des cauſes éloignées des vapeurs ; & on verra arriver de plus loin la ſéchereſſe dont je parle, & le racorniſſement qui la ſuit. Je dis plus : qu'on raſſemble en même temps l'effet des remedes chauds, ſi uſités de nos jours, & ſi vantés ſous le nom pompeux d'antiſpaſmodiques ; on verra augmenter inſenſiblement la cauſe du mal, bien-loin de la détruire. Que l'on rappelle enfin

l'effet conſtant & invariable des remedes oppoſés ; on ſera forcé pour lors d'avouer la mépriſe, & on ſe réjouira avec moi d'avoir trouvé le ſpécifique. En un mot, pour détendre le ſyſtême nerveux, qui, de l'aveu de tous les Médecins anciens & modernes, peche ici primitivement, faut-il des irritants ? & ne faut-il pas employer les contraires ?

Les complications de cette maladie n'embarraſſeront plus le Médecin, quand il ſaura qu'elles ſont le fruit de la premiere cauſe. Les obſtructions de tous les viſceres du bas-ventre n'étant que l'effet de celle-ci, céderont au torrent d'une circulation plus libre ; il verra avec ſatisfaction les merveilleux effets d'une méthode ſi ſalutaire, par des cures miraculeuſes ; & le ſouvenir de tant

d'autres, où la pratique ordinaire l'aura fait échouer, le convaincra toujours plus de la solidité de celle qu'il aura nouvellement embrassée. En effet, combien d'hydropisies, d'anasarques, de leucophlegmaties, où le racornissement a lieu, & où les hydragogues les plus outrés sont employés sans discrétion & sans succès ? Combien de jaunisses hypocondriaques que l'on attaque journellement par les apéritifs les plus grossiers, & quelles en sont les suites ? Combien de maladies chroniques de toute espece dépendantes de cette cause, que la Pharmacie mutile & acheve, après leur avoir donné naissance, à la honte de ceux qui lui prêtent des secours, aussi avides que meurtriers ? La cascarille, le cachou, & tous les

autres ſtomachiques, ſi familiers aujourd'hui, céderont leur place aux remedes qui reſtitueront le velouté de l'eſtomac, & qui corrigeront les empreintes meurtrieres que ceux-ci ont coutume d'y laiſſer. Le timpanitique apprendra à ſe guérir par des remedes oppoſés à ceux qui auront donné naiſſance à ſa maladie. L'apoplectique & le paralytique éviteront les eaux de Balaruc. (*a*) L'épileptique crue incurable, & guérie, ſervira d'exemple à celle qui ſera menacée de ce fléau. L'hyſtérique invétérée & le vaporeux languiſſant trouveront déſormais un remede aſſuré.

Quelques efforts que je faſſe

(*a*) Nous comprenons avec elles toutes les eaux thermales, quelles qu'elles ſoient.

pour deſſiller les yeux de tant d'aveugles volontaires, je ſuis néanmoins très-certain que je n'y parviendrai pas. L'entrepriſe paroîtra toujours au deſſus de mes forces, & la plupart ne croiront pas, parce que celui qui parle ne mérite pas d'être cru. L'expérience d'un Médecin de province, fût-elle conſtatée par des faits auſſi authentiques que nouveaux, n'aura jamais aſſez de pouvoir pour convaincre les eſprits, & ne pourra elle ſeule s'approprier ce droit d'autorité, que perſonne ne devroit lui refuſer. On reconnoît pourtant qu'elle eſt la mere de la Médecine, puiſque celle-ci lui doit ſa naiſſance, ſon exiſtence & ſa vie : mais n'importe, on ſaura lui reprocher d'être ſouvent

dangereuſe, (*a*) & quelquefois trompeuſe ; & ſi jamais elle fut trouvée ſuſpecte, ce ſera aujourd'hui, parce qu'elle parle en ma faveur.

Tant de difficultés auroient dû m'arrêter à l'entrée de ma carriere. Accoutumé depuis pluſieurs années à lutter contre les écueils de la Nature, j'ai appris à devenir conſtant. C'eſt ainſi que l'on triomphe le plus ſouvent des maux les plus rebelles : ce qui me fait eſpérer de ſurmonter un jour le préjugé, en ne ceſſant de décrier l'erreur.

Je donnerai à cet Ouvrage la même forme ſous laquelle je l'ai déjà préſenté ; c'eſt-à-dire qu'après avoir défini les affections va-

(a) *Experimentum periculoſum.* Hipp. aph. 1.

poreuſes, j'en détaillerai les ſymptomes, pour en établir enſuite la cauſe prochaine & la cure. Les obſervations ſur leſquelles j'établis mon ſyſtême viendront immédiatement après; elles ſeront plus nombreuſes & plus raiſonnées, pour ſatisfaire les Médecins, & pour répondre à leurs queſtions.

TABLE

DES TITRES.

DEFINITION *des affections vaporeuſes.* Page 1.
Cauſes des affections vaporeuſes. 10.
Cure des affections vaporeuſes. 18.
OBSERVATIONS. 50.

VAPEURS HYSTÉRIQUES.

Affection hyſtérique accompagnée, &c. 51.
Colique hyſtérique. 101.
Suffocation hyſtérique. 109.
Hémopthiſie hyſtérique. 115.

Epilepſie hyſtérique. 122.
Délire maniaque hyſtérique. 128.
Odontalgie hyſtérique. 140.
Vomiſſement hyſtérique. 149.
Cardialgie hyſtérique. 155.
Friſſon hyſtérique. 160.
Suppreſſion totale des urines & des ſelles dans une fille attaquée de vapeurs hyſtériques. 166.
Fievre ſpaſmodique. 178.

VAPEURS HYPOCONDRIAQUES. 188.

Affection hypocondriaque invétérée. 191.
Flux hémorroïdal. 215.
Jauniſſe hypocondriaque. 222.
Toux convulſive. 229.
Vomiſſement, hoquet, aigreurs & rapports. 237.
Hémiplégie ſpaſmodique. 257.
Racorniſſement des extrêmités du corps. 274.

VAPEURS COMPLIQUÉES.

Fievre putride compliquée. 281.
Vérole compliquée. 295.
Ecrouelles compliquées. 317.
Affection ſcorbutique compliquée. 326.
Leucophlegmatie compliquée. 337.
Timpanite ſpaſmodique ou compliquée. 357.
Pâles couleurs compliquées. 368.
Pertes blanches compliquées. 373.
Pertes de ſang immodérées & compliquées. 381.
Suppreſſion des lochies compliquée. 410.
Régime du tempérament vaporeux. 423.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de M. le Chancelier un Manuſcrit intitulé : *Traité des affections vaporeuſes, par* M. POMME *fils, Docteur en Médecine*; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Lyon, ce 6 Juillet 1763.

Signé BOURGELAT.

PRIVILEGE GÉNÉRAL.

N°. 1106.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur POMME, Médecin à Arles, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage de ſa compoſition qui a pour titre : *Traité des affections vaporeuſes des deux Sexes :* s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ſondit ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes : faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire

d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit ouvrage ſera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur de Lamoignon ; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans

celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit ſieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur Feydeau de Brou ; le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secretaires foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; car tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris, le trente-uniéme jour du mois d'Août, l'an de grace 1763, & de notre Regne le quarante-neuvieme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL,

LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1106, fol. 455,

conformément au Réglement de 1723, *qui fait défenses Art.* 41 *à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leur nom, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires prescrits par l'Article* 108 *du même Réglement. A Paris, ce* 3 *Septembre* 1763.

DESPILLY, Adjoint.

CESSION.

J'Ai cédé à Monsieur BENOIT DUPLAIN, Libraire à Lyon, le Privilege ci-dessus pour toujours, suivant les conventions faites entre nous. A Lyon, le 9 Septembre 1763.

POMME Fils, Méd.

TRAITÉ

TRAITÉ
DES AFFECTIONS VAPOREUSES
DES DEUX SEXES.

DÉFINITION DES AFFECTIONS vaporeuſes, avec l'expoſition de leurs ſymptomes.

L'Appelle affection vaporeuſe, cette affection générale ou particuliere du genre nerveux, qui en produit l'irritabilité & le racorniſſement. Elle eſt appellée hyſtérique chez les femmes, parce que les Anciens regardoient les diffé-

rents dérangements de l'uterus comme l'unique cauſe de ces maladies. On l'appelle hypocondriaque chez les hommes, ou mélancolique, parce que les mêmes Auteurs en ont aſſigné la cauſe dans les hypocondres, & dans les viſceres du bas-ventre.

L'énumération des ſymptomes des affections vaporeuſes eſt auſſi vague qu'elle eſt étendue : le protée dans ſes métamorphoſes, ſuivant l'expreſſion de Sydenham, & le caméléon ſous ſes différentes couleurs, n'expriment que foiblement leur variété & leur bizarrerie. La tête eſt plus ou moins affectée ; on y reſſent une peſanteur qui en gêne les fonctions ; & quelquefois une douleur très-vive, peu étendue, que l'on nomme clou hyſtérique chez les femmes. Pluſieurs perſonnes ſont incommodées du battement des arteres temporales ; d'autres ſe plaignent d'un froid au ſommet de la tête ; la plupart ont des ſifflements dans les oreilles, des vertiges, des frayeurs, des terreurs paniques, des tremblements ou tré-

mouſſements de tout le corps, des laſſitudes, des douleurs, des engourdiſſements, &c. La triſteſſe, la mélancolie & le découragement, empoiſonnent tous leurs amuſements ; leur imagination ſe trouble : elles rient, chantent, crient & pleurent ſans ſujet : elles rendent beaucoup de vents par la bouche, & des rots acides ou nidoreux : elles ont un crachotement incommode, & quelquefois mal aux dents : la plupart ſont expoſées à des ſuffocations alarmantes : quelques-unes éprouvent une toux ſeche, qui devient quelquefois convulſive. L'hémopthiſie, le hoquet, les palpitations de cœur, ſont ici très-communes ; elles ſont quelquefois ſi violentes, qu'on peut les entendre auprès de quelques perſonnes maigres : on ſent encore des battements au bas-ventre, que l'on rapporte à la cœliaque, à la méſentérique ſupérieure ou à l'aorte : leur pouls eſt petit, inégal, intermittent, & même effacé dans quelques paroxiſmes. La fievre eſt quelquefois de la partie, mais rarement.

Les malades ſe plaignent communément des anxiétés & des nauſées, & ſont tourmentés par le vomiſſement, qui approche quelquefois, par ſa violence, de la paſſion iliaque : on ſent un grouillement, des tiraillements & des douleurs dans les entrailles, & même des coliques des plus terribles. Le ventre dans ces circonſtances eſt dur & élevé. Pluſieurs diſent y ſentir le mouvement de bas en haut d'une ſorte de boule ; cette ondulation a imité pluſieurs fois (ainſi que je l'ai obſervé moi-même) celle que fait un ſerpent, & ſe fait ſentir du bas-ventre à la gorge, qui en ſouffre un étranglement plus ou moins violent : le cours de ventre ou la conſtipation, les urines limpides, leur ſuppreſſion totale ou leur retention, ſont encore des ſymptomes familiers aux deux affections ; de même que le froid & le chaud qui ſe ſuccedent. Ce dernier ſe fait principalement ſentir au dos, qui peut être encore le ſiege de très-grandes douleurs. Les malades ſe plaignent auſſi

de crampes & d'inquiétudes aux jambes, qui troublent leur repos : on voit enfin à ces parties des enflures qui ne reçoivent pas l'impreſſion des doigts, & que le lit ne diſſipe point. Tels ſont les ſymptomes les plus ordinaires qui caractériſent les affections vaporeuſes de l'un & de l'autre ſexe, & qui les confondent tellement enſemble, au rapport de Sydenham, qu'on a de la peine à les diſtinguer. *Si tamen affectiones hypocondriacas vulgò dictas, cum mulierum hyſtericarum ſymptomatis conferamus, vix ovum ovo ſimilius quàm ſunt utrobique phœnomena, deprehendemus.* (a)

Mais l'affection hyſtérique eſt ſujette à des paroxiſmes dont le retour eſt quelquefois périodique, & qui reconnoiſſent des ſymptomes particuliers. Ils ſe manifeſtent communément par un reſſerrement ou étranglement à la gorge, par la difficulté d'avaler, par la perte de la parole, par la ſuf-

(a) Sydenham in epiſt. ad Guillel. Cole, M. D. tom. I, p. 256.

focation, par une ſorte de ſommeil profond, qui prive les malades de tous ſentiments. Elles perdent quelquefois la connoiſſance auſſi ſubitement que dans l'apoplexie ; ce qui en a impoſé plus d'une fois à ceux qui négligent d'examiner alors l'état de la mâchoire, qui eſt en convulſion dans l'accès hyſtérique. Celui-ci eſt quelquefois ſuivi des convulſions les plus terribles, peu différentes des épileptiques. Dans cet état les muſcles de la reſpiration & du bas-ventre eſſuient les plus rudes ſecouſſes ; & ces derniers s'élevent prodigieuſement.

Il reſſemble encore quelquefois à la ſyncope ; mais la pâleur du viſage & les ſueurs froides peuvent diſtinguer cette derniere, qui d'ailleurs eſt fort courte, quel qu'en ſoit l'événement, pendant que l'accès hyſtérique peut durer pluſieurs jours. Dans quelques femmes le pouls eſt totalement éclipſé, & la reſpiration ſe fait d'une maniere ſi inſenſible, qu'elle ne ternit point la glace, & n'ébranle point la flamme d'une bougie qu'on préſente

au nez ; la roideur du corps les a fait paſſer pour mortes plus d'une fois, & il peut arriver de cette mépriſe le plus affreux de tous les malheurs.

Pluſieurs hyſtériques, quoique ſans mouvement & ſans parole, entendent tout ce qu'on dit, & voient même tout ce qu'on fait auprès d'elles. On en a vu revenir par un mouvement de colere contre ceux qui vouloient faire quelque choſe qui leur déplaiſoit : une entr'autres, citée par un Auteur célebre, à laquelle on vouloit appliquer des véſicatoires qu'elle avoit en averſion, prit ſi bien ſes dimenſions, qu'elle appliqua le plus vigoureux ſoufflet à ſon Chirurgien ; & ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'elle retomba dans ſon premier état, mais qu'elle fit reſpecter. (*a*)

Vezale voulut diſſéquer le prétendu cadavre d'une femme qui étoit depuis long-temps dans une pareille ſyncope : la fin de ſon attaque appro-

(*a*) Voyez le précis de la Médecine pratique par Mr. Leautaud, pag. 655.

choit ſans doute, elle ſe plaignit vivement au premier coup de ſcalpel ; ce qui cauſa une double frayeur à l'Anatomiſte, qui quitta l'Eſpagne pour ſe mettre à l'abri de l'Inquiſition. Aſclépiade fut plus heureux ; il rencontra le cadavre d'une femme qu'on portoit au tombeau, il s'en approcha ; & il reconnut qu'elle n'étoit pas morte, mais qu'elle étoit en ſyncope. J'ai vu moi-même, nous dit M. Raulin, des ſyncopes durer près d'un jour. Et moi j'ajoute en avoir vu durer pluſieurs jours de ſuite. Il retarda les funérailles d'une fille du peuple, parce que ſa couleur n'étoit pas tout-à-fait changée : elle ſe rétablit quelques heures après. La Demoiſelle qui ſera le ſujet ci-après de la premiere obſervation, auroit été enterrée pluſieurs fois, ſi l'on ne ſe fût pas familiariſé avec ſes attaques de vapeurs hyſtériques. On voit par ces exemples, ajoute-t-il, combien il faut être ſur ſes gardes dans les maladies vaporeuſes, pour ne pas confondre avec les morts des perſonnes vivantes.

L'accès hyſtérique ſe termine quelquefois par les ſueurs, & encore plus ſouvent par les urines. Il peut durer pluſieurs jours; (comme je le montrerai ailleurs.) Les malades qui en ſortent pouſſent de longs ſoupirs, & font quelquefois mille geſtes ridicules avec des éclats de rire : lorſque la raiſon leur eſt revenue, elles ſe plaignent d'une peſanteur douloureuſe, & d'un embarras à la tête ; elles ſentent un grand accablement, & tout le corps briſé. Telles ſont les bizarreries & les caprices par où ſe montrent les affections vaporeuſes, tant hyſtériques qu'hypocondriaques. Si l'on remarque quelque différence entr'elles, ce ſera, ſi l'on veut, dans l'affection hypocondriaque, qui rarement eſt portée à ce haut degré de force, mais qui en revanche eſt plus rebelle.

CAUSES DES AFFECTIONS vaporeuſes.

LEur cauſe prochaine & immédiate a déjà ſouffert beaucoup de contradictions. Chaque Auteur qui a écrit ſur cette matiere en a aſſigné une particuliere. *Sydenham* (*a*) établit pour cauſe prochaine le cours irrégulier des eſprits animaux : *Spirituum ataxia. Hofman* (*b*) l'attribue à la tenſion ſpaſmodique des nerfs, provenant du vice de la matrice chez les femmes : *Motus nervorum ſpaſmodicus ex uteri vitio ;* & chez les hommes, il accuſe le mouvement périſtaltique des boyaux renverſé : *Motus nervorum ſpaſmodico flatulentus ab inverſo ac perverſo motu inteſtinorum pe-*

(*a*) Sydenham, tom. I, pag. 26.

(*b*) Hofman, tract. de malo hyſt. & hypoc. ſect. 1, cap. 5 & 6.

riſtaltico. M. Raulin (*a*) reconnoît le même vice des nerfs, qu'il appelle ſenſibilité du genre nerveux, ou ſon irritabilité ; mais ne le croyant pas ſans doute ſuffiſant pour produire tant de ſymptomes variés, il y joint en même temps l'obſtruction particuliere de chaque viſcere du bas-ventre. Je ne ferai pas mention d'un autre Auteur moderne qui a imaginé des eſprits prolifiques ſéminaux, des levains fermentants acides, ſulphureux, &c. je me bornerai au choix des Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere dans des vues pratiques, & pour l'utilité ſeule des malades & de la Médecine. Je ne m'arrêterai pas non plus à diſcuter le vrai ou le faux de leur opinion ; animé comme eux du même eſprit d'humanité, je cherche à guérir : qu'il me ſoit donc permis d'expoſer mon ſyſtême, & de prononcer d'après mon expérience. C'eſt elle qui m'oblige à reconnoître le ſpaſme, l'érétiſme

(*a*) Traité des affect. vapor. du Sexe, par M. Raulin.

ou le racorniſſement des nerfs, pour cauſe prochaine & immédiate de ces affections, & la ſeule à combattre dans ces maladies. Les autres vices qui ont coutume d'accompagner cette indiſpoſition n'en ſont que les effets.

Sur ce principe, la matrice chez les femmes n'aura pas plus de droit que les vaiſſeaux ſpermatiques chez les hommes ; elle ſera quelquefois plus particuliérement affectée, à raiſon de ſa ſtructure & du jeu de ſes liqueurs. L'obſtruction de chaque viſcere du bas-ventre ſera l'effet de ce racorniſſement, & le cours irrégulier des eſprits animaux deviendra celui de l'irritabilité & du trop de ſenſibilité du genre nerveux.

Qu'on ſe rappelle l'énumération des ſymptomes, & qu'on parcoure ſcrupuleuſement toutes les parties internes & externes ſoumiſes à cette indiſpoſition ; on conviendra que les parties nerveuſes & membraneuſes ſont toujours les plus affectées. Auſſi l'eſtomac & les entrailles des hyſtériques & des hypocondriaques ſont-elles toujours

les premieres en jeu : la cardialgie, les vents, les borborigmes, les coliques, le vomiſſement, n'en fourniſſent-ils pas la preuve ? Les meninges ſeront dont affectées à leur tour. Les vertiges, les éblouiſſements, le clou hyſtérique, l'aſſoupiſſement, reconnoiſſent-ils d'autres cauſes que leur tenſion extraordinaire & leur racorniſſement ? Le diaphragme ſe préſentera dans la ſuffocation ; le cœur lui-même & le péricarde dans la palpitation ; la veſſie dans la retention d'urine ; les cordons ſpermatiques dans leur rétraction ; le genre nerveux dans les mouvements convulſifs & dans les convulſions générales de toute la machine ; toutes les parties enfin qui ſeront ſoumiſes à la puiſſance des nerfs, ſeront par conſéquent ſoumiſes au même ébranlement. Par-tout on trouvera le ſpaſme, l'érétiſme & le racorniſſement ; & par-tout on verra les eſprits effarouchés, leur mouvement déſordonné, parce que les nerfs, qui en ſont le conduit & le réſervoir, ſe trouveront irrités & érétiſés.

Pour mieux aſſurer la cauſe que nous admettons, jetons les yeux ſur celles que les Pathologiſtes appellent éloignées, c'eſt-à-dire, celles qui donnent naiſſance à celle-ci; & voyons d'abord quelles ſont les perſonnes qui ſont les plus ſujettes aux vapeurs. Les femmes tiendront ici le premier rang. Les Médecins conviennent que celles qui habitent les grandes villes, & qui ſont élevées dans la molleſſe, étant par cette raiſon d'une nature plus foible & plus délicate, leurs nerfs ſont plus ſuſceptibles d'ébranlement. La vie ſédentaire & voluptueuſe que menent les unes; les paſſions violentes auxquelles les autres ſe livrent ſans meſure & ſans diſcrétion; les longues abſtinences, les évacuations immodérées, & principalement les grandes pertes de ſang, la ſuppreſſion des mois & des lochies, fourniſſent ordinairement chez elles les cauſes de leurs infirmités. Ajoutons, ſur toute choſe, l'adverſité, qui eſt preſque inſéparable de leur état. (Sur quoi il eſt eſſentiel de prendre toujours des

informations ; parce que cette connoiſſance ne ſert pas peu à dévoiler cette maladie, & à la rendre quelquefois incurable.) Il n'en ſera pas de même des femmes de la campagne ; accoutumées à l'exercice & au travail, elles ſeront plus robuſtes dans un âge avancé, que les femmes délicates des villes ne le ſont dans leur jeuneſſe : leurs nerfs ſeront moins ſuſceptibles d'ébranlement & d'irritation, parce qu'ils ſeront briſés, pour ainſi dire, & aſſouplis par les différentes contractions des muſcles. Auſſi les femmes des anciens Scythes ne furent jamais ſujettes aux vapeurs. Hippocrate nous dit qu'elles étoient élevées à l'exercice des armes ; elles ſervoient dans la Cavalerie, & ne ſe marioient jamais qu'après avoir tué trois ennemis.

Chez les hommes nous trouverons des contentions d'eſprit de toute eſpece ; des gens de Lettres, des ſolitaires ſtudieux, méditatifs & mélancoliques, des jeunes gens livrés aux excès de la débauche, des pertes im-

modérées, des veilles continuelles, boiſſons exceſſives en vin & en liqueur, l'abus du tabac, celui des aliments, ſans oublier celui que l'on fait aujourd'hui dans tous les états du chocolat & du caffé; boiſſons pernicieuſes, quoique ſouvent très-avantageuſes à ceux qui n'en font pas ordinairement uſage.

Qu'on ceſſe après cela d'être ſurpris ſi ces maladies ſont devenues ſi communes; le genre de vie des hommes, qui leur a donné naiſſance, les a rendues héréditaires. Des parents valétudinaires engendreront-ils des enfants robuſtes? S'ils le paroiſſent quelque temps, c'eſt que la nature a fait tous ſes efforts, c'eſt qu'elle a épuiſé ſes forces: auſſi les voit-on bientôt attaqués des mêmes maladies, & affligés des mêmes infirmités, dont le principe a germé pendant leur jeuneſſe; avec ce déſavantage, qu'il a pris de nouvelles forces, en ne ſe développant que plus tard.

Un pere & une mere hypocondriaques, dont le genre nerveux, & le ſuc

ſuc qui en entretient la ſoupleſſe, qui en facilite les fonctions, auront ſenſiblement dégénéré, pourront-ils avoir des enfants qui ne participent point aux mêmes vices ?

Villis (*a*) rapporte pluſieurs exemples de filles tourmentées des vapeurs, qui leur venoient par ſucceſſion de leurs parents. Je pourrois me joindre à lui, & en citer quelques exemples, ſi je ne craignois de paſſer les bornes que je me ſuis preſcrites, en m'écartant de mon objet. Il me ſuffira donc d'avoir rapporté en général les cauſes éloignées des vapeurs. Qu'on examine après cela leur action, & on verra qu'il en réſultera le racorniſſement général du genre nerveux, par l'évaporation du fluide qui ſert à le lubrifier, le rendre ſouple, & propre à exécuter les fonctions vitales avec ordre & ſans trouble. Le ſang & les autres humeurs ne reſſentiront-elles pas auſſi l'effet d'une telle conſti-

(*a*) Villis de motibus convulſivis, cap. 10.

tution ? leur épaiſſiſſement en ſera les ſuites, les ſécrétions ſouffriront, & la circulation en ſera dérangée. L'embarras des viſceres, leur obſtruction, l'oblittération des vaiſſeaux, le défaut de nutrition, ſeront donc l'effet du racorniſſement ; & nous verrons terminer ces maladies par l'atrophie générale de toutes les parties du corps, & leur entière conſomption.

CURE DES AFFECTIONS vaporeuſes.

AYant trouvé la véritable cauſe des affections vaporeuſes, on la détruira ſûrement en s'écartant avec ſoin de la route ordinaire. Loin de tendre le ſyſtême nerveux par des remedes forts & violents, nous ferons nos efforts pour le relâcher en employant les contraires. C'eſt de cette façon que nous rétablirons le reſſort des ſolides, que leur ton deviendra régulier, & que les fluides qui les ani-

ment, dépouillés de leur vice, entretiendront l'harmonie qui doit toujours régner entr'eux. Les délayants & les humectants me paroiſſent les plus propres & même les ſeuls néceſſaires à remplir mon objet ; je veux dire, les bains domeſtiques ſimples, compoſés, tiedes, froids ; le pédiluve, les lavements rafraîchiſſants, ceux d'eau commune froide, & même à la glace, ſuivant le cas & la ſaiſon ; les fomentations avec les herbes émollientes ; les tiſanes rafraîchiſſantes, l'eau de poulet ; le petit lait, clarifié ou diſtillé ; les bouillons de poulet, de tortue, d'agneau, de mou de veau, & ceux de grenouilles ; les potions huileuſes, adouciſſantes, & mucilagineuſes ; enfin les eaux minérales acidules, telles que celles d'Yeuſet, de Meine, de Vals, de Camaret, de Forges, de Paſſi, de Calſabiſſi, &c. Je me garderai bien d'avoir recours aux prétendus antihyſtériques ou antiſpaſmodiques, tels que la teinture de caſtor, l'huile de

ſuccin, le camphre, l'aſſa fœtida, le muſc, la méliſſe, l'armoiſe, la valériane, la citronelle, la matricaire, les fleurs de tilleul, le ſaffran, l'eau de fleurs d'orange, celle de méliſſe compoſée, les gouttes d'Angleterre, l'eau de luce; & une infinité d'autres, tels que les amers, les emménagogues, les carminatifs, & les purgatifs même les plus doux. Ces remedes, quoique d'une efficacité merveilleuſe dans bien des maladies, ne peuvent, dans les circonſtances que je viens de détailler, produire que des effets très-pernicieux, puiſqu'ils ne tendent qu'à porter le feu & à jeter toujours plus le trouble dans des eſprits déjà effarouchés, qu'il convient d'appaiſer & d'apprivoiſer, ſi je puis m'exprimer ainſi, en prenant la voie douce; bien différente de celle que l'on fait quelquefois ſuivre de nos jours aux victimes du mal que j'attaque, malheureuſement eſclaves de bien des remedes nuiſibles, & aſſervies à d'anciens préjugés, dont elles ne triomphent jamais.

Je ne remplirois point mes vues, ſi je me bornois à déſigner les remedes favorables qu'il convient d'employer, & les contraires, pour les éviter ; il eſt encore néceſſaire d'expoſer la maniere de les appliquer, & le temps où l'on doit en faire uſage. Pour procéder avec méthode, nous diſtinguerons ici l'affection hypocondriaque de l'hyſtérique ; celle-ci étant ſujette à des paroxiſmes, qui exigent des remedes particuliers.

Le paroxiſme hyſtérique ſe montre ordinairement avant le temps périodique des regles, ou dans le temps même du période. Le ſang menſtruel, qui ne peut alors circuler librement dans les vaiſſeux de la matrice, tant par rapport à ſon épaiſſiſſement, que par la diminution du calibre de ſes vaiſſeaux déjà tendus & racornis, y cauſe des engorgements & des irritations plus ou moins fortes, ſelon le degré de la cauſe qui agit. Celles-ci augmentent la tenſion ſpaſmodique des nerfs de ce viſcere, qui ſe communiquant enſuite à tout le genre ner-

veux, produit les ſymptomes les plus effroyables de la paſſion hyſtérique, la ſuffocation, la ſyncope, la cardialgie, les convulſions, les coliques violentes, le vomiſſement, & autres déjà connus par l'expoſition que j'en ai faite.

Ces ſortes de paroxiſmes ſont quelquefois ſi terribles, qu'ils effraient non ſeulement les aſſiſtants, mais quelquefois encore le Médecin. Les femmes s'emparent ordinairement de ces ſortes de malades. Le nombre que l'on compte dans un appartement nous apprend déjà le nombre de remedes que l'on a mis en uſage. Les unes courent à l'eau de la Reine d'Hongrie, à l'eau des Carmes, ou au vinaigre; & ne ſe contentant pas d'en faire ſentir l'odeur, elles ne manquent pas d'en faire avaler toujours quelques gouttes, de gré ou de force, au riſque de caſſer les dents, ou de luxer la mâchoire, toujours en convulſion, de ces pauvres infortunées. D'autres encore plus à craindre abreuvent les malades de

différents élixirs, & de certaines quinteſſences, toutes plus ſpiritueuſes, toujours nouvelles, & toujours de mode. Et d'autres enfin plus modeſtes ſe contentent d'appliquer des emplâtres ſur le ventre, des véſicatoires aux épaules & aux jambes, des ventouſes, & certains autres remedes que par décence je ne nomme pas, d'autant plus dangereux qu'ils affectent de plus près les parties les plus irritées. Si tous ces différents remedes ne réuſſiſſent pas, on court au Médécin. Celui-ci mieux inſtruit, raſſure les aſſiſtants & la malade, & porte le pronoſtic le plus avantageux, en aſſurant que ce ſont des vapeurs. Pour ſe conduire cependant en Médecin méthodique, il écrit ſur le champ une ordonnance, qui ſera compoſée ſans doute avec les eaux antihyſtériques, où l'on ajoutera la teinture de caſtor, un ou deux grains de camphre, & quelques gouttes anodines de Sydenham. Ce remede, auſſi déteſtable par ſon odeur que par ſa force, eſt ordonné pour ſauver la vie

à cette pauvre victime, qui le prend ſi elle peut goutte à goutte. Le paroxiſme court néanmoins ſon période ; & quand il ceſſera, le remede, dira-t-on, n'y aura pas peu contribué. Si la malade revient de ce combat, c'eſt ſans contredit parce que la ſource des eſprits eſt épuiſée ; le relâchement, ſuite ordinaire de tout ſpaſme, doit arriver à ſon tour. L'orage une fois calmé, que reſte-t-il à obſerver ? Une langue ſeche, le goſier aride, & une ſoif dévorante annoncent déjà les funeſtes effets de ces prétendus ſpécifiques : le ventre ſera tendu & élevé, le flux menſtruel ſupprimé ; & peut-être ſera-t-il regardé comme la cauſe du mal, & non comme l'effet. Quelle erreur & quel déſordre ! on ſe repoſera tranquillement pendant tout l'intervalle du période, pour recommencer de nouveau à ſon premier retour. Voilà quelles ſont les viciſſitudes du mal & de la Médecine.

Comment remédiera-t-on à tant de mépriſes & à tant de maux ? L'Empirique répond qu'aux maux violents il

faut des remedes violents. Bien-loin de convenir de ce principe, je dis au contraire que plus le mal eſt violent, plus les remedes doivent être doux. En pareil cas je fais donner à la malade pluſieurs lavements froids d'eau commune, & ſuivant le cas & la ſaiſon, je préfere l'eau à la glace. Ce remede ne manque jamais ſon effet. Le feu exceſſif des entrailles, ſuite ordinaire de l'engorgement & des irritations, s'appaiſe & s'éteint; la roideur diminue, & le ſpaſme cede; le cerveau auparavant engorgé ſe détend, la circulation y devient plus libre; & les eſprits animaux rentrent dans leur premiere ſituation, & reprennent leur cours. L'efficacité de ce remede & ſa ſimplicité méritent bien qu'on lui donne la préférence ſur le muſc aſſocié au ſang de dragon, dont ſe ſont ſervis pluſieurs Auteurs célebres, tout de même que ſur le ſoufre & la noix muſcade de riviere, & ſur toutes les différentes potions antihyſtériques, ſi uſitées de nos jours.

Si c'eſt une ſuffocation violente qu'il faille appaiſer, & que le flux menſtruel ſoit tout-à-fait ſupprimé, je fais tremper les pieds dans l'eau froide juſqu'aux genoux : ce pédiluve ſuſpend ces ſortes de ſuffocations comme par enchantement ; & ſi cela n'eſt pas ſuffiſant, le bain tiede, & le plus ſouvent froid, emportera le mal ſans retour. Dans les Indes orientales, ce remede eſt regardé comme ſpécifique, au rapport des Médecins & des malades qui en ont éprouvé les ſalutaires effets. Dans la Caroline méridionale, où ces maladies ſont endémiques, on ne connoît pas d'autres ſecours. M. Lionet Chalmers, Médecin à Charles-Town, en fait foi. (*a*) En Angleterre, en Ecoſſe & en Irlande, on préconiſe ſes vertus. M. le Chevalier Floyer, qui en a été l'apologiſte, atteſte ſi bien ſon efficacité dans les maladies hyſtériques & hypocondriaques, qu'on ne peut refuſer

(*a*) Voyez le Journal de Méd. du mois de Nov. 1759, p. 388.

à ce remede toute la confiance qu'il mérite. (*a*) En effet, quelque violente que ſoit la raréfaction du ſang & des eſprits, elle ne peut réſiſter à celle-ci ; leur volume diminue par la concentration, & il faut de néceſſité que les nerfs ſe détendent. Si le paroxiſme revient au premier reflux des mois, je ne rejette point une ſaignée au pied ; mais je ne paſſe jamais outre, ou bien rarement ; parce que cette évacuation, quand elle eſt trop abondante, deſſeche toujours plus les nerfs, en leur enlevant le véhicule qui ſert à les lubrifier, & dérange ainſi l'équilibre qui doit régner entre ces deux puiſſances : je la fais alors précéder ; & au cas d'inſuffiſance, j'ai promptement recours aux lavements froids, au pédiluve & au bain. Mais il eſt très-rare que les lavements froids ne ſoient eux ſeuls victorieux du plus grand nombre de ces paroxiſmes hyſtériques. J'ajoute enſuite une

(*a*) Uſage également ſûr & utile des bains froids, par le Chev. Floyer.

boiſſon copieuſe d'eau de poulet, d'orge ou de riz, & quelques ſoupes au lait, pour tout aliment ; ayant conſtamment obſervé que le bouillon irritoit le velouté de l'eſtomac par ſes parties volatiles, & entretenoit ainſi le paroxiſme : auſſi combien de fois n'ai-je pas été obligé d'avoir recours à la diete blanche, avec tout le ſuccès que je pouvois deſirer ?

Je tiens mes malades à ce régime & dans l'eau pluſieurs heures entieres ; l'orage une fois calmé, je les fais ſortir du bain, pour y rentrer le lendemain, en les y aſſujettiſſant pendant tout l'intervalle du période, trois ou quatre heures par jour, quelquefois ſix, & même plus, s'il le faut, ſuivant le degré de racorniſſement que j'attaque : & c'eſt là où il ſera permis de dire qu'aux maux violents il faut de violents remedes. A quel degré que ſoit porté le racorniſſement des nerfs (*a*), on conçoit bien qu'il

(*a*) Parmi les ſignes qui caractériſent ce dernier degré de racorniſſement, on en

ne réſiſtera pas long-temps à de telles puiſſances ; trois ou quatre périodes quelquefois, mais bien rarement ſix, amenent une cure radicale : à moins que l'on ne rencontre, dans le commencement de la maladie (ce qui eſt aſſez ordinaire) des difficultés dans le régime, & de la déſobéiſſance de la part des malades ; ce qui rend le traitement plus long, & très-ſouvent infructueux.

Le flux menſtruel, auparavant ſupprimé, annonce ordinairement par ſon retour le relâchement des fibres de la matrice ; & s'il trouve encore des obſtacles dans ſon paſſage, on eſt ſûr alors de le lui faciliter, en rappellant

---

trouvera un bien convaincant. Les Phyſiciens verront avec ſatisfaction les malades ſurnager dans l'eau du bain, juſqu'à ce que le relâchement ſoit ſurvenu ; auquel temps le corps devenu peſant, parce que la chaleur interne étant diminuée, l'air ſera moins raréfié, il ſe précipite dans le fond du bain. Les filles hyſtériques, qui font ci-après le ſujet de la 1re. 2e. 3e. & 5e. obſervations, m'en ont fourni des preuves.

la circulation dans les parties inférieures du tronc. Le pédiluve chaud, & les frictions des extrêmités, si vantées par le grand Boërhaave, feront ici des merveilles. L'application des sangs-sues à la vulve, ainsi que je l'ai pratiqué quelquefois, sur l'autorité de M. Majault, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris (*a*), contribueront aussi à rétablir cet écoulement, si précieux pour entretenir la santé, & pour prévenir le retour de ces maladies. Les autres remedes humectants trouveront place dans l'intervalle des paroxismes. On pourra même les substituer à ceux-ci, quand le vice sera plus léger & moins invétéré.

Le paroxisme hystérique se montre encore communément par des coliques violentes, accompagnées de diarrhée & du vomissement ; symptomes pleins de danger, quand ils sont mal traités. Les lavements gras, les potions huileuses, adoucissantes & mu-

(*a*) Voyez le Journal de Méd. du mois de Janv. an. 1759, p. 18.

cilagineuſes, jointes aux narcotiques, ſeront ici d'un grand ſecours : ces remedes agiront tantôt comme catarthiques, tantôt comme vomitifs, ſelon la ſenſibilité des fibres de l'eſtomac & des entrailles ; & ſont abſolument néceſſaires pour débarraſſer les premieres voies des matieres irritantes, qui, en augmentant les ſymptomes, s'oppoſeroient à l'effet des calmants. La tiſane de poulet ſuppléera enſuite à toutes les potions ſtomachiques & cordiales dont on a coutume de ſe ſervir, & elle ne tardera pas de donner des preuves de ſon efficacité.

Le clou vaporeux, que l'on rencontre ſi ſouvent dans l'affection hyſtérique, ne connoît d'autre ſpécifique que l'eau froide appliquée ſur la tête, & enſuite le bain tiede, qui ſuppléera aux narcotiques, auxquels on a ordinairement recours, & qui ſont très-ſuſpects. La toux convulſive, à laquelle les femmes vaporeuſes ſont ſi ſujettes, cédera conſtamment aux fomentations & à la tiſane de poulet. Dans la ſyncope, on préférera les la-

vements froids à tous les irritants. La cardialgie, qui la précede toujours, ou qui lui ſuccede, ne réſiſtera pas long-temps à une copieuſe boiſſon d'eau tiede, au défaut de celle de poulet, à des potions huileuſes & calmantes, & aux lavements fréquents.

Le hoquet devient encore un ſymptome familier de l'affection hyſtérique. Il eſt le produit d'un mouvement convulſif, qui s'empare alors du diaphragme, & quelquefois de la partie ſupérieure de l'eſtomac. Les boiſſons les plus adouciſſantes ſont ſouvent infructueuſes; mais le petit lait, pour boiſſon ordinaire, & les bains, doivent être regardés comme ſpécifiques, puiſqu'on ne les voit jamais produire que de ſalutaires effets.

Le ſein ſe gonfle quelquefois par l'effet des cauſes vaporeuſes. J'ai vu prendre mal-à-propos ce gonflement pour une véritable tumeur. Que de fautes en conſéquence, & que d'inconvénients ne voit-on pas arriver! Ces gonflements ſont douloureux, & d'autant plus incommodes, que les femmes

femmes en ſont toujours alarmées. Un air trop dilaté dans le tiſſu cellulaire du ſein, l'engorgement des veines mammaires par le reflux des hypogaſtriques, donnent lieu à cette erreur. L'application d'un linge trempé dans l'eau froide diſſipe ordinairement le mal, & les alarmes qu'il avoit cauſées. Les autres ſymptomes, qu'il eſt inutile de récapituler, pour ne pas faire un tas de répétitions ſouvent ennuyeuſes, trouveront toujours dans les remedes humectants des ſecours auſſi prompts que ſalutaires. Ce ſera au Médecin éclairé à en faire le choix & l'application.

L'affection hypocondriaque reconnoît le même vice des nerfs ; elle ſera par conſéquent ſoumiſe aux mêmes loix. On voit, il eſt vrai, plus rarement chez les hommes des ſymptomes auſſi graves ; le traitement ne ſera pas auſſi ſi rigoureux. Les bains domeſtiques conviennent également bien, mais avec plus de ménagement. Le lait leur eſt défendu

par l'Oracle de la Médecine (*a*) ; & l'expérience journaliere nous prouve qu'il eſt très-ſouvent pernicieux : mais le petit lait, la tiſane de poulet, les lavements tiedes & froids, les fomentations, &c. tout doit être employé comme dans l'autre affection : ſi elle ſouffre plus de ménagements, auſſi exige-t-elle plus de conſtance, à cauſe de ſon opiniâtreté. L'application des ſang-ſues ſur les hémorrhoïdes, ſi connue des Anciens, & trop peu uſitée aujourd'hui, ſera d'un grand ſecours pour rétablir cet écoulement ſi ſalutaire aux hypocondriaques. Les paſſions de l'ame, le dérangement de l'eſprit (effet ordinaire de cette maladie) l'entretiennent, & la rendent quelquefois très-difficile à guérir : auſſi ſommes-nous obligés de travailler avec autant de fermeté ſur le vice de celui-ci, que ſur celui du corps. Le Médecin ne doit rien oublier pour détourner & détruire, s'il le peut, des idées toujours lugubres

(*a*) Hipp. Aph. 64, ſect. 5.

& erronées ; & compatiſſant aux maux de ces perſonnes infortunées, il les diſſuadera adroitement de leur illuſion. La diſſipation, l'exercice à cheval & en voiture, les aſſemblées, les concerts de muſique, doivent entrer dans le régime que nous leur preſcrivons. Les eaux minérales acidules leur conviennent parfaitement : mais on doit obſerver avec moi qu'elles reuſſiſſent beaucoup mieux ſur la fin du traitement de la maladie ; les parties minérales, dont les unes & les autres ſont plus ou moins chargées, exigent un certain degré de relâchement dans les fibres des entrailles, pour qu'elles ſoient en état de leur faciliter le paſſage, & entraîner avec elles, ſans tumulte & ſans fougue, les matieres étrangeres cantonnées dans les différents viſceres du bas-ventre.

Quelque invétérées que ſoient ces maladies, on peut être aſſuré d'en détruire la ſource, quand on n'emploiera que des remedes humectants ; & au contraire on les rendra incu-

rables, quand on joindra à ces remedes les ſtomachiques, les cordiaux, les apéritifs, les purgatifs & les antiſpaſmodiques : méthode très-familiere aujourd'hui à beaucoup de Médecins de ce ſiecle, quoique des plus expérimentés & des plus célebres.

Hippocrate lui-même, ce Légiſlateur de l'Art, a connu cette vérité (*a*). *Sanctorius* nous dit : (*b*) *Hypocondriaci, ſi frequentibus balneis eorum corpora reddantur perſpirabilia, & victo humido utantur, ſani fiunt.* Celſe (*c*) ordonne, dans l'affection hypocondriaque, de boire beaucoup d'eau froide, & de ſe baigner dans l'eau tiede. Galien, Aretée, *Cælius Aurelianus*, emploient les fomentations & le bain. Alexandre de Trales (*d*)

(*a*) C'eſt ſans doute d'après Hippocrate que l'on a toujours dit proverbialement : *Melancolici in tantum curantur in quantum balneantur.*

(*b*) Sanctorius, Aph. 102, ſect. 1.

(*c*) Celſe, lib. 1. cap. 2.

(*d*) Alexand. lib. 1, cap. 17.

en publie les avantages en des termes très-énergiques : *Dulcium balneorum uſus, ſi quid aliud opitulatur, aliam namque partem bilis diſcutere, aliam humidorum qualitate contemperare, totum verò corpus aquâ calidâ ſuperfundere, caput tepidâ potiùs, & luteis ovorum abſtergere, ac univerſum ſanè corpus hydroleo, caput etiam roſaco ungere convenit, &c.* Hofman (*a*) rapporte d'après pluſieurs Auteurs des cures merveilleuſes & promptes d'affections hypocondriaques, par le ſeul uſage du bain tiede. Baglivi, (*b*) à l'exemple de ces Oracles de la Médecine, nous enſeigne que tous les autres remedes ſont inſuffiſants. *Fateor tamen ea remedia aliquid poſſe contra morbos animi, quæ ſtatum ſanguinis funditus immutare valent, quæque non ſuperficialiter agunt. Sed fluidarum æque atque ſolidarum corporis partium, intima quæque loca pervadunt.* Et quels ſont ces remedes qui ne pallient point,

(*a*) Hofman, tract. de malo hypoc.

(*b*) Baglivi, prax. med. lib. 2, cap. 14.

mais qui attaquent le mal dans ſa ſource, en agiſſant également ſur les ſolides & ſur les fluides ? *Et inter hæc balneationes frequentes.* Si après cela les Médecins ſe plaignent des difficultés qu'ils rencontrent dans la cure de cette maladie, doivent-ils en accuſer l'opiniâtreté & la bizarrerie ? Et ne doivent-ils pas au contraire s'imputer à eux-mêmes ſon incurabilité ? Ils me pardonneront ſans doute ce reproche, & j'eſpere qu'ils me ſauront gré du déſintéreſſement avec lequel je leur fais part du traitement que j'emploie pour ces deux affections, qui ſont d'autant plus communes aux deux ſexes, qu'elles les attaquent même ſans diſtinction, puiſque l'on voit tous les jours des hommes que l'on pourroit appeller hyſtériques, & des femmes réellement hypocondriaques. Si la Nature ſe plait ainſi à dérouter les Médecins, ne nous ſera-t-il pas permis à notre tour d'abandonner nos regles, & de la ſuivre dans ſes écarts ?

Ces deux affections ſont ſouvent

compliquées avec d'autres maladies : quelle attention alors & quel ménagement n'exigent-elles pas ! La connoiſſance du tempérament eſt ici très-eſſentielle. Les femmes en couche ſont celles qui en éprouvent les ſymptomes les plus effrayants. Si elles ont fait des accouchements laborieux, toutes les membranes du corps ſouffrent des irritations cauſées à l'*uterus* ; les vuidanges diminuent ou ſe ſuppriment ; & il en ſurvient un grand nombre d'accidents, des phrénéſies, des fievres, des ſpaſmes, des convulſions, qui menent ſouvent à la mort. Il eſt donc eſſentiel de donner tous ſes ſoins pour rétablir les vuidanges, dès qu'elles ſeront ſupprimées. Un Auteur des plus reſpectables (*a*) applique à cet effet des emplâtres contre les vapeurs ; il mêle des cordiaux, des apéritifs avec des antiſpaſmodiques ; il en forme des opiats, où il ajoute encore par ſurcroît des ſels volatils. Quelqu'un pourroit-il at-

(*a*) Sydenham, pag. 280.

teſter en faveur de ces remedes ? Et combien de Médecins n'avoueroient-ils pas en avoir vu de très-mauvais effets ? Un autre Auteur (*a*) des plus modernes nous fait le même aveu ; mais trop timide ſans doute pour oſer y ſubſtituer d'autres ſecours, il ſe repoſe ſur les efforts de la nature, qui fait ſouvent, à ce qu'il dit, plus que les remedes. M. Hazon, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, nous enſeigne par ſon exemple ce qu'il convient de faire en pareil cas : uniquement attaché à la cauſe du mal, & animé du deſir de la vaincre, il n'héſita pas de plonger la malade dans le bain ; & ce fut par ce puiſſant ſecours que les vuidanges ſe rétablirent. (*b*) Un exemple de cette eſpece doit engager les Médecins à ſecouer le joug des préjugés antiques, & à marcher avec nous dans des routes nouvelles,

(*a*) M. Raulin, pag. 265.

(*b*) Voyez le Journal de Méd. du mois de Fév. 1756, p. 110.

où ils trouveront des preuves constantes des vérités que nous leur annonçons.

La fievre miliaire, si commune chez les femmes en couche, sur-tout en Angleterre, en Allemagne, & en Italie, reconnoît-elle d'autre cause que la suppression des lochies ? & n'est-elle pas le plus souvent l'effet des remedes antihystériques, que l'on a coutume de donner aux accouchées dans les attaques de vapeurs, qui en sont toujours le prélude ? La malade de M***. (*a*) en a éprouvé les funestes effets : & il y a tout lieu de croire qu'elle n'auroit point succombé, si elle n'eût été gorgée de potions cordiales & antispasmodiques : la tisane de poulet, des lavements fréquents, & autres remedes que l'on auroit pu y substituer, auroient infailliblement calmé les secousses dans les tendons, les frissons & les tremblements universels ; & l'éruption mi-

(*a*) On trouve cet exemple dans les Journ. de Méd.

liaire qui ſe ſeroit faite ſans trouble, auroit ſauvé la malade. C'eſt ſans doute par la même raiſon que Frédéric Hofman regarde l'uſage immodéré du caffé comme une des cauſes qui rendent cette maladie ſi commune dans l'Electorat de Brandebourg.

Le plus grand nombre des femmes enceintes ſeroient beaucoup plus heureuſes dans leur accouchement, ſi dans le temps de leur groſſeſſe elles ſe ſoumettoient à un régime aſſorti à leur tempérament, & ſi elles attaquoient leurs vapeurs avec des remedes doux. Les maladies auxquelles elles ſont le plus ſujettes dans un temps ſi critique, ne ſeroient pas ſi meurtrieres. Les plus communes chez elles, ſont les fievres intermittentes, & les fievres continues.

Que de fautes groſſieres ne voit-on pas commettre tous les jours par l'abus qu'on fait du quinquina en pareil cas ! ce remede, tout puiſſant qu'il eſt dans bien d'autres circonſtances, ne devient pas moins très-dangereux lorſqu'il eſt prodigué dans les tempé-

raments vaporeux : ſa ſtipticité criſpe toujours plus les fibres de l'eſtomac & des entrailles , & ſa volatilité augmente le trouble des eſprits & la fougue des humeurs. Les humectants & les délayants précéderont donc l'uſage de ce remede ; & quand on ſera forcé d'y avoir recours , il faudra l'aſſocier avec eux , ſi l'on veut en obtenir de ſalutaires effets.

La tympanite eſt encore très-commune aux femmes vaporeuſes , & ſe manifeſte le plus ſouvent à la ceſſation du flux menſtruel. Les irritations de l'*uterus* , qui ſe communiquent aux entrailles & aux muſcles de l'*abdomen* , ſont cauſe de l'enflure qui y ſurvient : ſa tenſion ordinaire , les douleurs qui l'accompagnent , en ſont les preuves. Les carminatifs & les purgatifs doivent être regardés comme des poiſons ; les douleurs augmentent avec les irritations que ces remedes procurent ; l'embarras des viſceres en eſt la ſuite ; l'épanchement des humeurs ſéreuſes & lymphatiques dans le tiſſu cellulaire des

muſcles, & dans la capacité de l'*abdomen*, terminent ordinairement cette maladie, en la compliquant de nouveau avec la leucophlegmatie & l'hydropiſie aſcite. La ſaignée & les remedes humectants que l'on emploiera dans le commencement, emporteront le mal & ſes ſuites : les irritations ſeront bientôt calmées & ſuſpendues, & le relâchement qui leur ſuccédera publiera le triomphe de l'Art.

Les hommes hypocondriaques ſeront auſſi expoſés aux mêmes complications, & au même traitement. Si le virus vérolique attaque un corps vaporeux, que de ménagements & quelles précautions n'exigera-t-il pas ! Les préparations ſeront plus étendues ; le nombre des bains domeſtiques ſera beaucoup plus conſidérable ; le petit lait, les bouillons de poulet, les fomentations & les lavements ſeront ajoutés au traitement, pour parer les déſordres qu'occaſioneroit infailliblement un remede toujours fougueux dans ſon action, & par-là même diamétralement oppoſé au tempérament

vaporeux. Un ſavant Profeſſeur de Médecine en l'Univerſité de Montpellier, (*a*) trop éclairé ſans doute pour ſe livrer aveuglément aux dangereux effets de ce puiſſant ſpécifique, nous apprend par ſa méthode, non ſeulement la route qu'il faut tenir, mais encore les écarts trop communs que nous devons éviter. Nous n'avons donc rien à ajouter à une méthode auſſi intéreſſante qu'éclairée ; & nous l'adoptons avec d'autant plus d'aſſurance, que nous ſommes forcés de ne pas nous en écarter.

Le virus ſcorbutique compliqué ſupportera-t-il mieux l'effet des remedes antiſcorbutiques âcres ? Les hémorragies deviendront plus conſidérables ; la fievre ſe mettra de la partie, & la rétraction des tendons & des nerfs nous obligera bientôt d'abandonner ces remedes, & de recourir à d'autres ſecours. Les acides ſeuls pourront ici remplir nos vues ; & à l'exemple

(*a*) Méthode de guérir la vérole, par M. Haguenot.

du Docteur Lind, (*a*) nous donnerons toute notre confiance au ſeul régime végétal & humectant.

Les écrouelles n'exigeront pas moins de ménagement. Les remedes fondants & inciſifs ſeront aſſociés aux humectants : & ſi par ce double ſecours on ne peut venir à bout de détruire les vices de la lymphe, on ſera du moins aſſuré de ne pas les augmenter, en y ajoutant la deſtruction des ſolides, ſuite ordinaire d'un traitement inconſidéré.

La goutte elle-même dans un corps vaporeux exigera un régime particulier : les ſtomachiques chauds & les différents vins, ſi vantés par les Auteurs, deviendront ſuperflus, pour ne pas dire dangereux : la métaſtaſe de cette humeur ſera d'autant plus à craindre, que l'oſcillation des vaiſſeaux la favoriſera, ſi on n'a l'attention d'en diminuer l'élaſticité par des remedes appropriés : la diette blanche,

(*a*) Traité du ſcorbut, traduit de l'Anglois de M. Lind.

le lait d'âneſſe, le petit lait, & l'abſtinence totale du vin, préviendront les funeſtes effets de cettte humeur étrangere ; & j'oſe même avancer qu'ils en étoufferoient le germe, ſi on y avoit promptement recours.

La cachexie hypocondriaque méritera bien auſſi le traitement le plus attentif. Si les fluides ſurabondent dans cette conſtitution, c'eſt parce qu'ils trouvent moins d'intervalles qu'ils puiſſent occuper, puiſque la rigidité ſuppoſe moins de vaiſſeaux. Que deviendront donc ces fluides ? Ils s'épancheront de néceſſité, quand le moindre des émonctoires naturels refuſera de les répandre au dehors par des voies naturelles ; & alors la cachexie qui ſurviendra à cette conſtitution, ſera compliquée des ſymptomes de cachexie & de mélancolie. Les purgatifs réitérés & les diurétiques trop actifs ſeront oppoſés à la cauſe de la maladie : l'anaſarque, la leucophlegmatie, & l'hydropiſie aſcite, qui ſuccedent ordinairement à un traitement effréné, dévoileront bientôt la

mépriſe ; tandis que le petit lait ſeul, ou quelquefois légérement aiguiſé, triomphera de la cauſe du mal & de ſes ſuites. Cette pratique eſt d'autant plus intéreſſante pour la ville d'Arles, que, de l'aveu de tous les Médecins de la province, la ſéchereſſe du climat, la qualité des aliments dont on ſe nourrit, celle de l'air que l'on y reſpire, donnent lieu à la ſéchereſſe de nos fibres, & à celle de nos humeurs. Auſſi les maladies auxquelles nous ſommes ici plus expoſés, participent-elles toutes de ce caractere. M. Raymond, Médecin de Marſeille, en fait foi. (*a*) « J'ai traité, » dit-il, un grand nombre d'aſcites » & de tympanites à Marſeille, dans » l'Hôtel-Dieu, dans le quartier de » la Miſéricorde, & dans le reſte » de la ville ; & j'oſe avancer que je » n'ai jamais reconnu d'autre cauſe

(*a*) Voyez la Diſſertation ſur le bain aqueux ſimple, qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon en l'an 1755, par M. Raymond.

» que

» que la chaleur jointe à la séche-
» reſſe : auſſi ces maladies ne ſont-
» elles adoucies que par l'uſage des
» délayants, & elles ſont au contraire
» irritées par les remedes chauds.
» J'en atteſte les Médecins de cette
» ville. »

Par-tout, en un mot, où le ſpaſme ſera compliqué avec d'autres maladies, par-tout il ſe fera reſpecter ; & les humectants ſeront les ſeuls remedes qu'on pourra lui oppoſer. Mes obſervations prouveront, je penſe, ce que j'ai avancé : j'en fournirai un nombre ſuffiſant pour ſervir à l'explication de chacun des ſymptomes qui caractériſent la maladie que je traite. La premiere fourniroit elle ſeule des preuves convaincantes de la ſolidité de mon ſyſtême : elle ſervira d'appui aux autres, puiſque c'eſt à elle que je ſuis redevable de mes ſuccès.

Observations.

POur ne pas déranger l'ordre ætiologique que nous nous ſommes propoſés de ſuivre dans ce traité, nous y avons ſoumis nos obſervations : c'eſt-à-dire que celles qui regardent l'affection hyſtérique paroîtront les premieres, & à leur ſuite viendront celles que l'affection hypocondriaque m'a fournies. Les complications de ces deux maladies compléteront ce Recueil, dans lequel la théorie que nous venons d'établir diſcutera elle-même & décidera toutes les queſtions.

VAPEURS HYSTÉRIQUES.

AFFECTION HYSTÉRIQUE accompagnée de ſymptomes extraordinaires.

S'IL s'agiſſoit ici de donner une idée de l'affection hyſtérique, j'emprunterois volontiers la définition qu'en a déjà donné un Auteur (*a*) des plus recommandables : & je pourrois dire ſimplement avec lui, que ſous le nom de cette maladie, on peut en comprendre pluſieurs : *Morbus ille, aut potiùs morborum cohors, quam per vocem affectionis hyſtericæ interpretantur Veteres.* En effet, cette foule de

(*a*) Hofman, tract. de malo hyſt. tom. 2, ſect. 1, cap. 4.

ſymptomes ſous laquelle cette maladie a coutume de paroître, l'incertitude & le caprice de ſa terminaiſon, & la difficulté de la vaincre, ont ſi fort étonné ceux qui s'étoient propoſés d'en démêler la cauſe, qu'après y avoir échoué pluſieurs fois, ils ſe ſont contentés d'en tracer le portrait, à l'aide des différentes couleurs ſous leſquelles il a plu à chacun de nous la préſenter. Toutes ces difficultés ſubſiſteroient encore, & la maladie dont il s'agit ſeroit encore au nombre de celles qui n'ont pu ſubir les loix de la théorie, ſi l'obſervation pratique ne l'y eût ſoumiſe, en nous montrant que tous les phénomenes qu'elle produit, & qui paroiſſent à pluſieurs ſi irréguliers, ne ſont que des rayons différents qui aboutiſſent au centre commun.

L'obſervation ſera toujours pour nous une voie aſſurée, qui nous conduira à la connoiſſance parfaite des maladies, puiſqu'elle a été de tous les temps la bouſſole de la pratique raiſonnée, qui eſt le terme où doit

tendre le Médecin, le seul but où il doit rapporter toutes ses connoissances ; & que c'est elle enfin qui a formé l'Art, & qui répond de sa conservation. Il seroit par conséquent superflu de nous arrêter à des définitions vagues & empruntées ; on en connoît assez l'insuffisance & les défauts. Ecoutons l'expérience, qui seule nous instruira ; & en marchant ainsi à la faveur de ses lumieres, nous appercevrons une infinité de traits qui nous découvriront au naturel le vrai que nous cherchons, en nous montrant le faux que nous voulons éviter.

Dans le courant de l'année 1744, Mademoiselle Autheman, âgée de 19 ans, d'un tempérament bilieux & sanguin, fut attaquée d'une douleur violente au gros doigt du pied droit, qui lui ôta le sommeil & l'appétit. Cette douleur se soutint ainsi un mois & demi, & elle n'augmenta que pour lui causer une foiblesse, dont elle ne revint qu'après bien des cordiaux de toute espece, pour entrer dans des convulsions affreuses,

accompagnées de ſymptomes auſſi ſinguliers que terribles : ſi on pinçoit légérement quelque partie de ſon corps, ſi on verſoit deſſus une ſeule goutte d'eau, le mal redoubloit avec une fureur capable d'alarmer : c'étoit une machine détraquée, où tout alloit à l'aventure par ſauts & par bonds, avec une irrégularité qu'on ſent mieux qu'on ne l'exprime. La ſaignée arrêta le cours de ces déſordres, ſans fixer celui des eſprits effarouchés ; & le délire parut avec une hémiplégie qui occupoit tout le côté droit ; le bras étoit plié ſur la poitrine, ſans qu'on pût l'étendre d'une ligne ; le ventre étoit élevé tout le long de la ligne blanche ; la cuiſſe & la jambe faiſoient par leur roideur une piece continue. Elle reſta onze jours dans cet état, ſans prendre aucun aliment, la mâchoire & la langue ayant part à cette hémiplégie.

Pluſieurs Médecins aſſemblés à cet effet convinrent que cette maladie tiroit ſon origine de l'érétiſme des nerfs, & de la ſéchereſſe des liqui-

des ; & qu'elle ne pouvoit être combattue que par les humectants. Les bains agirent d'abord avec succès, puisqu'ils dissiperent le délire. On ne vit plus de crachement de sang, de vomissements, de suffocations, & autres symptomes inséparables de la saignée aux jours critiques ; mais ils ne rendirent qu'imparfaitement la souplesse aux membres érétisés.

Il étoit bien difficile à une fille d'un caractere vif & ardent de se maintenir dans les bornes d'un régime sévere, de prévoir bien des accidents, & de divertir les pensées fâcheuses qui pouvoient déranger l'économie de son esprit & l'équilibre de sa santé. Aussi étoit-elle souvent en butte à divers paroxismes, dont un fut si fort, qu'on désespéra de sa vie. Elle étoit plongée dans un assoupissement léthargique si violent, qu'une épingle profondément enfoncée dans la chair étoit inaccessible à ses sens. Les plus forts irritants n'opérerent qu'après douze jours ; & une hémorragie du nez débarrassant le cerveau d'un sang épais,

noir & gluant, en détruiſit la cauſe. Le feu des entrailles, que la privation entiere de tout aliment avoit allumé pendant cet intervalle, dépouilla la langue de ſa premiere peau, & la rendit paralytique.

Huit années entieres ſe ſont écoulées dans une alternative de chûtes & de rechûtes; preſqu'à chaque mois il falloit la ſaigner, c'eſt-à-dire lui procurer un délire & des convulſions affreuſes, qui laiſſoient des ébranlements terribles. Dans ces triſtes conjonctures elle me fut confiée. L'ouvrage étoit pénible, & je ne l'aurois jamais entrepris, ſi je n'avois pas été animé par l'envie de m'inſtruire, & par une eſpérance ſecrete du ſuccès, que je ne pouvois attribuer qu'au deſir que j'en avois conçu.

Une ébullition de ſang qui augmentoit ſenſiblement, avec des taches qui imitoient celles de la rougeole, & la fievre, ſymptome étranger, loin de me rebuter à l'entrée de ma carriere, qui fut le 6me Novembre 1752, m'engagerent à redoubler mes

ſoins. Je ne doutai pas que la ſaignée ne calmât ces troubles, & qu'elle ne prévînt auſſi les engorgements dont la raréfaction du ſang ſembloit nous menacer : mais à peine le ſang ſortoit-il de la veine, que les facultés de l'œil, de l'oreille, du nez, de la bouche & de la langue, lui furent ravies par les convulſions, ainſi que de toutes les autres parties du côté droit, faiſant par leur roideur une piece continue.

Quoique ces déſordres, dont la vue & le récit effraient, fuſſent d'une moindre conſéquence que ceux que la ſaignée avoit prévenus, il falloit pourtant les calmer. J'eus recours aux bains domeſtiques & à la tiſane de poulet. Je ne regardai point la rigueur de la ſaiſon comme un obſtacle à l'efficacité de ces humectants : je ne me trompai point ; car à peine fûmes-nous arrivés au douzieme jour, que nous entendîmes des éclats très-douloureux dans les inteſtins, peu de temps après dans la cuiſſe, ſemblables au froiſſement d'un parchemin

fort ſec, ou au bruit, quoique plus fort, des phalanges des doigts rudement déplacées. Je conclus que ce bruit, ſi agréable à un Médecin dans ces circonſtances, prenoit ſa ſource dans l'impulſion violente & ſenſible du ſang, qui forçoit le paſſage dans ſes canaux fermés & racornis. Le lendemain la force du ſang détruiſit bruſquement la réſiſtance dans le bras, qui, en éclatant, ſe mouvoit contre les parois de la baignoire. De cette façon cette fille ſe retira du bain avec le ventre, la cuiſſe & le bras flexibles, quoique paralyſés ; mais le délire parut accompagné de circonſtances auſſi irrégulieres que l'hémiplégie dont j'ai déjà parlé.

Son viſage étoit riant, ſon humeur agréable ; elle tutoyoit indifféremment les uns & les autres ; les facultés de la main droite étant interdites par la paralyſie, elle peignoit avec la gauche, & brodoit avec une dextérité incroyable : les productions de ſon eſprit n'étoient pas moins ſurprenantes que celles de ſa main ; elle nous ré-

citoit des vers, où l'on remarquoit toute la vivacité & la délicateſſe poſſible, quoiqu'ils fuſſent ſes premiers nés. (*a*)

Ce délire ingénieux & divertiſſant étoit périodique, & revenoit quelquefois irréguliérement. Dans un délire ſubſéquent, elle ſe ſouvenoit de tout ce qu'elle avoit dit & fait dans celui qui l'avoit précédé. Sa mémoire la ſervoit au mieux ; elle redemandoit ſa plume, ſon fil & ſon aiguille, pour finir les ouvrages ébauchés, & faiſoit toutes ces choſes d'un air aiſé, naturel & tranquille. Je laiſſe aux Phyſiologiſtes le ſoin d'expliquer les effets étonnants & variés du délire, comme auſſi de décider ſi l'enthouſiaſme poétique n'eſt point une eſpece de délire : car cette fille rendue à ſon état naturel n'auroit ſu faire un vers, tandis que dans le paroxiſme elle en faiſoit à milliers.

Cette affligée fut en proie à de

(*a*) Ariſtote avoit déjà obſervé que ces malades avoient toutes de l'eſprit.

pareilles vexations juſqu'au mois de Juillet, auquel la ſéchereſſe & la chaleur, plus conſidérables qu'elles ne ſont ordinairement, ayant fomenté une étrange efferveſcence dans le ſang, lui ſuſciterent un ſymptome peut-être inoui. Ce ſang rudement fouetté dans les vaiſſeaux, dont les tuniques étoient en contraction, fit bruſquement irruption au jour périodique dans la matrice, & ſuinta à travers l'œil, & les vaiſſeaux cutanés du crâne, de l'oreille, du nez, du nombril, du jarret & du pied, toujours du côté paralyſé; ce qui donna lieu à la catalepſie.

Pour combattre une hydre dont les têtes renaiſſoient tous les jours, il falloit oppoſer avec les mêmes armes de plus puiſſantes encore pour m'aſſurer de la défaite de ce monſtre. En effet, à la faveur de la diette blanche, des glaçons qui ſe fondoient dans ſa bouche ſans en ſentir le froid, des bains de 10 à 12 heures par jour, pendant dix mois entiers; (ce terme ne ſera pas trop long, ſi l'on conſi-

dere que pendant neuf ans le mal n'avoit eu que de petits intervalles ;) à la faveur, dis-je, de ces humectants, j'eus la satisfaction de voir totalement cesser les convulsions. Les membres érétisés éclaterent avec moins de douleur, & les éclats des meninges dissiperent le délire ; la nature surchargée se débarrassa alors par un long vomissement d'une matiere de couleur de limon ; & le sommeil, que les narcotiques avoient en vain rappellé, revint. Le sang avoit donc perdu de sa fougue ; mais son épaississement & la sécheresse des vaisseaux étoient encore des obstacles au flux menstruel. Ce fut dans cet instant critique que je plongeai la malade dans le bain. L'évacuation fut si abondante, que l'eau en fut teinte. La puissante harmonie du violon acheva de rétablir les fonctions du cerveau, de l'œil, de la mâchoire, de l'oreille & du nez, par plusieurs petits éclats ; (*a*)

(*a*) M. Roger se récrie sur ces éclats, & se plaint avec mépris de ce qu'il n'en com-

& les rudes ſecouſſes d'une voiture choiſie rendirent au bras & à la jambe

---

prend pas le méchaniſme. (*) Il me ſemble cependant que je me ſuis aſſez bien expliqué dans la relation de cette maladie que je fis imprimer en 1754, pour me faire entendre de tous les Phyſiologiſtes. Je répéterai volontiers la leçon à ce ſavant Bachelier, en lui diſant que le ſon de cet inſtrument agiſſoit ſur les fibres du cerveau par la continuité des filets nerveux dont la membrane du tympan eſt compoſée; & que par les vibrations qu'il procuroit ſur cet organe, il y rappelloit ſans doute le ſang & les eſprits : ce qui procuroit ces éclats douloureux, que je ne pouvois mieux déſigner qu'en les comparant au bruit que fait le froiſſement d'un parchemin fort ſec, ou à celui, quoique beaucoup plus fort, des phalanges des doigts rudement déplacées. Toutes les parties qui furent aſſez voiſines du cerveau, reçurent les mêmes impreſſions. Qu'il ceſſe donc d'être ſurpris ſi l'œil éclata à ſon tour & avec douleur, s'il reprit ſes fonctions, & ſi la mâchoire, le nez & la langue profiterent du même avantage.

(*) *Tentamen de vi ſoni & muſices in corpus humanum. Authore Joſepho Roger, Argentoratenſi, pro prima Apollinari laurea conſequenda in auguſtiſſimo Monſpelienſi Apollinis fano, ab eodem propugnatum, anno* 1758.

paralysée la liberté de ses mouvements, tout comme aux parties intérieures du bas-ventre la libre circulation de ses liqueurs, par les mêmes éclats, quoique plus douloureux. C'est par ces voies que cette Demoiselle fut comme miraculeusement rétablie.

Ne déguisons point la vérité, & disons avec franchise qu'elle jouit pendant un an seulement de sa premiere santé ; mais la nature, toujours industrieuse, voulut se reposer sans doute, & se préparer des forces pour soutenir de nouveaux efforts. Notre Demoiselle fut bientôt en proie à une nouvelle maladie, qui fut pour elle d'autant plus redoutable, que la délicatesse de son sexe & une modestie naturelle la rendoient effroyable à son esprit. Ce fut une suppression d'urine, que rien ne put soulager. Il fallut de nécessité recourir aux secours de la Chirurgie, pour lui sauver une vie qu'elle eût voulu perdre mille fois. La sonde écarta le danger ; mais elle ne put remédier à la cause qui le procuroit : des corps étrangers qui

ſe préſentoient au canal de l'urètre, mettoient obſtacle à l'écoulement des urines ; elles devinrent bourbeuſes ; elles charrierent des graviers & des morceaux de membrane : les douleurs devinrent toujours plus vives, & une pierre ſe préſenta au paſſage. Quelles douleurs ! quels tourments ! & quels efforts ! Il fallut pourtant y réſiſter, & aider la nature par tous les ſecours de l'art. Cette pierre ſortit enfin enveloppée d'un kiſte. Elle étoit de la figure & de la groſſeur d'une châtaigne blanche, & entraîna avec elle des portions membraneuſes de pluſieurs figures, & une grande quantité de grumeaux de ſang.

Une fois débarraſſée d'un ſi terrible fardeau, elle ſe crut guérie ; & qui ne s'en ſeroit pas flatté ? Les portions membraneuſes, ſemblables à des morceaux de parchemin trempé, continuoient à ſe détacher par de légeres douleurs, & ſortoient journellement avec les urines : l'urétere du côté droit ſe dépouilla à ſon tour, & ſortit tout entier par la même voie. Les douleurs

douleurs & la difficulté d'uriner continuerent néanmoins, & augmenterent juſqu'au point que le canal fut bouché une ſeconde fois. Alarmée de nouveau par le ſoupçon d'une ſeconde pierre, il fallut revenir à la ſonde, qui nous aſſura du contraire : mais un corps plus mou, qui ſe faiſoit ſentir, & qui bouchoit exactement le paſſage, ne ſe faiſoit pas moins reſpecter à ſon tour. Je ne doutai plus que la membrane interne de la veſſie ne ſe fût tout-à-fait détachée, & repliée dans cet endroit : le racorniſſement antérieur l'avoit obligée ſans doute à ſe ſéparer ainſi du vivant. N'en fut-il pas de même des inteſtins, qui dans un autre temps ſe dépouillerent de leur tunique interne, que nous vîmes ſortir par le rectum ? L'œſophage, la trachée artere & la langue s'étoient auſſi dépouillées à leur tour ; & la malade en avoit rejetté différentes pieces, ſoit par le vomiſſement, ſoit par l'expectoration. Inſtruit par conſéquent de ce qui ſe paſſoit dans la veſſie, il ne fut plus

queſtion que d'y remédier. Il fallut aider la nature à ſe débarraſſer de ce ſecond fardeau. Les injections parurent les remedes les mieux indiqués. J'en fis faire de pluſieurs ſortes, après en avoir éprouvé l'action ſur des morceaux de pellicules que je gardois toujours précieuſement. Celles de l'eau de Barege mériterent la préférence. On fit des injections continuelles pendant trois jours & trois nuits. La criſe fut douteuſe : la malade étoit à toute extrêmité, puiſque je me vis forcé de recourir aux cordiaux ; mais elle triompha au moment qu'elle paroiſſoit ſans reſſource. L'injection détacha trois champignons, que différents replis de la membrane interne de la veſſie avoient formés, & enſemble la membrane interne du *ſphincter*, qui ſortit toute entiere en ſubſtance & en figure. Un Chirurgien Lithotomiſte de grande réputation, (*a*)

(*a*) M. Pamard le fils, Chirurgien-Major des Hôpitaux d'Avignon, Aſſocié Correſpond. de l'Académie royale de Chirurgie.

Anatomiſte par goût & par état, que ſon miniſtere avoit appellé à Arles, examina ſcrupuleuſement toutes ces parties (de concert avec le Chirurgien ordinaire de la malade, homme de mérite & très-expérimenté :) (*a*) il convint avec moi qu'elles étoient réellement celles que j'avois ſuppoſées. Il reconnut l'urétere, le *ſphincter*, & les portions membraneuſes de la veſſie, & fut tout auſſi ſurpris que moi de voir la nature victorieuſe produire de pareils effets. La malade revint de ſa foibleſſe, & reprit pour lors une nouvelle ſanté, qui depuis n'a jamais été altérée.

Quelle gloire pour la Médecine, de pouvoir étaler des merveilles de cette eſpece aux yeux de ſes envieux ! quelle preuve en même temps plus ſolide du ſyſtême que je propoſe ! Le racorniſſement des fibres ne ſera donc plus conteſté, puiſqu'il ſe montre aujourd'hui ſous nos yeux : les antihyſtériques ne ſeront donc plus regardés com-

(*a*) M. Fabre le pere.

me des remedes pour ces maladies ; la Dlle. qui fait le ſujet victorieux de cette obſervation atteſtera elle-même que ce ſont des poiſons, & ſon exemple publiera à la poſtérité l'efficacité des remedes contraires.

Qu'il eût été avantageux pour la malade de M. Laugier, que ce Médecin eût été inſtruit du merveilleux de cette cure ! la Dlle. Majot n'auroit point péri miſérablement ſous ſes yeux. Et il eſt à préſumer que les deux Médecins conſultés ignoroient tout comme lui les nouvelles découvertes que je venois de faire ſur la cure des maladies hyſtériques. Ce fut en 1760 que parut mon premier eſſai ſur les vapeurs ; & en 1761 on lit dans le Journal de Médecine (*a*) l'hiſtoire ſuccinte de la maladie & de la mort de la Dlle. Majot. Je la rapporterai ici toute entiere, pour que l'on juge d'après le parallele de ces deux maladies, le différent qui partage les Médecins.

(*a*) Voyez le Journal de Méd. mois de Juillet 1761, p. 20.

HISTOIRE d'une maladie ſpaſmodique, dans laquelle la perſonne qui en fait le ſujet a ſouffert trois cents ſaignées pendant l'intervalle de deux ans, deux mois, par Mr. Laugier, Docteur en Médecine à Pelliſſane en Provence.

» Le tableau de cette maladie pré-
» ſente deux caracteres différents, quoi-
» que les traits ſous leſquels elle ſe
» montre ſoient aſſez ſouvent reſſem-
» blants, & beaucoup analogues les
» uns aux autres. Un enchaînement de
» ſymptomes les plus variés, & ſouvent
» confondus les uns dans les autres,
» n'a pas empêché de diſtinguer leur
» véritable ſource, & de regarder le
» tout comme une épilepſie hyſtérique,
» d'autant plus terrible & opiniâtre,
» qu'elle a été abandonnée pendant
» quelque temps au caprice & à la
» bizarrerie de celle qui en fait le triſte
» ſujet, quoique digne d'un ſort plus
» heureux, par tous les avantages & les

» faveurs que la Nature ſembloit avoir » réunis en ſa perſonne.

» Vers le commencement de Sep- » tembre 1758, la Dlle. Majot, nati- » ve de S. Maximin en Provence, âgée » de 22 ans, d'un tempérament ſan- » guin, mélancolique, d'un eſprit vif » & prompt, d'un naturel gai, badin » & enjoué, qui étoit pour lors à » Pelliſſane chez ſes parents, eut une » frayeur ſi conſidérable, qu'il en ré- » ſulta une ſuppreſſion totale de ſes » évacuations périodiques. (*a*) Le 4e. » du même mois elle tomba dans un ac- » cident épileptique des plus effrayants, » qui fut ſuivi de deux autres auſſi » forts : le même jour l'on apperçut » *des mouvements convulſifs, écume à* » *la bouche, ſecouſſes violentes, con-* » *torſions aux levres & à tous les mem-* » *bres.* Le lendemain oppreſſion labo- » rieuſe, ſuffocation menaçante, efforts

(*a*) La ſuppreſſion des mois, par l'effet d'une frayeur ſubite, annonçoit déjà chez cette Dlle. cette tention outrée & cette extrême ſenſibilité du genre nerveux, qui caractériſent l'état ſpaſmodique.

» fréquents & ſoutenus de la poitrine.
» Peu de jours après on envoya à Sa-
» lon chercher M. Barthone, dont le
» mérite & les connoiſſances dans ſon
» Art lui ont acquis depuis long-temps
» l'eſtime & la conſidération de tout
» le monde, & à qui je ſuis redeva-
» ble des mémoires qu'il a bien voulu
» me communiquer ſur le commence-
» ment de cette maladie. Ce Docteur
» en arrivant chez la malade, la trou-
» va dans l'intervalle de ſes paroxiſ-
» mes, & dans le calme le plus gra-
» cieux, ſi fort, qu'il eut de la peine
» à ſe perſuader qu'elle fût le ſujet de
» ſon voyage. Mais il ne jouit pas
» long-temps de cette agréable erreur;
» car tandis qu'il donnoit cours aux
» réflexions que lui faiſoit naître le
» récit des accidents paſſés, il fut
» témoin d'une attaque des plus vio-
» lentes, qui ſe montra encore ſous
» les agitations les plus fortes, mouve-
» ments irréguliers, contractions ſpaſ-
» modiques, oppreſſion ſuffocante,
» étranglement, écume à la bouche.
» Dès-lors il ne balança plus de croire

» qu'il y avoit alliage d'épilepsie avec » les vapeurs hystériques : c'est pour- » quoi, afin d'aller au plus pressant, » il fit faire des saignées réitérées, » dans fort peu de temps. La malade » reprit l'usage de ses sens, & recou- » vra la liberté des fonctions de l'es- » prit. On profita de ce temps pour » lui faire administrer les Sacrements. » Elle fut purgée ensuite & émétisée. » (*a*) Les accidents continuerent, à » fort peu de différence & d'intervalle » près, jusqu'au point qu'on la vit au » bout de huit jours dans un assoupis- » sement mortel. On lui appliqua les » vésicatoires : mais elle ne cessoit de » jouer un rôle, que pour en com- » mencer un autre.

» Les bains, les antiépileptiques, » les légers apéritifs, les céphaliques » ont été proposés, en partie com-

(*a*) Le début de M. Barthone en assure déjà l'incurabilité, puisqu'il ajoute à la premiere cause du mal plusieurs degrés de force & d'intensité, qui la rendirent dans la suite inaccessible à l'action des remedes les plus puissants.

» mencés ; mais l'inconſtance de la
» malade, qui a donné lieu à ſon opi-
» niâtreté, a rendu le tout infructueux.
» M. Joannis, Médecin d'Aix, qui
» jouit d'une grande réputation, &
» pluſieurs autres, ont été conſultés à
» ce ſujet ; mais tous leurs efforts ont
» été inutiles, pour les mêmes raiſons.
» Tout cela s'eſt paſſé dans l'intervalle
» de cinq à ſix mois. Lorſque je com-
» mençai de la voir dans les premiers
» jours d'Avril 1759, je trouvai cette
» Dlle. aſſiſe, moitié dans ſon lit, ſous
» un air aſſez tranquille, & qui ne pa-
» roiſſoit avoir de malade qu'un viſage
» blanc, pâle, tenant plutôt de ſa cou-
» leur ordinaire & naturelle ; d'ailleurs
» pas autrement défait ni décharné,
» que des effets de ſa maladie : des
» yeux vifs & animés s'allioient à un
» air de vivacité, qui trahiſſoient &
» ſembloient démentir ſa ſituation : elle
» étoit dans un moyen embonpoint :
» ſa ſtructure paroiſſoit être forte &
» vigoureuſe, jouiſſant de beaucoup
» d'élaſticité & de reſſort ; ce qu'il
» faut abſolument ſuppoſer pour qu'elle

» eût pu réſiſter à tant d'aſſauts, & » ſe débarraſſer des violentes ſecouſ- » ſes, ſi ſouvent réitérées, qu'elle a » eſſuyées. Je trouvai le pouls plein, » fréquent, & fort déployé, la main » fort chaude, & la peau du bras un » peu moite. On me rendit fort en » gros ce qui s'étoit paſſé à ce ſujet : » tandis que je réfléchiſſois un peu ſur » tout, il ſembla que la malade ne » voulût pas me laiſſer conclure ſur » ſon état d'après mes idées ſeules, » mais m'en faire juger par mon pro- » pre témoignage.

» C'eſt pourquoi je devins dans le » moment ſpectateur d'un de ſes paro- » xiſmes ; & tandis que nous ne pen- » ſions rien moins qu'à cela, elle fer- » me les yeux, baiſſe la tête, tombe » ſur ſon chevet, alonge les bras, » ramaſſe & fléchit les doigts dans la » main, & perd toute connoiſſance ; » la reſpiration baiſſe un peu, mais » le pouls ſe ſoutient dans le même » état, & inſenſiblement s'éleve plutôt » que de s'affoiblir. Juſques-là je ne » pris cet accident, qui dura environ

» un demi-quart-d'heure, que comme
» un de ceux qui ſont attachés aux
» vapeurs hyſtériques. Depuis, lorſ-
» qu'elle ſortoit de ces mêmes éva-
» nouiſſements vaporeux, elle en reve-
» noit fort tranquille, & comme d'un
» ſonge ; aſſez ſouvent même elle en
» prévenoit ſon monde, & faiſoit ſes
» adieux ſur un ton badin. Lorſqu'il
» entroit quelqu'un qui faiſoit ſur ſon
» eſprit une impreſſion au deſſus de
» l'ordinaire, & qu'elle n'étoit pas
» accoutumée de voir tous les jours,
» elle tomboit dans ſon paroxiſme,
» qui ne duroit gueres plus d'un demi-
» quart-d'heure ; & qui, hors de ces
» moments-là, lui prenoit pluſieurs fois
» par jour, & duroit davantage.

» On me fit obſerver qu'il y avoit
» chez elle un fond de phtiſie hérédi-
» taire ; qu'elle ne mangeoit que des
» choſes de haut goût, bizarres, & de
» fantaiſie. J'y retournai le lendemain ;
» & après avoir fait bien des réflexions
» ſur un pareil déſordre, je compris
» qu'il y avoit à combattre *un embar-*
» *ras dans le cerveau, un ſang âcre*, »

» *ſec & coëneux, le genre nerveux ra-*
» *corni, obſtrué, irréguliérement ému,*
» *ſorti de ſon ton naturel, pincé, ai-*
» *guillonné, & groſſiérement frotté par*
» *des liqueurs trop arides;* ce qui ne
» pouvoit ſe faire qu'avec de très-légers
» apéritifs, par rapport à la délicate
» conſtitution, les tempérants, cal-
» mants, humectants, délayants, &
» balſamiques. C'eſt dans cette inten-
» tion que je propoſai de faire reſ-
» pirer à la malade un air champê-
» tre, de prendre les bains, le lait,
» le petit lait, les bouillons de poulet,
» de tortue, les crêmes; de leur joindre
» les antiépileptiques dans un temps,
» & les antihyſtériques dans un autre,
» comme la poudre de guttete, celle
» de caſtor, & autres de la même
» claſſe. (*a*) Mais de tout cela il n'y
» a que le lait qui ait été exécuté,
» qui ſeul a été continué juſqu'à la

(*a*) On ne peut pas conclure plus judicieuſement que M. Laugier ſur l'état de cette D^lle., aux antihyſtériques près : il ne s'agit donc plus que de ſuivre les indications qu'il propoſe.

» fin, & qui dans certains temps a » fait preſque tout ſeul ſa nourri- » ture.

» Comme nous étions pour lors dans » la belle ſaiſon, les ſaines & douces » impreſſions de ce temps, jointes à » celles du lait, firent que les paroxiſ- » mes s'éloignerent de plus en plus, » de façon que la malade put s'habil- » ler, ſe lever & s'aſſeoir ſur une » chaiſe, où je la trouvai un ſoir » dans ma viſite, quoiqu'elle eût la » reſpiration un peu laborieuſe. Elle » demeura dans cet état pendant quel- » ques jours, lorſqu'elle voulut tra- » verſer de ſon appartement une aſſez » grande antichambre, pour voir paſ- » ſer d'une fenêtre la proceſſion de la » Fête-Dieu, à ce que je puis me rap- » peller. Comme il faiſoit du vent ce » jour-là, & qu'elle s'y expoſa un peu » trop long-temps, ſans que le ſou- » venir du paſſé lui ſervît de leçon » pour l'avenir, elle en eut quelques » accidents : fort peu de temps après » elle eſſuya une colere, ſans doute » parce qu'on lui reprochoit ſon im-

» prudence à ce ſujet. Comme elle » étoit fort vive, & qu'elle avoit l'eſ- » prit un peu volontaire, cela lui fit » une ſi grande révolution, que ſes » accidents la reprirent avec beaucoup » de vigueur, & furent accompagnés » d'une ſuffocation ſi forte, que nous » craignîmes pour elle.

» Les choſes ſe ſoutinrent dans cet » état juſques dans le cœur de l'été, » où elle reſtoit les deux jours, & quel- » quefois plus, dans un état catalepti- » que, & tout-à-fait immobile, qui » tenoit de la ſyncope, excepté que » le pouls ſe ſoutenoit toujours, quoi- » que très-petit. Dans ſes paroxiſmes, » ſon corps froid & tout le viſage » étoient d'une couleur cendrée & d'u- » ne pâleur mortelle ; la reſpiration » ſourde & profonde, à peine remuant » le feu de la chandelle ; le pouls étoit » moins ſenſible & plus concentré qu'à » l'ordinaire. Dans ces premiers acci- » dents, & ceux qu'elle a eus aux mois » de Juillet & d'Août de la même » année, & après ſes traits d'impru- » dence, elle en ſortoit toute rouée &

» briſée ; ce qui n'arrivoit pas dans » ceux qui étoient ſimplement vapo- » reux.

» On s'apperçoit ſans doute que les » ſignes épileptiques qui ſe ſont mon- » trés avec tant de violence au com- » mencement, ſont très-rares & diffé- » rents depuis quelque temps ; plus de » mouvements convulſifs, contractions » ſpaſmodiques, écume à la bouche ; » du moins ſont-ils très-rares. Aujour- » d'hui un mal de tête aigu, vif, & » pénétrant, jette la malade dans des » agitations & des aſſauts étonnants, » tellement qu'on l'entendroit de vingt » pas : elle demande dans le fort de » ſa ſouffrance de lui ceindre & ſerrer » fortement la tête, en quoi elle ſem- » ble trouver quelque peu de ſoulage- » ment ; elle la panche & l'appuie en » avant, ſur un carreau, ſur lequel elle » donne de grands coups & ſe préci- » pite à repriſes réitérées. La compreſ- » ſion de ce côté-là dans le cerveau » étant portée à ſon comble, elle étend » ſes coups juſques dans la ſource des » organes du mouvement & des ſens.

» C'eſt pourquoi la malade dans l'inſ-
» tant tombe dans ſon paroxiſme, de-
» vient immobile pendant quelques mi-
» nutes, & n'en revient que pour entrer
» dans ſa ſuffocation.

» C'eſt ici où l'eſprit humain a de
» la peine à concevoir comment il étoit
» poſſible que cette pauvre créature pût
» ſoutenir un ſi terrible travail, & ré-
» ſiſter à une fatigue auſſi rude & auſſi
» effrayante, ſans y échouer & ſuccom-
» ber mille fois. Qu'on s'imagine tout
» ce que peuvent faire d'efforts, de
» violences, & de mouvements, les
» corps les plus robuſtes; ce ſont ceux
» que mettoit en uſage notre malade
» pour débarraſſer ſa poitrine: on la
» voyoit quelquefois s'élever deux pieds
» au deſſus de ſon lit dans la force
» de ſes ſecouſſes, ce qui duroit demi-
» heure, plus ou moins. Sa ſituation
» étoit ſi pénible, laborieuſe, & tou-
» chante, que ceux qui étoient obligés
» de reſter auprès d'elle en ſuoient à
» groſſes gouttes, ne pouvoient ſe ſou-
» tenir ſur leurs jambes tremblantes.
» Quel ſecours porter à cet état de

danger

» danger & de souffrance ! Il ne pou-
» voit y en avoir que de palliatifs, &
» qui n'avoient d'autre mérite que ce-
» lui de soulager pour quelques mo-
» ments.

» Depuis le commencement de la
» maladie on étoit en usage de la sai-
» gner au bras, & on l'a fait jusqu'à
» la fin. (*a*) Quelque répréhensible
» que fût cette conduite, que tous les
» Médecins consultés ont blâmée &
» condamnée, elle n'a pas moins été
» suivie, à la honte de ceux qui ont
» eu une pareille manœuvre. Dans le
» calme la Dlle. consentoit de n'en

(*a*) C'est à la saignée si souvent répétée que l'on doit tout imputer ; puisqu'en diminuant ainsi le volume du sang, le calibre des vaisseaux s'est toujours plus rétreci : ce qui a entretenu cet état de pléthore, qui a obligé tant de fois de recourir au même remede. De plus, le sang a été destitué par-là d'une grande partie de son véhicule & de son baume : son épaississement en a été la suite ; ce qui a fomenté cet état de séchereſſe des liquides, qui a privé les nerfs de l'humide néceſſaire, d'où suit toujours le racorniſſement.

» point faire ; dans la tempête, elle » auroit mis le feu à la maiſon, ſi on » la lui avoit refuſée : elle diſoit plus ; » j'ouvrirois moi-même la veine avec » les dents ou avec un couteau, ſi je » ne pouvois pas faire autrement. On » auroit bien pu trouver des moyens » pour paſſer outre, & prévenir tout » événement, ſi le Chirurgien qui la » voyoit avoit eu aſſez de docilité » pour ſeconder l'intention des Méde- » cins, qui lui ont fait comprendre » l'abus & le danger de ſa manœuvre, » qui ne le menoit qu'à rendre la ma- » ladie plus opiniâtre & incurable ; » mais une ridicule ignorance, ſoute- » nue par beaucoup de préſomption, » une foibleſſe condamnable, une com- » plaiſance mal placée, & peut-être » des motifs d'une autre nature, l'ont » toujours emporté ſur le bien de la » malade, & ſon devoir. Cela étoit ſi » vrai, que la Dlle. ſembloit être ſou- » lagée après la ſaignée ; mais quel- » ques moments paſſés, il falloit y » revenir encore. Ce qui arrivoit, en » certains temps, preſque toutes les

» nuits ; & c'étoit toujours à recom-
» mencer de nouveau le lendemain.

» Le ſang qu'on lui tiroit étoit diſ-
» ſous, ſéreux, préſentoit un fond
» jaunâtre, & n'étoit ſurchargé que
» par un très-petit *coagulum*. Dans les
» différents reproches que je faiſois à
» la malade ſur l'inutilité de tant de
» ſaignées, qui ne l'avançoient à rien,
» qui en épuiſant ſes forces, portoient
» un coup mortel à ſa maladie, je lui
» dis que puiſqu'elle vouloit abſolu-
» ment des ſaignées pour la ſoulager,
» elle préférât celle au pied, qui alloit
» à deux fins, au ſoulagement qu'elle
» deſiroit, & à la révulſion, qui pour-
» roit plutôt débarraſſer la tête & la
» poitrine, en ſuppoſant qu'on pût en-
» core y être à temps. Elle fut exécu-
» tée quelquefois avec ſuccès, & à la
» ſatisfaction de la malade, puiſqu'elle
» reculoit le paroxiſme d'un jour : mais
» ſoit que ce ne fût pas du goût du
» Phlébotomiſte, ou ſoit qu'on eût
» beaucoup de peine à la pratiquer,
» on n'en a gueres fait plus de trois
» ou quatre pendant tout le temps

» que j'ai ſuivi cette maladie.

» Lorſque la malade ſortoit de la » ſuffocation, elle avoit le feu dans le » goſier ; & comme elle demandoit » avec empreſſement à boire, on lui » donnoit de l'eau avec du ſirop de » capillaire. Pendant preſque toute ſa » maladie, elle a eu le ſommeil fort » difficile : on lui donnoit à ce ſujet » le ſirop de pavot blanc, qui ne de- » voit pas manquer de porter coup à » la poitrine, par rapport à la ſuffo- » cation, où tous les narcotiques ſont » contraires ; & le long uſage du ſucre » devoit infailliblement nuire à tout le » reſte du corps. Je vins à bout de le » faire ſupprimer ; car il faut obſerver » qu'auprès de cette malade, les Mé- » decins n'avoient que la voix de la » repréſentation, & ſouvent avoient-ils » la mortification de ne voir rien exé- » cuter de ce qu'ils preſcrivoient. (*a*)

(*a*) On cherche inutilement des excuſes dans l'opiniâtreté de ces ſortes de malades ; car nous ſavons que leur indocilité eſt toujours relative à la timidité du Médecin qui ne ſait pas ſe faire obéir. En pareil cas,

» Pour ce qui eſt de ſon régime, » on avoit beau lui dire de s'abſtenir » de tous les aliments de haut goût, » elle ne mangeoit que du jambon, » des harengs ſalés, du ſauciſſon, & » autres de la même eſpece. Sa boiſ- » ſon n'étoit preſque que du vin blanc, » dont elle a bu une quantité éton- » nante. Elle faiſoit ſouvent brûler l'eau » de canelle avec du ſucre, & elle la » buvoit ainſi. On avoit beau lui repré- » ſenter le danger où elle s'expoſoit ; » ſa paſſion ſur tout cela étoit plus » forte que toutes les réflexions de » ſon eſprit. Ses boyaux devoient tel- » lement ſouffrir de ce genre de vie, » qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'elle n'al- » lât à la ſelle que tous les huit ou les » quinze jours. Auſſi ſon ventre étoit » toujours gros & d'un diametre con- » ſidérable ; ſoit que ne ſe remuant » pas, & ne faiſant aucun exercice,

---

nous jugeons qu'il vaut mieux abandonner les rênes & les malades à leur malheureux ſort, que de ſe rendre reſponſable de mille complaiſances criminelles, qui font toujours ſoupçonner l'inſuffiſance de l'Art.

» les inteſtins ſans jeu devoient être
» dans une pareſſe & un affaiſſement
» bien grands. Les urines n'ont jamais
» rien eu de particulier, ſi ce n'eſt
» d'être fort crues ordinairement, quoi-
» que leur couleur naturelle fût citron-
» née. Ses jambes étoient toutes mai-
» gres & décharnées. Malgré les ora-
» ges qu'elle eſſuyoit, ſon humeur gaie
» & badine ne la quittoit jamais, &
» rempliſſoit les courts intervalles que
» lui laiſſoient la douleur de tête &
» ſes ſuffocations, qui pendant plus
» d'un an ſont devenues périodiques,
» c'eſt-à-dire, de deux nuits l'une.
» Comme c'étoit toujours le temps le
» plus critique pour elle, excepté après
» la ſaignée au pied, qui reculoit le
» paroxiſme d'un jour, ainſi que nous
» l'avons dit; pendant tout le temps
» que je l'ai vue, je lui ai trouvé une
» fievre qui ne l'a jamais quittée, &
» qui lui eſt devenue habituelle, qui
» ſe ſoutenoit en chaud pendant le
» jour, & qui baiſſant le ſoir, la laiſ-
» ſoit dans un état de glace pendant
» la nuit: ce qui s'eſt toujours entre-

» tenu dans la même ſituation, & avec » la même régularité.

» Quelques-unes des particularités » de cet état, c'eſt que la fenêtre de » ſa chambre, qui regardoit l'oueſt de » Pelliſſane, bornée par un bâtiment » voiſin, & placée vis-à-vis, qui étoit » toujours à demi fermée en été, ſi » on l'ouvroit ou la fermoit un peu » plus, elle en étoit incommodée, & » évanouiſſoit, ſans doute par le chan- » gement que faiſoit l'air ſur ſes nerfs, » comme parce qu'un plus grand jour » faiſoit de trop fortes impreſſions ſur » ſa rétine. (*a*) Comme elle étoit tou- » jours à la même place dans ſon lit; » ſi on venoit à l'en tirer pour la met- » tre à un pied de diſtance, & lui

(*a*) Je connois une vaporeuſe invétérée, qui vit depuis longues années dans les ténebres d'une chambre toujours exactement fermée, ne pouvant ſupporter ſur ſa rétine trop ſenſible, parce qu'elle eſt érétiſée, l'impreſſion des rayons lumineux. Elle a toujours été traitée avec des remedes chauds par les Médecins de la ville qu'elle habite.

» faire changer de ſituation, elle tom-
» boit immobile. Je voulus une fois
» faire plonger ſes pieds dans l'eau
» tiede, pour eſſayer de dégager ſa
» tête dans cet état de ſouffrance ;
» mais je ne l'eus pas plutôt fait chan-
» ger de ſituation pour faire ſortir ſes
» pieds ſur le devant & hors du lit,
» qu'elle tomba dans ſon paroxiſme.

» Quoiqu'elle mangeât beaucoup
» ordinairement, & des choſes tout
» oppoſées à ſon mal, elle a reſté
» quelquefois les deux jours ſans rien
» prendre, ſoit qu'elle les eût paſſés
» dans ſon paroxiſme, ou que l'acca-
» blement où elle étoit lorſqu'elle en
» ſortoit, la laiſsât avec le dégoût,
» & dans cet état d'indifférence pour
» les aliments. La plupart du temps
» elle ſeroit morte d'inanition, ſi le lait,
» qu'elle a toujours aſſez bien pris, ne
» l'en avoit préſervée, & ne lui avoit
» tenu lieu d'aliments, quoiqu'il ne fût
» donné qu'en qualité de remede. Lorſ-
» qu'elle ſortoit de ſon paroxiſme, mal-
» gré qu'elle ouvrît bien ſes yeux, elle
» reſtoit un demi-quart d'heure avant

» d'y voir, & de jouir librement des
» fonctions de l'esprit. Un ton de voix
» un peu trop fort & trop long-temps
» soutenu faisoit une impression de
» souffrance à ses oreilles. Il arri-
» voit assez souvent que la douleur de
» tête la plongeoit dans un délire sin-
» gulier, qui duroit quelquefois pen-
» dant vingt-quatre heures, où elle
» disoit bien des choses qui n'avoient
» ni rapport ni liaison entr'elles. C'est
» pendant ce délire qu'elle portoit les
» mains au front, de droite à gauche,
» & de gauche à droite, toujours dans
» le même sens, comme pour vouloir
» en arracher ce qu'elle y sentoit de
» poids & d'embarras. Dans le fort de
» sa suffocation, à mesure qu'elle ne
» pouvoit pas parler, elle portoit une
» main vers le pli du bras opposé où
» on devoit la saigner, pour faire
» comprendre qu'elle vouloit l'être ; &
» si on tardoit trop, elle se mettoit
» de mauvaise humeur contre le Chi-
» rurgien. Lorsque pendant ses acci-
» dents la malade entroit dans un état
» cataleptique, elle restoit dans la mê-

» me attitude, pendant tout l'accident, » où elle étoit lorſqu'il avoit commencé. » Si elle étoit aſſiſe ou droite ſur ſon » lit, un bras levé en l'air, quelque » choſe dans la main, la tête baiſſée » ou levée, les jambes fléchies ou » alongées, elle reſtoit de même dans » tout ſon accident : ainſi des autres » poſitions que le haſard préſentoit. Il » arrivoit aſſez ſouvent, que ſi elle » commençoit un mot quand l'acci- » dent la prenoit, elle ne manquoit » pas de le finir lorſque celui-ci reſ- » toit : comme par exemple, voulant » parler d'un mouchoir, elle diſoit » *mou*, & en ſortant de l'accident, » elle finiſſoit *choir*. Elle avoit l'air ſi » intéreſſant en ſa faveur, une conver- » ſation ſi enjouée & gracieuſe, qu'ou- » tre la part que l'on prenoit à ſon » état, tout le monde s'empreſſoit de » lui faire compagnie. C'eſt pourquoi, » dans les différents ſujets de conver- » ſation que l'on commençoit, ſi l'ac- » cident la prenoit avant la fin de celui » qu'on avoit entamé, elle le repre- » noit au retour du paroxiſme. Lorſ-

» qu'elle étoit dans ſon attitude cata-
» leptique, ſi avec le doigt on tou-
» choit le dos de ſa main, ou un de
» ſes orteils, on lui voyoit tout de
» ſuite remuer la tête, & cela pendant
» tout le temps qu'on touchoit ces
» mêmes parties.

» Très-ſouvent elle rendoit, en dif-
» férents temps, & ſans beaucoup d'ef-
» forts, des gorgées de ſang de ſa
» poitrine dans ſon mouchoir. L'état
» de pareſſe de ſes boyaux (ne venant
» que tous les huit ou les quinze jours,
» ainſi que nous l'avons déjà dit) obli-
» geoit ſouvent d'avoir recours aux
» purgatifs; mais ſes ſelles n'en étoient
» pas pour cela devenues plus rangées.
» (*a*) Le ſang qu'on lui tiroit vers la

(*a*) Vouloir remédier à une conſtipation opiniâtre par l'effet des purgatifs, ce n'eſt pas redreſſer la nature, mais bien la ſeconder dans ſes écarts, puiſqu'en augmentant ainſi l'excès de chaleur qui durcit les excréments, & cette roideur des fibres des entrailles qui leur enleve leur ſoupleſſe & leur élaſticité, on doit être aſſuré de favoriſer ce ſymptome.

» fin de ſa maladie, n'avoit preſque » plus de conſiſtance ni de couleur » naturelle ; car il tiroit plutôt ſur le » blanc ſéreux, jaune & pâle, que » ſur le rouge. Cet étrange mal de » tête & la ſuffocation devenus pério- » diques, ainſi que nous l'avons dit, » quoiqu'il y eût quelques variations » par intervalles, ſe ſont ſoutenus tou- » jours de même, depuis la fin de » 1759 juſques toute l'année de 1760, » toujours avec la même force & la » même conſiſtance.

» Enfin les derniers jours d'Octobre » notre pauvre martyre (*a*) ſe ſentit » des douleurs très-vives & très-aiguës » dans le ventre ; ce qui lui faiſoit » pouſſer les hauts cris & des plain- » tes ameres, qui ſe ſoutenoient con- » tinuellement. Ses gencives, ſa bou- » che & ſes levres noircirent. De cet » état elle tomba dans un ſommeil » léthargique, qui dura juſqu'à la » nuit de la Touſſaints, premier No- » vembre 1760, où elle rendit ſans

(*a*) Ce titre lui eſt bien dû.

» beaucoup d'efforts les derniers ſou-
» pirs.

» Il eſt étonnant que cette héroïque
» athlete, après tant de ſaignées, de
» rudes ſecouſſes, de moments péril-
» leux, reſtant quelquefois les jours
» entiers ſans manger, & le plus ſou-
» vent vivant d'aliments mal-ſains, ne
» fût pas plus deſſéchée & plus dé-
» charnée qu'elle l'étoit. C'eſt ſans
» doute parce que ne pouvant pas re-
» muer de ſa place, & par conſéquent
» ne faiſant point de diſſipation, par le
» défaut d'exercice, le peu qu'elle pre-
» noit devoit ſuffire.

» Les différents tableaux qu'offre à
» la réflexion la peinture d'une ſem-
» blable maladie, auroient de quoi
» étonner l'eſprit humain, ſi les affec-
» tions ſpaſmodiques & nerveuſes, dont
» le jeu eſt infini & incompréhenſible,
» ne nous montroient pas tous les jours
» des exemples d'une pareille nature.
» Et ce qu'il y a de plus remarquable
» en cela, c'eſt que quoiqu'elles frap-
» pent, effraient, & ſaiſiſſent le plus
» l'attention, ce ſont pourtant celles

» qui ordinairement réſiſtent le plus, » & ſuccombent le moins. Notre ma- » lade en eſt une preuve, puiſqu'elle » a tant traîné, & qu'elle eſt morte » d'une maladie étrangere à celle qu'on » auroit dit devoir l'emporter à tout » inſtant : car ſi on avoit pu en faire » l'ouverture, je ne doute pas d'un » moment qu'on n'eût trouvé ſes boyaux » gangrenés ou ſcorbutiques. La noir- » ceur de toute la bouche, & des » levres, jointe aux vives douleurs » qu'elle reſſentoit dans le ventre avant » ſa mort, nous donnent lieu de n'en » point douter. Un aveugle préjugé » en général, le défaut d'uſage, une » délicateſſe mal placée, & faute d'en » connoître le prix, rendent l'ouver- » ture des cadavres très-rare dans ce » pays ; d'ailleurs la crainte de la de- » mander, & la difficulté de l'obtenir, » nous ont empêché d'en faire la pro- » poſition.

» Quant à la cauſe premiere de » cette maladie, il n'eſt pas ſurpre- » nant que le reflux des menſtrues » ayant été porté en premier lieu au

» cerveau, l'air comprimé, y ait occa-
» sioné un embarras, des obstructions.
» Delà cette compression, qui cédoit
» & se renouvelloit par intervalles, de-
» voit porter immédiatement sur l'ori-
» gine des nerfs, & déranger le mé-
» chanisme de toutes les parties où
» s'étendoit leur distribution.

» Comme il n'y a pas de maladie
» plus fréquente, & qui regne plus
» dans ce pays, que les épilepsies va-
» poreuses; il n'est pas douteux qu'el-
» les ne deviennent opiniâtres, & ne
» se multiplient tous les jours, parce
» qu'on n'y fait pas assez d'attention,
» & que, sous le prétexte de simples
» vapeurs, on croit qu'il n'y a rien à
» faire que des remedes de femmes.
» Tôt ou tard on a lieu de se repen-
» tir de cette erreur, & de reconnoî-
» tre l'abus d'une pareille illusion: sou-
» vent alors n'y est-on plus à temps,
» parce que l'affection simplement va-
» poreuse dégénere bientôt en épi-
» lepsie. C'est pourquoi le bien de
» l'humanité, l'honneur des Médecins,
» sembleroient exiger d'eux qu'ils s'at-

» tachaſſent à trouver pour cette mala-
» die en général un moyen curatif plus
» aſſuré, qu'on deſire depuis long-
» temps, afin d'en fixer les progrès,
» après en avoir donné une deſcription
» la plus exacte & la plus fidelle qu'il
» ſeroit poſſible. C'eſt dans cette inten-
» tion que nous nous ſommes empreſ-
» ſés de faire tous nos efforts pour y
» ſatisfaire. «

Voilà le triſte tableau d'une maladie hyſtérique. Les Médecins qui en ont été chargés, tous ceux qui ont été conſultés, ne ſont pas plus reſponſables de la mort de cette Demoiſelle, que le Chirurgien qui a été innocemment ſon bourreau, puiſque les uns & les autres ont exactement ſuivi la méthode commune : mais du moins que de pareils exemples nous apprennent à nous écarter d'une route ſi dangereuſe, & que chacun de nous s'en fraie déſormais une nouvelle. L'inefficacité des remedes que l'on avoit apportés au commencement de la maladie de la Demoiſelle Majot,

jot, avoit fourni à M. Laugier les idées les plus juſtes ſur ſon état; & les indications qu'il avoit établies, étoient en tout conformes à celles que j'avois ſi heureuſement ſuivies chez ma malade, puiſqu'il avoit eu en vue tout comme moi de combattre les embarras du cerveau, *un ſang âcre, ſec & coineux, le genre nerveux racorni, obſtrué, irréguliérement ému, ſorti de ſon ton naturel, pincé, aiguillonné, & groſſiérement frotté par des liqueurs trop arides;* ce qui ne pouvoit ſe faire, dit-il, qu'avec *de très-légers apéritifs, les tempérants, les calmants, humectants, délayants, & balſamiques.* La plupart des Médecins reconnoiſſent comme lui les vices qu'il ſuppoſe, & tous en général s'écartent de leur but dans l'adminiſtration de leurs remedes. Les humectants ſeront toujours reconnus pour des remedes ſpécifiques dans cette maladie, & on ne manquera jamais de s'en ſervir, en les employant tour-à-tour dans le cours d'un traitement méthodique : mais l'inter-

valle ſera toujours rempli par les purgatifs, & les antiſpaſmodiques les plus outrés ; & c'eſt de leurs funeſtes effets qu'en proviendra toujours l'incurabilité. Après cela trouvera-t-on bien étrange de la voir dégénérer en véritable affection ſcorbutique ? Tant de ſaignées répétées coup ſur coup, tant de purgatifs & autres irritants, agiſſant également ſur la partie ſéreuſe & balſamique du ſang & des humeurs, les rendront bientôt impropres à circuler : & ne produiront-elles pas par leur épaiſſiſſement & leur acrimonie la diatheſe ſcorbutique qui termina la vie de cette pauvre victime, à l'exemple de tant d'autres qui l'ont ainſi finie ſous le joug de l'empiriſme le plus meurtrier ?

Parmi le nombre d'hyſtériques que j'ai vu périr de cette façon, j'en citerai une ſeule qui a imité d'aſſez près la Demoiſelle Majot. La femme d'un Procureur d'Arles, âgée de 18 ans, (*a*) fut ſujette aux vapeurs dès

(*a*) Mademoiſelle Deville.

la premiere année de ſon mariage. On la traita toujours ſuivant ſon goût ; car elle ne reſpiroit qu'après les cordiaux & les élixirs de toutes les eſpeces, ſans qu'elle ménageât davantage l'eau de la Reine d'Hongrie, & l'eau ſans pareille, dont elle buvoit en même temps qu'elle en flairoit l'odeur. Le ſymptome le plus remarquable dont elle étoit affectée, conſiſtoit dans une douleur gravative qu'elle reſſentoit continuellement à la région de l'eſtomac, & qui ſe promenoit, diſoit-elle, dans les entrailles, & montoit quelquefois juſqu'à la gorge, avec un reſſerrement au goſier d'autant plus incommode, qu'il gênoit la déglutition des aliments, & quelquefois même le paſſage de l'air ; de façon que la malade craignoit à tout inſtant d'étouffer, & de mourir étranglée. Cette douleur étoit plus ou moins forte, ſuivant la ſituation de ſon corps ; c'eſt-à-dire, que ſi la malade vouloit ſe redreſſer, & relever un peu trop la tête, qu'elle étoit forcée de tenir

courbée & appuyée ſur la poitrine, la douleur devenoit inſupportable, & ne ceſſoit que par un éclat encore plus douloureux qu'elle reſſentoit dans l'eſtomac, & qui l'obligeoit promptement à ſe replier ſur elle-même. (*a*) Dans cette triſte ſituation, elle accoucha ſucceſſivement de deux enfants, & fit enſuite un nombre de fauſſes couches avec des pertes les plus immodérées; ce qui la jeta enfin dans une véritable affection ſcorbutique, où elle perdit ſes dents, ſes gencives, & dont elle mourut à l'âge de vingt-cinq ans, après avoir gardé le lit

(*a*) On trouve dans ce ſymptome la réalité de ma comparaiſon, puiſqu'il dévoile parfaitement le racorniſſement de l'eſtomac & des entrailles, porté à un tel point, que tout le canal membraneux étoit replié ſur lui-même, & ne pouvoit s'étendre par conſéquent, & ſe prêter aux efforts des muſcles du *thorax* & du col. L'éclat qui ſuivoit cette extenſion forcée imitoit parfaitement bien celui d'un parchemin racorni, qu'on voudroit étendre en l'obligeant de ſe prêter en tous ſens, malgré la roideur de ſes fibres.

deux années entieres, étant racornie à un point que tout ſon corps & ſes membres étoient repliés, ſans qu'elle pût jamais les étendre d'une ligne.

Les trois cents ſaignées faites à la Demoiſelle Majot, & les pertes de ſang qu'avoit eſſuyé ma malade, forment enſemble les premiers traits du portrait de ces deux hyſtériques. Les élixirs dont l'une s'abreuvoit continuellement, le vin blanc & l'eau de canelle dont l'autre a toujours fait ſa boiſſon ordinaire, achevent de les caractériſer ſi parfaitement, que la maladie dont elles étoient l'une & l'autre affectées, ſe termina par un même genre de mort.

COLIQUE HYSTÉRIQUE.

RIEN de plus commun dans ce climat que cette eſpece de colique que l'on nomme hyſtérique, à laquelle le plus grand nombre des filles & des femmes ſont plus ou

moins ſujettes, ſuivant la texture de leurs fibres, & la qualité plus ou moins acrimonieuſe de leurs humeurs. Parmi ſes caracteres diſtinctifs, la préſence du flux menſtruel eſt celui qui la diſtingue le plus des autres eſpeces de colique; puiſque c'eſt toujours de ſon dérangement que dépendent tous les différents ſymptômes, ci-après détaillés, de cette maladie, à laquelle un ſavant Obſervateur (*a*) a donné le nom de colique ſanguine, puiſqu'elle ceſſe ordinairement, en rappellant l'évacuation menſtruelle chez les femmes, tout de même qu'on la guérit chez les hommes hypocondriaques en rappellant le flux hémorroïdal ſupprimé.

Les obſervations que j'ai faites ſur ce ſymptome hyſtérique, ne ſerviront pas peu à éclaircir les idées que je propoſe ſur la curation de ces maladies; & les remedes efficaces que j'emploie journellement en pareil cas,

(*a*) Car. Piſo, tract. de morb. à colluvie ſeroſa ortis, ſec. IV, cap. II.

assurent toujours de plus en plus la réalité de la cause que j'assigne. L'application d'un linge trempé dans l'eau froide sur toute la capacité de l'abdomen, & renouvellée aussi souvent qu'il le faut pour le maintenir dans une certaine froidure, une copieuse boisson d'eau froide, & des lavements froids très-fréquents, sont les seuls spécifiques que je connoisse pour appaiser les douleurs, & pour provoquer en même temps le flux menstruel, d'où dépend toute la cure; c'est-à-dire, qu'en condensant, par le froid, les raréfactions internes du sang & des autres humeurs, j'en diminue le volume, tout de même que celui de l'air trop raréfié, qui est contenu dans les entrailles, & qui en distendant toujours plus ces tuniques, y procure les tiraillements, les spasmes qui s'oppose nt au passage du flux menstruel; d'où proviennent les douleurs que ressentent les femmes hystériques dans l'hypogastre, qui se communiquent le plus souvent à tout le genre nerveux, & produisent alors

les différents ſymptomes de la paſſion hyſtérique, auxquels on remédiera toujours quand on en connoîtra le principe & la ſource.

Pluſieurs Auteurs célebres l'ont connue avant moi, cette cauſe, puiſqu'ils y ont apporté les mêmes remedes. *Amatus* & *Zacutus Luſitanus* nous en offrent des exemples : le premier publie la vertu de l'eau de neige dans cette eſpece de colique, & l'autre celle du bain froid dans la paralyſie qui y ſurvient. Septalius (*a*) préconiſe l'efficacité de ce remede, quand les douleurs ont été irritées par les remedes chauds. Frédéric Hofman (*b*) eſt de ce nombre, puiſqu'il nous dit : *Neque in colica flatulenta à cauſa calida, frigida exteriùs applicata penitus improbanda veniunt. Qua in re authoritate eximiorum Medicorum, Cratonis, item Valeſci*

(*a*) Ludovicus Septalius animadv. lib. 7, p. 248.

(*b*) Frederic Hofman, tom. V, ſect. II, cap. V, de inteſtin. dolorib. p. 294.

de Tarenta, niti licet, qui lintea aquâ frigidâ madefacta & ventri impoſita, in colicis doloribus ſedandis magnifaciunt.

Un autre Auteur, non moins célebre dans ſa pratique que ceux que je viens de citer, quoique répréhenſible dans les idées hypothétiques qu'il avoit fabriquées, adopte ici les mêmes vues curatives. Je ne puis me diſpenſer de les publier : *Quando nimia fibrarum criſpatura & irritatio adeſt cum magno impetu ſpirituum, ſecretiones humorum in partibus minuuntur, vel abolentur ; tunc datis remediis criſpaturam laxantibus, ſecretiones reſtituuntur : ob nimiam enim irritationem ac ſtimulum, fibra quaſi intenditur, induratur, ac veluti immobilis evadit ; unde impeditæ fluidorum ſecretiones.*

Et plus bas il ajoute : *Tota igitur curatio dirigenda eſt ac impendenda in tollenda morboſa irritatione & criſpatura, per balnea, per oleoſa, anodina & laxantia remedia ; nam eâ ſublatâ, impeditæ tolluntur liquorum ſecretiones.*

Et il finit en diſant : *Et ſi contrario modo procedatur, plurium auctor erit Medicus difficilium lethaliumque concretionum liquidorum in parte affecta.* (a)

Les obſervations de ces Auteurs étoient trop conformes à ma façon de penſer ſur la colique hyſtérique, pour ne pas me déterminer à les ſuivre en tous points. La chaleur des entrailles, qu'ils donnent pour cauſe de cette maladie, n'eſt rien moins qu'idéale, puiſque l'effet des remedes en prouve l'exiſtence, ſans pouvoir la conteſter. Ce ſera donc du frottement des parties intégrantes du ſang, & de l'action réciproque des ſolides ſur ce fluide, que proviendra cette chaleur extrême, & cette raréfaction des liquides qui s'oppoſent conſtamment au paſſage du flux menſtruel ; & ce ſera en condenſant l'air qui eſt contenu dans les entrailles, & le ſang menſtruel trop raréfié, que l'on

(a) Baglivi, de fibra motrice, pag. 317.

remédiera à ce symptome. En voici deux exemples.

Mlle. Vascher, fille ainée, âgée de 22 ans, fit une chûte des plus dangereuses, dans le temps critique de ses regles ; elle s'effraya beaucoup, & la suppression en fut la suite. Quelques jours après la fievre survint, & fut suivie des coliques hystériques. On saigna au bras & au pied infructueusement ; on donna des lavements tiedes adouciſſants ; on recourut aux narcotiques : & tout fut employé sans succès. La malade souffrit patiemment tout le temps du période ; mais à son retour les douleurs augmenterent si fort, qu'on demanda d'autres remedes. Les fomentations froides furent employées avec un prompt soulagement. Les regles parurent, & on discontinua. Les douleurs se réveillerent pour lors avec d'autant plus de force, que l'on fut contraint de revenir au même remede, qui opéra le même effet. On continua tout le temps du période, & on vit avec surprise que l'écoule-

ment menſtruel ne diſcontinua jamais ſous la fomentation froide ; ce qui termina la maladie.

Une fille du peuple nommée Seignorette, hyſtérique depuis pluſieurs années, fut attaquée à ſon tour de violentes coliques, avec une ſuffocation de même eſpece, qui la fatiguoit ſi cruellement, qu'on la crut ſans reſſource. Les ſaignées au bras & au pied avoient été réitérées pluſieurs fois, lorſque je fus mandé pour la ſecourir. Les fomentations froides opérerent ici avec un ſi prompt ſuccès, que la ſuffocation diſparut à l'inſtant, les coliques calmerent ; & l'évacuation menſtruelle fut ſi abondante, qu'elle emporta le paroxiſme : le bain froid acheva la cure. (*a*)

(*a*) Certains excès d'un travail trop aſſidu ont ſouvent donné lieu à des rechûtes : mais cette pauvre fille, qui eſt obligée de gagner ſa vie aux dépens de ſa ſanté, a-t-elle du moins la ſatisfaction de remédier aux paroxiſmes auxquels elle eſt ſujette, par le ſecours de la fomentation froide ; de façon qu'elle a recours à

Je me borne à ces deux obſervations, qui me paroiſſent ſuffiſantes pour aſſurer l'efficacité des remedes que j'emploie, & enſemble la cauſe que j'aſſigne. Le racorniſſement des fibres qui compoſent le tiſſu des vaiſſeaux de la matrice, & l'extrême raréfaction des liquides qui y circulent, paroiſſent évidemment procurer ce ſymptome hyſtérique, auquel on oppoſe très-ſouvent des remedes chauds, tandis que l'on trouve un véritable ſpécifique dans la ſimple boiſſon d'eau froide, quand il n'eſt pas porté à un ſi haut degré que ceux que je viens de rapporter.

SUFFOCATION HYSTÉRIQUE.

LEs obſtacles que le ſang menſtruel trouve dans ſon paſſage par les tuyaux de la matrice, devenant

ce remede toutes les fois qu'elle éprouve le moindre dérangement dans ſes évacuations périodiques ; ce qui ne manque jamais de produire de ſalutaires effets.

toujours plus invincible, il faudra de toute néceſſité que ce fluide reflue ſur les autres parties du corps, après avoir agacé les nerfs de la matrice, & y avoir procuré des ſpaſmes plus ou moins conſidérables, ſuivant le degré de la cauſe qui agit. La poitrine ſe préſentera la premiere, & elle ſupportera d'autant plus les premiers efforts du ſang menſtruel ſupprimé, que ſes vaiſſeaux ſanguins & ſes nerfs ſympathiſent avec ceux de la matrice par l'anaſtomoſe qui les unit : & ce ſera par cette voie que les poumons ſeront bientôt ſurchargés par la pléthôre ; & ne pouvant alors aiſément ſe dilater pour recevoir la quantité d'air néceſſaire à la reſpiration, ils ſeront agités par cette ſecouſſe précipitée qui forme elle-même cette eſpece de ſuffocation que nous appellons hyſtérique, pour la diſtinguer de toute autre où le vice de la matrice ne ſauroit avoir lieu.

La théorie de ce ſymptome nous annonce déjà la qualité du ſpécifique qui peut ſeul être employé avec

ſuccès ; je veux dire, tous les remedes qui pourront relâcher promptement les ſpaſmes & condenſer en même temps la raréfaction des liqueurs, qui forme elle ſeule la pléthôre. L'obſervation pratique éclaircira les idées curatives.

Madame ***, Religieuſe Urſuline, âgée de 22 ans, étoit ſujette depuis trois ans à des attaques de ſuffocation hyſtérique, qui revenoient très-réguliérement au temps critique de ſes regles. Les ſaignées avoient été prodiguées à un point, qu'il eût été bien difficile de s'en rappeller le nombre. (*a*) Les potions anti-hyſtériques, les pillules purgatives,

(*a*) Quoique le nombre de ſaignées que ſupporta cette Religieuſe ſoit des plus conſidérables, il n'approche pourtant pas de celui que M. Brillonet, Chirurgien-Major de l'Hôpital de Chantilli, fit à une fille tourmentée de vapeurs hyſtériques depuis 19 ans, puiſque l'on compte mille & vingt ſaignées, ſavoir 80 du pied, & 940 du bras. Voyez le Journal de Méd. mois de Mai, an. 1757, p. 292.

apéritives & emménagogues n'avoient pas été plus épargnées ; ce qui avoit porté la cauſe du mal à ſon plus haut degré. La tiſane de poulet & les lavements froids furent les premiers remedes que je mis en uſage, en attendant le premier paroxiſme : dès qu'il fut arrivé, j'ordonnai le pédiluve froid, qui le calma en un inſtant. Les regles auparavant ſupprimées coulerent un peu le lendemain, & emporterent le paroxiſme. La malade prit enſuite les bains domeſtiques tiedes pendant un mois, & elle fut miſe à la diete blanche. Par ce double ſecours le période ſuivant ne fut pas ſi orageux. Elle continua les mêmes remedes pendant quatre mois conſécutifs : auquel temps, le relâchement des nerfs de la matrice ſuccéda à leur racorniſſement, les regles coulerent, & la malade fut entiérement rétablie.

Mademoiſelle ***, ſœur cadette de la Religieuſe dont je viens de faire mention, âgée de 15 ans, d'un tempérament ſanguin & fort mélancolique,

lique, fut saisie quelque temps après d'une fievre continue & inflammatoire. Les fatigues qu'elle avoit essuyées dans le temps de la maladie de sa sœur, les effrois & les alarmes que lui avoient causé les retours imprévus de ces sortes de suffocations, avoient occasioné chez elle ce désordre. Les saignées réitérées, les lavements, les fomentations & les émulsions rafraîchissantes emporterent la fievre & ses symptomes. La cure de cette maladie fut enfin terminée par un purgatif des plus doux. Ce minoratif resta cependant dans les entrailles sans produire aucune évacuation ; le ventre fut tendu, il devint douloureux : les potions huileuses, les fomentations & les lavements furent inutiles. Le temps périodique arriva ; des coliques des plus affreuses l'annoncerent, & la suffocation fut bientôt de la partie. Le pédiluve froid suspendit ce symptome pour quelques instants ; il fallut par conséquent recourir au bain domestique, dans lequel elle fut obligée de rester pour la

premiere fois vingt-deux heures de ſuite, pour calmer cet orage. Elle continua l'uſage de ce remede pendant tout l'intervalle du période, & elle reſta conſtamment dans l'eau ſix heures par jour, à l'exemple de ſa ſœur. Le ſecond période ne fut pas à beaucoup près ſi orageux ; & le troiſieme enfin amena avec lui les trophées de la victoire.

On rencontre tous les jours des filles & des femmes vaporeuſes, ſujettes à ces ſortes de ſuffocations, qui ne connoiſſent d'autres remedes que la ſaignée : auſſi datent-elles la naiſſance de leur maladie depuis pluſieurs années, & le nombre des ſaignées par celui des ſuffocations, qu'elles ont quelquefois tous les jours. En diminuant ainſi le volume du ſang, on remédie, il eſt vrai, à la pléthôre, & au danger imminent dont il ſemble qu'elles ſont menacées : mais remédie-t-on au vice des ſolides ? Le volume des humeurs étant diminué, le calibre des vaiſſeaux ſe rétrecit, les oſcillations en deviennent plus

fortes & plus fréquentes, & le racorniſſement des fibres en eſt la ſuite. Auſſi voyons-nous ces pauvres infortunées traîner une vie languiſſante juſqu'au trépas, qu'elles ceſſent enfin de gémir & de murmurer contre la Médecine. Si elle a rougi long-temps de ſon inſuffiſance, elle triomphe aujourd'hui, en préſentant des armes aſſurées à toutes celles qui implorent ſon ſecours.

HÉMOPTHISIE HYSTÉRIQUE.

LA même cauſe qui agit dans la ſuffocation hyſtérique, procurera auſſi l'hémopthiſie, ſi les vaiſſeaux ſanguins du poumon, trop foibles pour réſiſter à l'impétuoſité du ſang menſtruel qui y aborde, cedent aux efforts réitérés que fait le ſang ſur leurs parois. Les vaiſſeaux ainſi diſtendus s'engorgeront alors; & après avoir ſouffert différentes extenſions par pluſieurs ſecouſſes réitérées, il s'y formera des ouvertures & des crevaſ-

ſes plus ou moins grandes, par leſquelles le ſang s'échappera avec d'autant plus d'abondance, qu'il y ſera pouſſé avec plus ou moins de vigueur par la contraction ſpaſmodique des vaiſſeaux & des nerfs de la matrice : ce qui procurera des hémopthiſies d'autant plus difficiles à guérir, qu'elles deviendront périodiques, mais jamais incurables, quand on en connoîtra le principe & la ſource.

Mlle. Mauche, âgée de 26 ans, mélancolique & hypocondriaque, ſouffroit depuis long-temps des coliques hyſtériques, que l'on avoit toujours attribuées aux douleurs des hémorroïdes, auxquelles elle étoit ſujette depuis pluſieurs années. Le mal augmenta par la ſuppreſſion de ſes regles. Il ſurvint une hémopthiſie des plus conſidérables, accompagnée d'évanouiſſements hyſtériques, & de mouvements convulſifs, qui réveillerent enfin l'indolence des perſonnes qui entouroient cette Demoiſelle.

Je fus appellé pour y remédier. La cauſe de la maladie étant d'au-

tant plus profonde qu'elle étoit invétérée, il fallut recourir aux plus puiſſants remedes. La ſaignée au pied fut le premier que je mis en uſage. La malade la ſupporta ſans murmurer : mais naturellement indocile, elle rejetta tout autre ſecours. Le retour périodique des regles arriva ; l'hémopthiſie revint à ſon tour, mais avec plus de force ; les convulſions furent de la partie ; & la malade perdit tout ſentiment. La roideur de la mâchoire s'oppoſa au paſſage de tout liquide ; il ne fut plus poſſible de prendre des aliments : le ſang s'alluma toujours plus, les nerfs ſe roidirent davantage ; & la cauſe de la maladie fut bientôt à ſon dernier degré.

Une pareille ſituation me rendoit maître de cette entêtée : (*a*) mais le

(*a*) La déſobéiſſance, l'opiniâtreté, l'entêtement, & quelquefois même le dérangement de l'eſprit, peuvent être mis au nombre des ſymptomes de l'affection hyſtéri-

mal étoit plus difficile à vaincre, qu'il ne l'eût été dans le commencement. La malade fut ainſi plongée dans l'eau tiede, où elle reſta dix-huit heures : ce qui termina le paroxiſme. Plus docile pour lors, elle conſentit à tout ce qu'on exigeroit d'elle ; elle reprit les bains, & s'y aſſujettit d'elle-même ſix heures par jour. Le troiſieme période fut néanmoins très-dérangé, les regles ne coulerent preſque pas ; mais le quatrieme & le cinquieme période emporterent la maladie.

Une Religieuſe Hoſpitaliere, âgée de 21 ans, fut attaquée de même d'une légere hémopthiſie, qui revint pluſieurs fois périodiquement. Le ventre étoit tendu, élevé & douloureux, & les regles ne couloient que très-peu : ce qui caractériſoit encore l'affection hyſtérique. Une ſaignée au pied fut ſans effet ; mais les lavements froids,

---

que ; puiſque la roideur générale des fibres du corps ſuppoſe en même temps celle des fibres du cerveau.

la tiſane de poulet, & les bains domeſtiques, emporterent dans peu un vice naiſſant, qui n'auroit pas manqué de germer & de croître.

Si la cauſe qui produit le reflux des regles a toujours fait l'embarras des Médecins, la maniere de les rappeller dans leur voie naturelle ne fait pas moins aujourd'hui leur peine & leur étude. Toujours occupés du dérangement qu'elles procurent, & des routes étrangeres qu'elles ont coutume de ſe frayer, il ſemble qu'on ſe ſoit fait une loi de les ſuivre dans leurs écarts, & de les attaquer là où la nature les a déterminées. C'eſt ainſi que l'on attribue très-ſouvent une hémopthiſie au vice local du poumon, une ophtalmie à une ſimple inflammation des membranes de l'œil, ou à l'effet de quelque humeur étrangere, qui aura dépoſé ſur cette partie ſa ſalure & ſon acrimonie ; un vomiſſement de ſang au relâchement des veines de l'eſtomac, ou à l'ouverture de quelqu'autre vaiſſeau ſanguin de ce viſcere : & ainſi des autres parties du

corps par où elles ſe ſont montrées plus d'une fois. (*a*) Ces bizarres effets en impoſent ſi ſouvent aux Médecins, par les maladies particulieres dont ils prennent la forme & les ſymptomes, qu'il eſt bien difficile de ne pas s'y méprendre, ſi on n'eſt au préalable aſſuré du tempérament des malades, & des ſignes qui ont précédé la maladie que l'on a à guérir. Que de fautes, que d'écarts dans la pratique! qui de nous n'en fut jamais coupable? On ſera donc ſur ſes gardes à l'avenir, & on évitera ſans peine les pieges que nous tend continuellement la nature, toujours induſtrieuſe & toujours bizarre dans ſes égarements, ſi dans les perquiſitions des ſignes qui caractériſent les maladies des femmes, on ne rejette pas avec tant de mépris la cauſe hyſtérique. Qu'on raſſemble ſcrupuleuſement toutes les maladies auxquelles le ſexe eſt expoſé, & on

(*a*) Dans le Journal de Méd. du mois de Janv. 1759, on trouve une obſervation au ſujet d'une évacuation périodique des regles qui ſe faiſoit par les mammelles & le viſage.

verra que celle-ci eſt devenue aujourd'hui bien commune. Un Praticien précoce, que Rome a vu en même temps naître & mourir, nous enſeigne & nous prévient que dans les maladies des enfants, il faut toujours ſoupçonner les vers : *pueris ſuſpicandum de vermibus :* il veut auſſi que dans celles des adultes, nous ne perdions jamais de vue le virus vérolique : *generaliter in virorum pertinacibus morbis de lue venerea.* Nous ſommes en droit d'ajouter ici avec lui, que chez les femmes, il faut toujours ſoupçonner la cauſe hyſtérique : *fœminis verò de affectione hyſterica.* (*a*) Quel avantage pour la Médecine, & encore plus pour les malades ! Un pareil ſoupçon en ſauvera plus d'une du trépas ; & telle qui auroit été déclarée hectique, apoplectique, épileptique, ou paralytique, ne ſe trouvera peut-être qu'hyſtérique. Les remedes humectants, que l'on emploie pour combattre celle-ci, ne ſauroient être nuiſibles aux autres, au

(*a*) Bagliv. Prax. Med. lib. 1, p. 59.

cas qu'elles fuſſent réellement caractériſées ou compliquées ; au lieu que les autres remedes ſeroient ici nuiſibles & mortels. Je ne doute nullement que les Médecins ne les ſachent diſtinguer mieux que moi : ce n'eſt donc pas à eux que je m'adreſſe, mais à tous ceux qui ſeront bien aiſes de profiter de ce conſeil.

ÉPILEPSIE HYSTÉRIQUE.

PUISQUE le reflux des regles peut produire des engorgements dans les parties ſupérieures au baſſin, le cerveau ſera par conſéquent expoſé à ſon tour à être plus ou moins ſurchargé, ſuivant le degré de pléthore qui aura été fourni par le degré de compreſſion, qui ſe forme pour lors dans les vaiſſeaux hypogaſtriques, parmi leſquels nous comprenons ceux de la matrice & du vagin.

La cauſe de cette compreſſion eſt la même que celle qui procure les autres ſymptomes hyſtériques ; je veux

dire, la tenſion ſpaſmodique des nerfs, leur ſenſibilité outrée, & leur racorniſſement : ce qui préſente des obſtacles invincibles au paſſage du flux menſtruel, & en procure le reflux ſur les différentes parties du corps ; d'où dépendent tant de ſymptomes.

Dans le cas dont il s'agit, l'épilepſie deviendra périodique ; c'eſt-à-dire, que toutes les fois que le ſang menſtruel ſe préſentera à l'ouverture des vaiſſeaux utérins, qu'il ne pourra pénétrer à cauſe du rétreciſſement de leurs parois, il ſera forcé pour lors de rétrograder : ce qui aura lieu d'autant plus facilement, que ces mêmes vaiſſeaux, irrités & doués d'une élaſticité outrée, ſe contracteront avec plus de vigueur, agiront ſur le ſang menſtruel, & l'obligeront ainſi de refluer ſur le cerveau. Une fois dépoſé & arrêté dans les différents ſinus, comme dans la ſubſtance de ce viſcere, il y formera des compreſſions plus ou moins fortes, & plus ou moins irrégulieres, qui agiront ſur la circulation des eſprits animaux, & procure-

ront par-là des mouvements convulſifs, des convulſions générales ou particulieres, l'épilepſie même, & toutes les autres maladies qui dépendent des différents engorgements du cerveau.

Le paroxiſme épileptique n'aura donc lieu que dans le temps périodique des regles : & c'eſt ce qui le diſtinguera de la véritable épilepſie, qui reconnoît une cauſe particuliere au cerveau. Auſſi le voit-on ſe préſenter le plus ſouvent dans le temps même de l'écoulement menſtruel, & arriver au moment qu'il vient de ſe ſuſpendre, tout comme nous le voyons ceſſer au moment qu'il paroît & qu'il revient. Sur ce principe, que l'expérience établit & rend inconteſtable, toutes les femmes & filles épileptiques ſeront-elles incurables ? & le remede n'eſt-il pas aſſuré ? puiſqu'en appaiſant les ſpaſmes des entrailles, comme celui de tous les vaiſſeaux hypogaſtriques, nous ſommes ſûrs d'y rétablir la circulation des liqueurs, & de provoquer ainſi l'évacuation menſtruelle.

Ce ne fut jamais un paradoxe, puiſque la vérité du fait eſt établie ſur l'expérience qu'en ont déjà fait pluſieurs perſonnes, que l'on a vues dans le cas dont il s'agit ; & entr'autres la Demoiſelle qui a fait le ſujet de la premiere obſervation, & Louiſe Bourbone, dont il ſera fait mention ci-après, qui ont été attaquées l'une & l'autre des véritables ſymptomes épileptiques, qui les firent caractériſer telles l'une & l'autre ; & qui le ſeroient enfin devenues, ſi méconnoiſſant la véritable cauſe qui procuroit chez elles les ſymptomes épileptiques, on les eût combattus avec des remedes contraires : ou bien on les eût peut-être délaiſſées & abandonnées à leur malheureux ſort ; & alors l'épilepſie, que j'appelle ici ſymptomatique ou ſecondaire, ſeroit devenue dans la ſuite eſſentielle, pour ne pas dire incurable ; par la raiſon que le cerveau, ſi ſouvent ſurchargé, auroit ſouffert de grandes compreſſions ; ce qui auroit infailliblement produit certains engorgements, & des dilatations

dans les tuniques des vaiſſeaux artériels & veineux de ce viſcere, d'où ſe forme l'épilepſie.

Mlle. * M * eſt de ce nombre : la preuve en eſt ſenſible, puiſque les ſymptomes épileptiques, qu'elle éprouve ſi fréquemment, ne manquent jamais de reparoître au temps preſcrit, & accompagnent toujours l'écoulement menſtruel, qui ne ſe fait qu'avec beaucoup de peine & avec douleur : ce qui caractériſe parfaitement le ſpaſme des vaiſſeaux de la matrice, & enſemble la ſéchereſſe & le rétreciſſement de leurs parois : ſéchereſſe d'autant plus ſenſible & profonde, qu'elle eſt invétérée ; & par ſurcroît, elle a été de tout temps entretenue par un grand nombre de remedes antiſpaſmodiques & antiépileptiques, dont cette Demoiſelle faiſoit uſage, par le conſeil d'un oncle, habile Pharmacien, mais pas aſſez habile Praticien pour juger de la valeur de ces remedes.

Combien pourrois-je citer d'exemples de cette eſpece d'incurabilité ! chaque ville en eſt malheureuſement

pourvue : mais encore voyons-nous d'un œil indifférent l'Empirique s'approprier le droit de travailler lui seul sur une maladie que nous appellons incurable, parce qu'elle nous paroît trop rebelle. Si la difficulté de guérir eût étonné nos premiers Maîtres, où en seroit aujourd'hui l'Art, & quelles seroient ses conjectures, ses mépriſes, & ses incertitudes ? De cet essaim de difficultés qui se préſentent dans la cure de plusieurs maladies, on a déjà conclu qu'un homme destiné à cette importante fonction doit mesurer son application sur les obstacles. Ils sont grands ces obstacles, j'en conviens ; mais sont-ils insurmontables ? Et combien de Médecins ont joui, & jouissent encore tous les jours de l'honneur de la difficulté vaincue ? Cette difficulté consiste à développer la cause cachée des maladies. Dans celle dont il est ici question, elle paroît au grand jour : l'*uterus* la fournit, & le vice du genre nerveux la procure. Celui-ci nous paroît trop tendu ; il faut le relâcher : l'autre est obstrué par le

rétreciſſement du calibre de ſes vaiſſeaux ; il faut par conſéquent les aſſouplir, & délayer les liqueurs auxquelles il doit fournir le paſſage, ſi on veut éviter le reflux. Par ce double accord, qui s'opérera par les mêmes remedes, on détruira ſûrement la cauſe d'un mal toujours plus redoutable ; puiſque les deux malades déjà citées, & beaucoup d'autres, ont guéri ſans le moindre retour.

DÉLIRE MANIAQUE HYSTÉRIQUE.

CE ne ſera point à l'inflammation du cerveau & de ſes membranes que nous attribuerons la cauſe de ce délire. La fievre, qui eſt inſéparable de toute ſtaſe inflammatoire, ne paroît jamais ici ; ce qui fait le caractere eſſentiel du délire maniaque & hypocondriaque : mais l'engorgement des vaiſſeaux ſanguins, produit par le rétreciſſement de leurs parois, ſera le ſeul vice que nous ayions à détruire. En effet, le racorniſſement des vaiſ-

ſeaux

ſeaux utérins ne permettant point le paſſage au flux menſtruel, il faudra de toute néceſſité que le ſuperflu du ſang reflue dans une des cavités ſupérieures, ainſi qu'il a été déjà une fois expoſé : c'eſt-à-dire, que la poitrine & le cerveau en ſeront tour-à-tour ſurchargés ; & ce ſera du degré de pléthôre & d'engorgement que dépendront les différents ſymptomes de la paſſion hyſtérique, qui en impoſent aux Médecins par les différents caracteres des maladies qu'ils ont coutume d'emprunter. On ceſſera d'en être ſurpris, & on ſe familiariſera, pour ainſi dire, avec eux, quand on conviendra avec moi que l'érétiſme des nerfs produit ſeul tant de déſordres.

Une fois convaincu de cette vérité, on concevra ſans peine que des fibres trop tendues, parce qu'elles ſont érétiſées, ſeront plus ſuſceptibles d'ébranlement que celles qui jouiſſent d'une véritable élaſticité, qui leur permet d'obéir aux différents efforts de la circulation ; & que le moindre engorgement d'un ſang épais & acrimonieux

fera ſur ces fibres de rudes efforts, non ſeulement capables de déranger les fonctions du cerveau, mais encore celles de toutes les parties qui en dépendent. Quelle confuſion dans la machine ! les ſolides ſeront bientôt le jouet des liquides : ceux-ci émus & irrités par des ſecouſſes toujours plus fortes, s'embraſeront par leur frottement, & conſumeront ainſi la machine, après l'avoir invitée elle-même à ſa deſtruction. Tel a été l'état de la Demoiſelle qui fera le ſujet de l'obſervation ſuivante.

Mlle. * * *, âgée de dix-huit ans, d'un tempérament ſanguin & fort mélancolique, fut tout-à-coup affectée, à l'approche de ſes regles, d'un aſſoupiſſement léthargique. Elle fut ſaignée en conſéquence, & ce ſymptome s'évanouit. Au période ſuivant l'aſſoupiſſement reparut avec beaucoup plus de force : on ſaigna pour la ſeconde fois ; on y revint une troiſieme ; & on livra enſuite la malade aux efforts de la nature pendant pluſieurs mois conſécutifs. Le mal augmenta toujours

plus ; & à cet aſſoupiſſement périodique ſuccéda enfin le délire hyſtérique, qui augmenta à ſon tour à tous les périodes, juſques au point que cette Demoiſelle délaiſſée & abandonnée de ſon Médecin, devint tout-à-fait maniaque, *cum furore & audacia*, refuſant toute boiſſon & toute ſorte d'aliments : ce qui la fit déclarer incurable & ſans eſpoir.

On attendoit depuis dix-ſept jours que la mort terminât une vie ſi miſérable ; mais la conſtance du mal annonçoit toujours plus ſa durée : ce qui me fit appeller. Une pareille ſituation exigeoit des remedes auſſi prompts qu'efficaces. Le bain me parut indiqué ; la malade y fut plongée en ma préſence : ſon indocilité exigea des efforts, mais bientôt on la vit ſe ſoumettre à l'action du remede. Sa voix enrouée par les cris s'éclaircit tout-à-fait dans l'eſpace de douze heures qu'elle reſta dans l'eau, & devint naturelle. On lui préſenta pour lors à boire & à manger ; ce qu'elle ne refuſa que par coutume : on la preſſa,

elle obéit. Des progrès auſſi ſatisfaiſants amenerent le calme, & ranimerent l'eſpoir d'une famille déſolée, qui confia la malade à mes ſoins. Huit heures de bain par jour, l'application conſtante d'un linge trempé dans l'eau froide, & renouvellée à chaque inſtant, emporterent le délire dans l'eſpace de deux mois. Les regles parurent alors, & notre Demoiſelle fut entiérement rétablie.

Je ne cacherai point la rechûte où elle tomba, ſans pouvoir mettre au jour ce qui y donna lieu : mais auſſi aurai-je la douce conſolation de publier ſon entier rétabliſſement par l'effet des mêmes remedes. (*a*)

N'eſt-il pas démontré que ſi cette

(*a*) On lit dans le Journal Encyclopédique du mois de Janv. 1762, p. 77, l'hiſtoire d'une fille, citée par M. Planque, dans ſa Bibliotheque de Méd., qui étant devenue folle & ſourde, s'échappa dans un bois, où elle reſta 5 jours ſans aucune nourriture, & y eſſuya pendant deux jours & deux nuits conſécutives une pluie continuelle, qui la guérit.

Demoiſelle eût été ſecourue au premier ſymptome du mal, on eût ſans contredit prévenu ſes effets. Le premier engorgement, qui fut produit par le premier reflux des mois, n'auroit pu réſiſter à une ou deux ſaignées, ſoutenues par un remede humectant. Son ſang appaiſé, & moins raréfié, auroit moins agacé les fibres de la matrice, & le reflux ſur celles du cerveau n'auroit jamais procuré tant de déſordres; puiſque le période ſuivant auroit ſans doute emporté la cauſe du mal, en éteignant la premiere étincelle, qui produiſit dans la ſuite l'embraſement général du cerveau. C'eſt pourquoi il fallut recourir aux plus puiſſants remedes; & pour peu que l'on eût héſité, par la fatale crainte d'un événement douteux, la malade auroit infailliblement ſuccombé.

J'ai par devers moi quelques obſervations de cette eſpece, que je ſuis obligé de tenir ſecretes par condeſcendance pour les perſonnes qui en font le ſujet: mais du moins me ſera-t-il permis de rapporter celles qui m'ont

été adreſſées à titre de reconnoiſſance par mes Confreres. M. Debaux, Médecin à Marſeille, diſtingué dans cette ville par ſon expérience ſur l'inoculation, me rapporta en ſon temps les obſervations ſuivantes en ces termes.

» Zélé partiſan de votre ſyſtême, » mon cher Confrere, je viens d'en » faire une épreuve des plus ſatisfai- » ſantes pour vous & pour moi. Le » 18 Novembre 1760 je fus demandé » pour viſiter le Capitaine d'un vaiſ- » ſeau Hollandois. Il étoit âgé d'en- » viron 45 ans, d'une taille au deſſus » de la moyenne, fort, vigoureux & » muſculeux. Il étoit venu par terre » de Hollande pour prendre le com- » mandement d'un vaiſſeau qu'on char- » geoit à Marſeille. En traverſant les » provinces de France, dès qu'il eut » touché celles où croît le vin, il s'en » gorgea tous les jours juſqu'à l'iveſ- » ſe pendant le reſte de ſa route, & » en uſa de même à Marſeille envi- » ron trois ſemaines : il ne but pas » avec plus de modération les liqueurs

» fortes & ſpiritueuſes de ce pays, » qui produiſirent enfin la maladie » que je vais décrire.

» Il fut attaqué le 14 Novembre » d'une fievre très-violente, au rap- » port du Chirurgien qui fut appellé » le même jour, accompagnée d'une » grande douleur à la tête, d'une cha- » leur brûlante, & d'une ſoif inex- » tinguible. Les pulſations artérielles » étoient très-fortes, ſur-tout aux ar- » teres temporales; le pouls étoit dur » & tendu comme une corde. On ſen- » toit de fréquents ſoubreſauts aux ten- » dons, qui paſſerent bientôt à des » ſpaſmes & des convulſions générales » dans toutes les parties muſculeuſes, » membraneuſes & tendineuſes. Il ſur- » vint un hoquet qui fatigua le mala- » de pendant pluſieurs jours, de fré- » quentes nauſées, & un vomiſſement » jaunâtre & bilieux. Le ventre étoit » extrêmement ſerré. Le malade ren- » doit fréquemment de l'urine, mais » en petite quantité; elle étoit ſans » couleur, ſans odeur, & ſans ſédi- » ment. Cet état dura quatre jours,

» pendant leſquels le Chirurgien ſai-
» gna le malade deux fois au bras,
» & une fois au pied, lui injecta plu-
» ſieurs lavements anodins & laxatifs,
» l'abreuva d'une tiſane rafraîchiſſante,
» & le purgea une fois avec une mé-
» decine ordinaire, aiguiſée de quel-
» ques grains de tartre ſtibié.

» Le 18 ayant été appellé, je trou-
» vai le malade ſans fievre, mais tra-
» vaillé de convulſions ſi violentes, &
» d'un délire ſi phrénétique, qu'à peine
» quatre de ſes matelots, gens extrê-
» mement vigoureux, pouvoient-ils le
» retenir dans ſon lit. Il parloit d'un
» ton fort haut, & pouſſoit par fois
» des cris, qui reſſembloient plutôt à
» des hurlements; ſon pouls étoit fort
» dur & fort tendu; ſa peau brûlante,
» ſeche, & comme écailleuſe. D'une
» heure à l'autre les convulſions étoient
» telles, qu'une force humaine n'auroit
» pu fléchir un de ſes membres. Il
» refuſoit toute ſorte de nourriture de-
» puis trois jours, mais il ſe livroit
» facilement à la boiſſon. Cependant,
» malgré ſon délire, il répondoit tou-

» jours à la plupart des queſtions que » je lui faiſois ſur ſon mal à chacune » de mes viſites, & ſe plaignoit conſ- » tamment d'une douleur aiguë au mi- » lieu de la tête.

» J'ordonnai qu'on lui fît une qua- » trieme ſaignée à la jugulaire ; je lui » fis injecter pendant quatre jours huit » lavements d'eau froide chaque jour, » & dans les intervalles des lavements, » je lui fis appliquer ſur la tête bien » raſée une veſſie de bœuf à demi » pleine d'eau froide, qu'on renouvel- » loit tous les quart-d'heures, parce » qu'elle ſe réchauffoit bientôt. Je le » fis gorger d'une tiſane de poulet » acidulée avec le ſel de nitre, & lui » fis prendre de douze en douze heu- » res une émulſion cuite, nitrée & » anodine. L'application de la veſſie » calma par intervalles la douleur de » la tête ; & les lavements froids » relâcherent un peu les fibres. Ces » deux remedes ayant produit quelque » modération dans le mal, mais ne » paroiſſant pas ſuffiſants pour ache- » ver de le détruire, au moins auſſi

» promptement que l'état du malade » l'exigeoit, je me déterminai à le » jeter dans un bain froid, malgré la » réſiſtance des aſſiſtants, & le froid » vif que nous faiſoit ſentir le nord- » eſt, qui régnoit alors parmi nous » depuis quinze jours.

» Le malade fut mis dans le bain » le 22 à ſix heures du ſoir, & y fut » retenu de force pendant une heure » & demie, ayant toujours, pendant » cet intervalle, la tête coëffée de ſa » veſſie à demi pleine d'eau froide, » renouvellée tous les quart-d'heures. » A ſept heures & demie il ſortit du » bain, dont il avoit dégourdi l'eau; » on le ſécha avec des linges froids, » & on le remit dans ſon lit, que je » ne voulus pas laiſſer chauffer. Il y » grelotta pendant une demi-heure, » après laquelle il ſe réchauffa peu à » peu, & s'endormit; ce qu'il n'avoit » pas fait un ſeul inſtant depuis plus » de huit jours. Son ſommeil fut doux » & tranquille, & ſa durée de treize » heures, pendant leſquelles il ſua pro- » digieuſement. A ſon premier réveil

» je lui fis prendre un bouillon à la » viande, ſur lequel il s'endormit tout » de ſuite pendant dix heures, ſua » plus copieuſement que la premiere » fois, s'éveilla enfin libre de toute » douleur à la tête, parfaitement déli- » vré de ſon délire & de ſes convul- » ſions, & fut en état dix jours après » de s'embarquer, & de prendre le » commandement de ſon vaiſſeau. (*a*)

» Dans le mois de Décembre de la » même année, je fus appellé chez une » Dame âgée d'environ cinquante ans, » d'un tempérament chaud & mélan- » colique, cruellement fatiguée du clou » hyſtérique depuis pluſieurs jours, qui » fut guérie comme miraculeuſement » par l'application ſur la tête de la veſ- » ſie à demi remplie d'eau froide, & » par l'injection de quelques lavements » froids. Voilà, mon cher Confrere, » des expériences de votre goût. Je » vous ferai part, toujours avec un

(*a*) On trouve dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, an. 1713, un exemple d'une pareille cure, opérée par le bain froid.

» nouveau plaiſir, de celles que ma » pratique me fournira en ce gen- » re. « (*a*)

ODONTALGIE HYSTÉRIQUE.

SI tous les nerfs en général ſouffrent, dans ces maladies, un certain degré de racorniſſement, pourquoi la cinquième paire, qui ſe diſtribue à la mâchoire, ne ſeroit-elle pas ſuſceptible des mêmes impreſſions ? Les dents ſeront d'autant plus ſenſibles à l'effet de cette cauſe, qu'elles ſont toutes pourvues d'un filet nerveux, qui, une fois agacé & tiraillé, produira des ſpaſmes, qui ſe communiqueront bientôt tout le long de la mâchoire, & occaſioneront les plus cruelles douleurs. De plus, la circulation étant pour lors interceptée dans cette partie, attendu l'érétiſme des

(*a*) Ces deux obſervations ont été inſérées depuis dans le Journ. de Médec. mois de Juin 1761, p. 504.

nerfs & des vaiſſeaux, les humeurs y croupiront, & acquerront par-là un plus grand degré d'acrimonie ; elles formeront de nouvelles irritations, non ſeulement ſur tous les nerfs de la mâchoire, mais encore ſur tous les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques qui en tapiſſent le tiſſu ; d'où il s'enſuivra la carie des dents, quelquefois même celle des alvéoles, & le plus ſouvent encore la chûte des gencives, leur noirceur, les eſcarres ſcorbutiques, & l'entiere corruption de la bouche.

Pour remédier à de pareils ravages, on tente toujours inutilement d'attaquer les parties affectées. La Chirurgie, toute puiſſante qu'elle eſt dans ſes opérations, ne ſauroit remédier au vice caché qui fournit le déſordre. La texture du ſang & des humeurs, & cet état des ſolides, furent toujours inacceſſibles aux efforts de la main. Il faut attaquer l'un & l'autre par des remedes qui puiſſent en changer le tiſſu, en corrigeant leurs vices. Dans le cas dont il s'agit,

l'acrimonie des humeurs & la ſéchereſſe des ſolides doivent ſans contredit remplir nos vices ; mais le dérangement que ces deux cauſes produiſent dans la circulation, doit ſeul *occuper le Médecin à la vue de ce ſymptome.*

Et en effet, ce ſera toujours de la compreſſion irréguliere qui ſe forme dans les viſceres du bas-ventre, attendu la diminution du calibre de leurs tuyaux, & des irritations fréquentes que les différents ſucs qui s'y ſéparent y produiſent, que dépendront toujours les différents ſpaſmes qui attaquent les parties de la tête. Le ſang comprimé & gêné dans ſa circulation refluera pour lors dans les parties ſupérieures : celles-ci peu flexibles, comme les autres parties du corps, en ſeront aiſément ſurchargées ; d'où s'enſuivront les ſtaſes ſanguines & lymphatiques dans les vaiſſeaux intérieurs & extérieurs du cerveau ; ce qui procurera des douleurs fixes, & vagues en même temps, ſur toutes les parties nerveuſes & membraneuſes qui

tapiſſent le crâne intérieurement & extérieurement. C'eſt-à-dire, que ſi l'engorgement ſe fait ſur la cinquieme paire des nerfs, & ſur les parties où ſes ramifications aboutiſſent, on ſouffrira des douleurs aux dents, qui ſeront plus ou moins fortes, ſuivant le degré de la cauſe qui agit ; leſquelles douleurs en impoſeront au Chirurgien le plus expérimenté dans ſon Art, mais qui ignorera parfaitement le vice que j'aſſigne.

Si au contraire les membranes du cerveau ſe trouvent affectées, le clou hyſtérique ſe montrera avec la même fureur ; les nerfs optiques agacés ou engorgés produiront des douleurs dans l'orbite des plus aiguës, & occaſioneront enſuite des ophtalmies très-rebelles ; & ainſi des autres parties du cerveau, qui produiront chacune à leur tour leurs ſymptomes, à proportion du degré d'irritation & d'engorgement qu'elles auront reçu des parties éloignées.

Mais ce qui nous étonnera le plus, ce ſera ſans doute la métaſtaſe de

ces humeurs, qui agiſſant ſur des vaiſſeaux extrêmement tendus, & doués d'une élaſticité peu commune, ſeront fouettées & expulſées au gré de ces vaiſſeaux, & changeront ainſi de lieu, ſans jamais changer de caractere : (*a*) ce qui produira toujours les ravages les plus affreux. Auſſi voyons-nous ces pauvres victimes tyranniſées par les viciſſitudes de leurs maux, & les Médecins étonnés à la vue de tant de ſymptomes, tantôt aſſociés, paroiſſant être le produit d'une même cauſe, & tantôt ſi oppoſés en apparence, qu'ils forment entre eux tous l'aſſemblage le plus bizarre par la variété de leurs couleurs, & la difformité de leurs traits.

Pour mieux caractériſer le portrait que j'en fais, ajoutons aux déſordres capricieux ſous leſquels ils ont coutume de paroître, ceux que tant de re-

(*a*) On ſait que c'eſt par le tiſſu cellulaire que ſe font toutes les métaſtaſes des différentes humeurs, & on en connoît le méchaniſme.

medes

medes oppoſés ne ceſſent de produire. Quel dérangement n'éprouvera pas pourlors la machine ! des nerfs irrités & agacés par les pointes piquantes de différents remedes auſſi actifs que cauſtiques ; des eſprits effarouchés par tant de parties volatiles, qui, preſſées de toute part, & forcées, pour ainſi dire, de ſe mêler avec eux, produiront les ravages les plus affreux dans la circulation du ſang & des eſprits. Les fonctions du cerveau, celles du cœur & du poumon, & enſemble celles de tous les viſceres du bas-ventre, ſuivront donc de près le premier dérangement ; & pour peu que l'on néglige d'y porter des ſecours, on verra crouler l'édifice ſous les coups redoublés de ceux même que l'on choiſit pour en être le ſoutien.

L'Odontalgie hyſtérique méritera donc toutes nos attentions, puiſque, par l'expoſé que nous venons de faire, on ne peut méconnoître la véritable cauſe qui la procure. Et ſi elle exige d'être diſtinguée de toute autre, c'eſt que par la mépriſe on commet tous

les jours bien des cruautés. On en jugera par ce récit.

La femme d'un Savetier, vaporeuſe à l'excès, fut ſaiſie à la fin d'une groſſeſſe, d'une douleur aux dents des plus cruelles ; elle fut ſaignée & reſaignée en conſéquence ; elle eut recours aux narcotiques les plus puiſſants, & aux remedes les plus vantés, que chacun s'empreſſoit de lui procurer ; & tout fut employé ſans ſuccès. Les douleurs qu'elle reſſentoit à la mâchoire étoient ſi vives, qu'elles l'avoient déterminée à ſe faire arracher toutes les dents, ſi les approches de ſon accouchement n'euſſent ſuſpendu ce violent projet. Elle attendit donc patiemment l'heureux moment de ſa couche, dans l'eſpoir de ſe débarraſſer enſuite de ſes douleurs. Le temps arriva enfin, & les vuidanges étant une fois établies, on ſe flattoit que le mal aux dents diſparoîtroit pour toujours. On exigeoit même qu'elle ne ſouffrît plus du tout, parce que les lochies couloient en abondance ; de façon qu'il ne fut plus permis à cette pauvre fem-

me de ſe plaindre, puiſqu'il avoit été décidé par un oracle ridicule, que le temps étoit arrivé où elle devoit être délivrée de tous maux.

Les douleurs perſiſterent néanmoins tout le temps de la couche. La malade ſe vit pour lors débarraſſée de ſon fardeau ; & ne craignant plus les ſuites d'une opération qui lui paroiſſoit ſi néceſſaire, elle exigea de ſon Chirurgien qu'il lui arrachât ſucceſſivement trois dents molaires de la mâchoire inférieure. Cette opération faite, les douleurs reparurent ; & on ne connut pas d'autre ſpécifique qu'une ſeconde opération, par laquelle on en arracha deux autres. Les douleurs perſiſterent encore ; & ayant perdu alors tout eſpoir de guérir par le ſecours de l'inſtrument, on eut recours au Médecin.

Je connoiſſois déjà cette femme pour une vaporeuſe invétérée, ce qui me donna lieu de caractériſer ſon mal, ſans avoir entendu ſon récit. J'ordonnai ſur le champ qu'elle fût plongée dans un bain tiede, où elle reſta plu-

ſieurs heures de ſuite ; on lui donna pluſieurs lavements ; & on ſubſtitua à tous les différents élixirs dont elle ſe lavoit la bouche, le ſimple collyre avec l'eau fraîche & quelques gouttes de vinaigre. L'intervalle du bain fut rempli par des fomentations émollientes ; ce qui ne manqua pas de calmer les douleurs.

Quelques jours après, la femme d'un Apothicaire de cette ville, Mlle. Martau, voiſine de notre Savetiere, ſe trouva dans le même cas. L'exemple étoit frappant, & il ne s'agiſſoit plus que de le ſuivre : mais une perte de ſang, qu'elle avoit depuis longtemps, l'empêchoit, diſoit-elle, d'uſer du même remede. Elle héſita pluſieurs jours avant de ſe ſoumettre, & elle uſa par préférence de tous les remedes pharmaceutiques qu'elle avoit ſous la main : mais inutilement voulut-elle ſe guérir elle-même ; il fallut obéir, & recourir au bain tiede, dans lequel elle trouva un ſoulagement à ſes douleurs, & le remede aſſuré pour ſes pertes.

VOMISSEMENT HYSTÉRIQUE.

LE ſpaſme de l'eſtomac, & particuliérement l'érétiſme des houpes nerveuſes qui forment la premiere des membranes de ce viſcere, que nous appellons veloutée, doivent être regardés comme une même cauſe qui procure le vomiſſement hyſtérique; puiſque ce n'eſt qu'en corrigeant ce vice, que nous pouvons guérir le vomiſſement dont il s'agit.

La ſenſibilité des nerfs ne provient, ſelon les Phyſiologiſtes, que de leur tenſion plus ou moins grande, qui forme en eux ce degré d'élaſticité qui s'oppoſe à leur relâchement. Dans le cas dont il s'agit ici, cette ſenſibilité paroît outrée, puiſque la membrane veloutée de l'eſtomac ſe révolte au moindre choc que fait ſur elle l'aliment le plus doux, & même la boiſſon la plus ſimple, d'où néceſſairement il faut conclure que l'érétiſme des nerfs procure cet effet.

Quant aux causes conjointes qui agissent de concert pour procurer le vomissement, outre celles qui agissent sur les parties éloignées de ce viscere, nous reconnoissons aussi l'âcreté des sucs stomachiques & digestifs, qui, en agaçant toujours plus les parois de l'estomac, l'invitent aux mouvements convulsifs. On trouvera ces indications remplies dans les observations suivantes.

Dans le courant du mois de Février de l'année 1756, je fus appellé pour voir Susanne Gouiret, âgée de trente-cinq ans, d'un tempérament robuste & sanguin, & qui dès l'âge de puberté n'avoit jamais été bien réglée. Elle étoit travaillée d'un vomissement hystérique si violent, qu'elle rejettoit tout liquide, avec des efforts si terribles qu'ils amenoient le sang avec eux. Le premier remede auquel on eut recours fut, selon la coutume ordinaire, une potion antihystérique, composée des eaux de mélisse & d'armoise, de quelques gouttes de teinture de castor, & de

celles de laudanum liquide de Sydenham. Cette boiſſon fut la ſeule, il eſt vrai, dont ſon eſtomac ne ſe révolta point. On en réitéra la doſe, dans l'attente de calmer le vomiſſement ; mais on fut fort ſurpris de ce que dans peu la malade ajouta aux efforts du vomiſſement la difficulté d'avaler. Le ſpaſme de l'eſtomac s'empara de l'œſophage, & il ne fut plus poſſible d'avaler, ni même de préſenter une ſeule goutte d'eau, ſans qu'elle fût livrée à de pareils efforts.

L'érétiſme des fibres de l'eſtomac & de tout le canal inteſtinal me paroiſſant être la véritable cauſe de ces ſortes d'affections, j'ordonnai le bain, comme le ſeul ſpécifique : je voulus même exiger que la malade y fût plongée juſqu'à parfaite guériſon. Mais comme le préjugé n'eſt pas facile à détruire, à peine pus-je obtenir dix heures de bain par jour. L'eau du bain fut pour lors ſon unique remede. Celle qui pénétra par les pores cutanés ſervit à entretenir le ſang dans ſa fluidité naturelle, puiſque les uri-

nes coulerent. Ce fut au ſeptieme jour que le relâchement ſuccéda au ſpaſme : un évanouiſſement ſubit nous l'annonça ; dans cet inſtant, cette fille avala pour la premiere fois ; ſa boiſſon fut une tiſane de riz, au défaut de celle de poulet, dont elle but conſidérablement, dans la vue de détremper les ſucs ſtomachiques, & d'en corriger l'acrimonie. Ce fut par ce double ſecours qu'elle fut entiérement rétablie.

Que l'on compare ici l'effet du bain avec celui des remedes antihyſtériques, & on verra clairement la vérité de ma theſe. Si l'on demande après cela pourquoi la malade rejettoit toute boiſſon, à l'exception de la potion antihyſtérique, il ſera fort aiſé de comprendre que le laudanum produiſoit cet effet ; & on conviendra que la vertu de ce puiſſant narcotique n'empêcha pourtant pas que les parties volatiles du caſtor, ſans oublier celles des différents cordiaux qui entrent dans la compoſition du laudanum liquide de Sydenham, ne

laiſſaſſent des empreintes cruelles ſur les fibres de l'eſtomac, puiſque le ſpaſme & la roideur générale des fibres de tout le canal inteſtinal en furent les ſuites.

Mlle. ***, âgée de vingt-cinq ans, d'un tempérament ſanguin & fort mélancolique, éprouve depuis ſix années entieres les rigueurs d'un vomiſſement hyſtérique par ſa déſobéiſſance, ou par une répugnance naturelle qu'elle a toujours eue pour les bains domeſtiques. L'écoulement périodique des mois n'a jamais eu chez elle la moindre interruption ; & ſi elle en a éprouvé quelquefois le dérangement, ç'a toujours été par trop d'abondance plutôt que par diminution. Le petit lait, qu'elle a pris par mon conſeil pendant une année entiere, ne procura aucun ſoulagement. Ce qui prouve que le racorniſſement des fibres de l'eſtomac & des entrailles eſt porté à un ſi haut degré, que l'humectant le plus puiſſant ne peut plus pénétrer dans le ſang par les voies ordinaires ; les ſo-

lides & les fluides ſe deſſechent encore, plus par le manque d'aliments, & le mal en acquiert tous les jours de nouvelles forces. Nous ſommes donc en droit de pronoſtiquer pour la ſeconde fois à cette Demoiſelle ſon incurabilité, ſi elle ne ſe ſoumet enfin à l'uſage du bain domeſtique, qui, après avoir relâché le tiſſu de la peau, & en avoir ouvert les iſſues, jettera dans le ſang l'humide dont il eſt dépourvu, relâchera les nerfs, & rétablira ainſi les fonctions dans le corps de cette Demoiſelle.

On n'accuſera point ici le dérangement du flux menſtruel ; & ne ſera-t-on pas forcé de chercher la cauſe hyſtérique ailleurs que dans l'uterus ? L'érétiſme des nerfs ne ſera donc plus affecté à ce viſcere, puiſqu'il paroît exempt de toute irritation, & du moindre dérangement.

CARDIALGIE HYSTÉRIQUE.

LEs douleurs que reſſentent les femmes hyſtériques dans l'eſtomac & ſur toute la région épigaſtrique, qui ceſſent le plus ſouvent par l'effet du plus petit remede, pour reparoître enſuite avec plus de vigueur, proviennent à leur tour de la tenſion des membranes de ce viſcere; laquelle tenſion préſente alors des obſtacles à la circulation des ſucs qui s'y ſéparent; d'où il s'enſuit des gonflements & des dilatations dans les différents couloirs de l'eſtomac & du *duodenum*, qui, en diſtendant les *filets nerveux* de toutes ces parties, procurent des douleurs plus ou moins fortes, ſuivant le degré de tenſion & de ſenſibilité des parties affectées. Pour y remédier avec ſûreté, nous n'enviſagerons que la cauſe primitive qui procure cette maladie, je veux dire, le ſpaſme & l'érétiſme des nerfs; & ce ſera en travaillant promp-

tement au relâchement des membranes du viſcere affecté, que nous obvierons aux différents déſordres qui ſont ordinairement l'effet des remedes contraires.

Une jeune Religieuſe Urſuline, d'un tempérament bilieux, ſanguin, & d'une conſtitution des plus robuſtes, fut attaquée ſubitement (après les chaleurs exceſſives de l'été, & après avoir fait un uſage des plus immodérés du caffé) d'une cardialgie des plus cruelles avec des évanouiſſements convulſifs, qui cauſerent d'autant plus d'effroi dans ſa communauté, que cette Religieuſe en étoit affectée pour la premiere fois. On courut aux cordiaux dans le temps que je fus appellé. Les évanouiſſements devinrent plus fréquents, & diſparurent enfin par l'effet de deux lavements froids, que l'on donna ſucceſſivement à la malade. La cardialgie revint alors avec une nouvelle force, les coliques, les borborigmes, le vomiſſement, & le hoquet, ſe mirent de la partie; tout en un mot déclara par-

faitement l'affection hyſtérique. La tiſane de poulet fut préférée par la malade à tout autre remede ; elle en but abondamment ; & au ſixieme jour il ſurvint une diarrhée bilieuſe, qui la délivra d'un mal dont elle avoit toujours redouté les approches.

La criſe qui termina la cardialgie que je viens de décrire, annonce clairement le relâchement des membranes de l'eſtomac & des entrailles par l'effet de la tiſane de poulet ; & les ſymptomes qu'éprouvoit la malade annonçoient à leur tour que tout le canal inteſtinal étoit en érétiſme & en contraction.

Dans cet état, l'écoulement des ſucs qui s'y ſéparent, étoit totalement ſuſpendu ; les glandes en étoient par conſéquent ſurchargées : ce qui procuroit des tiraillements dans les filets nerveux, & les douleurs qui caractériſoient la cardialgie par leur ſiege & leur nature. Le voiſinage du cœur donna lieu aux évanouiſſements, par l'ébranlement de la huitieme paire des nerfs, qui en ſe communiquant

au cerveau, dérangea pour quelques inſtants la circulation du ſang & des eſprits. Le hoquet, le vomiſſement, les coliques, & les vents, qui tourmentoient en même temps la malade, déſignoient parfaitement la même cauſe; c'eſt-à-dire, que le diaphragme fut entraîné à ſon tour, & ſouffrit les mêmes ſecouſſes. Toutes ces parties étoient par conſéquent ſoumiſes aux mouvements irréguliers de leurs nerfs; il falloit donc y apporter les mêmes remedes.

Les cauſes éloignées, qui avoient donné lieu à celle-ci, étoient toutes aſſez puiſſantes pour avoir fomenté du plus loin cette ſéchereſſe des nerfs, ſi eſſentielle à la maladie que j'attaque : l'uſage immodéré du caffé, auquel cette Religieuſe s'étoit livrée depuis ſon enfance, étoit lui ſeul plus que ſuffiſant pour fournir cette cauſe, en agiſſant continuellement ſur le velouté de l'eſtomac, comme ſur la partie ſéreuſe des humeurs & du ſang. Celui-ci devenu plus épais & plus ſec, n'avoit pu fournir aux différentes ſecrétions de l'eſtomac & des en-

trailles ; les digeſtions en furent dérangées ; le chyle devint plus groſſier ; la bile, plus épaiſſe & moins coulante, forma bientôt des embarras ; devenue enſuite plus âcre par ſon ſéjour, elle irrita les vaiſſeaux, & procura tous ces ravages. Si l'on eût ajouté aux cordiaux dont on ſe ſervit au premier ſymptome du mal, un traitement analogue à leur action, eſt-il douteux que cette premiere attaque de paſſion hyſtérique n'eût eu des ſuites des plus funeſtes ? Le genre nerveux agacé de nouveau par les parties âcres & volatiles de tous ces différents remedes antiſpaſmodiques, auroit ſouffert de prodigieuſes ſecouſſes ; & le racorniſſement qui en auroit été la ſuite, auroit fourni le germe d'une maladie qui fut toujours rebelle & incurable entre les mains de la Pharmacie, & qui n'auroit cédé qu'après pluſieurs efforts d'un traitement contraire. (*a*)

(*a*) La nourriture des malades fait une circonſtance eſſentielle de leur traitement. J'obſerve en pareil cas de retrancher abſolument les bouillons à la viande, & leur

FRISSON HYSTÉRIQUE.

PARMI les différents ſymptomes des affections vaporeuſes, on compte le ſentiment de froid & de chaud qu'éprouvent ſucceſſivement toutes les parties du corps, & quelquefois toutes enſemble. On voit communément des perſonnes qui ſe plaignent d'un froid importun que reſſent une partie du corps, ſans exception d'aucune; & d'autres qui ſouffrent ce ſentiment froid par toute l'habitude du corps, ſans pouvoir s'en garantir, malgré toutes les précautions qu'elles prennent pour ſe mettre à couvert des injures de l'air. L'explication de ce ſymptome ſe trouve clairement établie dans la curation que j'y ai apportée, & par l'effet des remedes contraires,

---

fais ſubſtituer les crêmes de riz, d'orge ou d'avoine à l'eau; par la raiſon que les parties ſulphureuſes & alkalines du bouillon irritent le velouté de l'eſtomac, & favoriſent ainſi la cardialgie.

dont

dont la malade qui fera le ſujet de cette obſervation avoit primitivement uſé.

Une Demoiſelle de conſidération de cette ville, âgée de 40 ans, ſouffroit depuis pluſieurs années un froid univerſel, qui l'obligeoit à ſe couvrir dans les plus grandes chaleurs de la canicule, comme tout le monde ſe couvre en hyver. Nonobſtant toutes les précautions qu'elle ne ceſſoit de prendre pour ſe garantir du froid, elle en reſſentoit toujours les mêmes impreſſions. La chaleur exceſſive du poële, celle d'un lit baſſiné & couvert outre meſure, ne changeoit rien à ſon état. Ce qui l'obligea à demander des remedes.

Le premier Médecin à qui elle s'adreſſa prononça que c'étoit là l'effet d'une tranſpiration ſupprimée ; & en conſéquence les indications furent de la rappeller. Les ſaignées, les purgatifs, & les ſudorifiques furent employés tour-à-tour, mais ſans ſuccès. L'inſuffiſance de ces remedes ne changea pourtant pas les idées cu-

ratives, puiſque le Médecin propoſa le bain de ſable. On attendoit le temps favorable pour ſon exécution, lorſque je fus conſulté.

L'inefficacité des remedes dont la malade uſoit depuis long-temps, & certains ſymptomes vaporeux que je découvris dans ſon récit, me firent d'abord juger que celui-ci étoit du nombre : la tenſion ſpaſmodique des nerfs qui aboutiſſent à la peau étoit par conſéquent la ſeule cauſe que j'avois à combattre. Le bain tiede rempliſſoit toutes mes vues, puiſqu'il étoit capable de relâcher le tiſſu de la peau, d'en ouvrir les pores, & de rétablir par ce moyen la circulation des liqueurs qui s'y ſéparent. La malade le préféra au bain de ſable : elle y entra le lendemain, & dans l'eſpace de deux mois elle quitta une bonne partie de ſes couvertures. La perfection de la cure fut remiſe, à cauſe de mille affaires domeſtiques, au retour de la belle ſaiſon.

Les Phyſiologiſtes nous apprennent que la peau eſt remplie d'un nombre

de vaiſſeaux ſanguins, nerveux & lymphatiques, qui compoſent le rézeau réticulaire d'où partent les houppes nerveuſes qui forment le ſentiment du tact, du froid & du chaud. Ce ſera donc du vice de ce rézeau que proviendra le ſymptome qu'éprouvoit la malade. Si la contraction des nerfs qui le compoſent eſt trop forte, la circulation du ſang ſera alors gênée, & même interceptée ; & les molécules de ce fluide heurtant continuellement à l'ouverture de ſes tuyaux, y cauſeront un ébranlement qui ſe perpétuera ſur l'habitude du corps en total ou en partie, ſuivant le degré de tenſion & d'érétiſme des nerfs qui aboutiſſent à la peau : & alors on éprouvera néceſſairement ce ſentiment de froid, qui ſera plus ou moins fort, ſelon le degré de la cauſe qui le procure.

Sur ce principe, on remédiera facilement à ce ſymptome, en relâchant le tiſſu de la peau, & en facilitant par ce moyen la circulation dans cette partie du corps, & enſemble les ſecrétions naturelles qui s'y font,

trop eſſentielles à l'entretien de l'individu, pour ne pas s'empreſſer de les rétablir, toutes les fois qu'elles paroîtront dérangées. L'effet du bain tiede étaie le raiſonnement théorique que je viens d'établir, d'après les principes de l'Ecole ; & l'action oppoſé des tiſanes ſudorifiques, dont la malade avoit uſé ſi infructueuſement, ne contribue pas peu à l'éclaircir. Le bain de ſable, que l'on avoit preſcrit, étoit d'autant moins indiqué, qu'il auroit augmenté la ſéchereſſe des nerfs réticulaires ; & la raréfaction du ſang, qu'il auroit provoquée, bien-loin de rétablir les ſecrétions cutanées, auroit formé de nouveaux embarras dans le tiſſu de la peau.

Les idées curatives que je propoſe ici d'après l'expérience, apprendront aux perſonnes ſujettes aux vapeurs, qui éprouvent dans les différentes parties du corps les effets de ce ſymptome, à ne point recourir aux remedes échauffants pour rétablir la chaleur dans les parties où elle leur paroît éteinte. Celles qui éprouvent ce

ſentiment de froid au cerveau, ſe couvrent ſi prodigieuſement la tête, qu'elles éteignent, pour ainſi dire, la circulation des liqueurs dans les téguments du crâne par le poids des couvertures ; & bien-loin de ſe guérir par-là de leur incommodité, elles en augmentent la cauſe & les ſymptomes. D'autres éprouvent le même froid à la région de l'eſtomac, & ne ſe contentant pas encore de le couvrir outre meſure, elles ont recours aux boiſſons les plus chaudes & les plus ſpiritueuſes, dans la vue de réchauffer ce viſcere, qui leur paroît, diſent-elles, ne devoir plus faire ſes fonctions. Pour ce qui regarde le froid des mains & des pieds, qui eſt ſouvent habituel à beaucoup d'autres, on adopte volontiers les moyens que chacun procure pour y remédier, pourvu toutefois qu'ils ſoient d'une nature à ne point deſſécher davantage les extrêmités du corps, ni trop incendier la maſſe des liquides. Le pédiluve chaud ſera toujours le préféré, puiſqu'il eſt le ſeul capable

d'aſſouplir les vaiſſeaux, & de rétablir par ce moyen la chaleur naturelle dans les parties éloignées du cœur, en y rétabliſſant la circulation du ſang & des eſprits.

SUPPRESSION TOTALE des urines & des ſelles, dans une fille attaquée des vapeurs hyſtériques.

PERSONNE n'ignore que les évacuations naturelles ne ſoient ſuſceptibles de beaucoup de dérangement : auſſi les voit-on devenir très-ſouvent la cauſe de pluſieurs maladies, & l'effet de bien d'autres que la pratique nous fournit tous les jours. Les Phyſiologiſtes n'ignorent pas auſſi que ces évacuations ſont ſi analogues entr'elles, qu'elles ſe prêtent quelquefois mutuellement la main, au gré de la nature, toujours induſtrieuſe pour l'entretien de ſon individu. C'eſt ainſi que l'on a vu, & plus d'une

fois, les urines ſe ſupprimer, & paſſer par les voies des ſueurs, & celles-ci à leur tour paſſer par les voies des urines ; & ainſi des autres. (*a*) Mais a-t-on jamais obſervé que les évacuations ſe ſupprimaſſent toutes à la fois, ſans entraîner avec elles la deſtruction de la machine ?

Un effet auſſi nouveau qu'extraordinaire étoit réſervé ſans doute à l'hyſtéricité. La nature ſe joue tellement dans cette maladie, qu'on ne doit jamais être ſurpris de ce qu'elle offre de bizarre & de merveilleux. Quel qu'en ſoit cependant le caprice, dans le cas que je vais rapporter,

(*a*) M. Gignous, Médecin à Valence en Agénois, raconte qu'une femme reſta ſept ans ſans aller à la ſelle ni uriner ; mais les ſueurs ſuppléoient tellement à ces deux évacuations, qu'elles revenoient au gré de la nature, & portoient avec elles l'odeur des excréments. Elle guérit, contre toute attente, & ſans remedes. Les couloirs de l'urine & des ſelles s'ouvrirent d'eux-mêmes, & les ſueurs ceſſerent totalement. Voyez le Journ. de Médec. mois de Juin 1759, p. 510.

il ſera toujours vrai de dire qu'un ſymptome de cette eſpece ne pouvoit être produit que par la ſéchereſſe extrême du ſang & des autres humeurs. Séchereſſe eſſentielle à cette maladie, & qui entraîne ordinairement après elle celle des ſolides : ſource féconde de tant d'infirmités, & l'unique objet du Médecin dans le traitement des maladies hyſtériques.

Louiſe Bourbone, âgée de dix-huit ans, d'un tempérament bilieux & très-ardent, fut attaquée, dans le mois d'Août de l'année 1754, à l'arrivée de ſes regles, d'une colique hyſtérique & convulſive. Le ſang menſtruel n'ayant pu pénétrer à travers les vaiſſeaux de la matrice, y forma des engorgements, & procura à la malade une tenſion douloureuſe au ventre, accompagnée de ſuffocation, & d'autres ſymptomes hyſtériques ordinaires.

Elle fut ſaignée pluſieurs fois au bras & au pied, ſans aucun ſoulagement. Il ſurvint une inſomnie ; la malade perdit l'appétit, de ſorte

qu'elle reſta fort long-temps ſans prendre aucun aliment : elle maigrit, & donna lieu de craindre pour ſa vie ; car au retour périodique de ſes mois, il ſurvint des crachements de ſang & des vomiſſements très-conſidérables, joints à des accidents hyſtériques ſi violents, que l'on les prenoit pour des vapeurs épileptiques. Elle reſta pluſieurs mois dans cet état, ſoit qu'on crût que ſon mal fût trop rebelle, ou qu'elle éloignât elle-même tout ſecours par ſon opiniâtreté.

Huit mois s'écoulerent ainſi dans cette alternative de chûtes & de rechûtes ; ſon ventre fut toujours tendu, la ſuffocation devint continuelle, ainſi que tous les autres accidents. A tous ces différents ſymptomes il s'en joignoit un autre plus extraordinaire, qui réveilla enfin l'indolence des perſonnes aux ſoins deſquelles elle avoit été confiée ; ce fut une ſuppreſſion totale des urines & des ſelles. Je fus alors appellé pour y remédier.

J'examinai la choſe avec attention, & avec toute la vigilance qu'exigeoit

la ſingularité du cas. On ſonda la malade pluſieurs fois, ſans qu'on trouvât jamais une goutte d'urine dans la veſſie ; & ce ne fut qu'après des épreuves multipliées, & faites ſous mes yeux, que je commençai à reconnoître la vérité. Ce ſymptome, unique dans ſon eſpece, me parut provenir de la ſéchereſſe du ſang, d'où il ne ſe ſéparoit point d'urine. La ſuppreſſion des ſelles ne me ſurprit pas tant, puiſqu'on a vu des perſonnes qui avoient été très-long-temps conſtipées. (*a*) Les veilles & le peu de nourriture que prenoit la malade ayant beaucoup contribué à deſſécher le ſang & les autres humeurs, je crus que je n'avois d'autre remede à lui preſcrire que les bains tiedes. Elle les prit un mois de ſuite ; au bout duquel elle rendit dans l'eau une quantité d'excréments très-fétides, avec des vers & des grumeaux de ſang,

(*a*) Dans le Journ. de Méd. du mois d'Avril 1754, il eſt fait mention d'un homme qui a été deux ans ſans venir à la ſelle.

mais ſans urine. Elle continua de faire uſage des mêmes bains pendant deux mois entiers, ſans effet. Pendant cet eſpace de temps elle prit deux lavements par jour, ſans en rendre aucun. Sa boiſſon fut toujours compoſée d'eau de poulet ; elle fit uſage de pluſieurs apozemes laxatifs & rafraîchiſſants, de potions huileuſes, & ne ſe nourrit que d'aliments les plus humectants.

Comme on étoit alors en été, je m'imaginai que la tranſpiration naturelle mettoit obſtacle à l'écoulement des urines, puiſqu'elle emportoit le peu d'humide que je faiſois pénétrer dans le ſang. Combattu dans mes idées ſur l'explication d'un phénomene ſi extraordinaire, je fis appeller tous mes Confreres, qui d'abord douterent beaucoup de la vérité de cette hiſtoire. Il fallut en venir aux preuves. La fille fut gardée à vue, & enſuite enfermée à clef dans une chambre qui n'avoit point d'iſſue : on lui donna à boire & à manger pendant huit jours, au bout deſquels il fallut

avouer qu'elle n'avoit fait aucune fonction. La réalité du fait ne pouvant plus être conteſtée, on fut d'avis de continuer les bains.

Mais comme les chaleurs de l'été devenoient toujours plus fortes, la tranſpiration & la ſueur mettoient continuellement obſtacle à l'efficacité du remede. J'y ſuppléai par le bain froid, pour augmenter la réſiſtance du côté de la peau, & obliger le ſang à ſe décharger ſur les reins. Celui-ci opéra pour lors ; la fille évacua de nouveau, & elle urina. Je lui fis continuer ce remede pendant deux mois entiers, reſtant dix heures par jour dans l'eau ; & pour la rendre plus froide, on y jetoit de temps en temps des morceaux de glace : ce qui augmentoit alors l'évacuation de l'urine, & en diminuoit l'ardeur. Par ce moyen j'eus la ſatisfaction de voir rétablir les fonctions de cette fille. La guériſon graduée, & les circonſtances qui l'ont accompagnée, m'ont encore plus aſſuré de la vérité de ce dont j'avois

été témoin. Pour expliquer l'action du bain, dans les cas ci-deſſus rapportés, nous rappellerons ſes effets, qui ſont de détendre, d'aſſouplir, d'humecter les ſolides deſſéchés & racornis, de condenſer les liqueurs trop raréfiées, d'en diſſoudre les ſels, & d'en corriger l'acrimonie qui y domine, en leur reſtituant le véhicule dont elles ſont dépourvues. C'eſt de cette façon qu'il opere, & qu'il guérit les maladies auxquelles il eſt approprié, dès qu'il eſt diamétralement oppoſé aux différentes cauſes qui les produiſent. Ce remede employé de cette façon, c'eſt-à-dire, tiede ou agréablement froid, ſera ſans contredit le plus grand humectant connu, non ſeulement pour le relâchement & le ramolliſſement des téguments qu'il procure, mais encore par la quantité de véhicules aqueux qu'il fournit à la maſſe du ſang.

La force avec laquelle l'eau s'inſinue dans les pores eſt immenſe ; les Phyſiciens n'en connoiſſent pas encore les limites ; les particules de ce fluide

pénetrent dans les pores des téguments, dans leur tiſſu le plus ſerré, juſques dans les glandes ; elles en écartent les fibres les unes des autres, avec la même force qu'elles fendent les rochers. Le tiſſu des parties abreuvées cédant en tous ſens, ſe ramollit, au lieu de ſe fendre ; l'eau pénetre ainſi dans les vaiſſeaux & les membranes, & paſſe à travers tous les obſtacles ; l'eau attaque par cette voie le vice des ſolides & des fluides, juſques dans les derniers recoins, où elle ne pourroit aborder par la voie de la circulation, lorſqu'il y a des obſtructions.

C'eſt ainſi que la ſéchereſſe extrême des membranes & des nerfs cédera à l'action de ce puiſſant ſpécifique. Les vaiſſeaux capillaires, dont le calibre eſt tellement rétreci que la circulation y eſt interceptée, devenus ſouples, céderont aiſément à l'impulſion des fluides qui y abordent ; les ſecrétions, auparavant ſupprimées par l'obſtruction, ou pour mieux dire par l'oblittération de ſes canaux,

ſe rétabliront en même temps ; & les fluides que la denſité, l'épaiſſiſſement, la ſéchereſſe & l'acrimonie rendent impropres à circuler, reprenant leur véhicule, contribueront à leur tour au rétabliſſement général de la machine.

Tant de merveilleux effets ſeront dûs à l'action puiſſante du bain tiede, & le plus ſouvent encore à celle du bain froid ; & ce ſera par le degré de chaleur & de raréfaction interne, que nous meſurerons le degré de tiédeur ou de froidure de l'eau que nous y oppoſons.

On conçoit aiſément que dans le cas où la raréfaction des liqueurs eſt extrême, & le racorniſſement des nerfs porté à ſon plus haut degré, on ne pourra parvenir à la détente des ſolides, ſans qu'au préalable la raréfaction des liqueurs ne ſoit tout-à-fait appaiſée : ce que l'on ne pourra jamais obtenir que par le bain froid. Auſſi verrons-nous en pareil cas tiédir l'eau par le ſeul effet de cette chaleur interne, qui ſe communi-

quera à l'eau du bain par le ſeul contact immédiat de l'eau ſur toute l'habitude du corps ; & nous ſerons alors forcés de renouveller cette froidure de l'eau, pour abſorber cet excès de chaleur, & pour nous procurer l'efficacité que nous cherchons dans la température du ſang & des autres humeurs.

On voit par les raiſons contraires combien ſeroit ici nuiſible le bain chaud, puiſque par ſon action le ſang ſe raréfie, la tranſpiration augmente, la graiſſe de l'habitude du corps ſe liquéfie, & tranſpire par la peau, dont les pores ſont alors très-dilatés ; le ſang devient toujours plus alkaleſcent, & ſon tiſſu ſe déſunit. Auſſi le reconnoiſſons-nous, en pareil cas, comme très-nuiſible, & entiérement oppoſé à nos vues.

Ce que le bain tiede entier & le bain froid operent par rapport à tout le corps, le bain particulier l'opérera dans les parties baignées, c'eſt-à-dire, que ſi la raréfaction du ſang eſt plus grande dans une des parties du

du corps, on l'attaquera toujours efficacement avec le même remede, & on calmera par ce moyen les ſymptomes qui en dépendent. La fomentation froide appliquée ſur le ventre, éteindra les ardeurs brûlantes des entrailles, en appaiſant la raréfaction du ſang, preſſé dans ces parties, & gêné dans ſa circulation. Si au contraire le cerveau ſouffre par cette même cauſe, l'eau froide, appliquée ſur la tête, en étouffera les premieres étincelles, & remédiera elle ſeule au plus affreux déſordre d'un incendie général. Si enfin la vîteſſe & la fougue impétueuſe du ſang attaquent la poitrine, ou l'une des trois cavités, & qu'il faille promptement en détourner le cours ; le pédiluve froid nous procurera dans ces circonſtances une révulſion prompte & ſalutaire, qui en détournant le coup, éloignera le danger.

Ce ſeront toujours là les armes avec leſquelles nous domterons ce monſtre protéiforme, ſous la figure duquel on a voulu dépeindre cette

eſpece de maladie que nous connoiſſons ſous le nom de vapeurs. La variété de ſes couleurs, comparées par *Sydenham* à celles du caméléon, trouvera ſon antidote dans l'uniformité & la ſimplicité du remede que je lui oppoſe : & quoiqu'il paroiſſe très-ſouvent invincible, la conſtance du Médecin n'en triomphera pas moins ; & ſa défaite ſera d'autant plus glorieuſe, qu'elle fut toujours l'écueil des premiers Maîtres de l'Art.

FIEVRE SPASMODIQUE.

LA fievre à laquelle les femmes & les filles hyſtériques ſont plus ou moins ſujettes, ſera du même caractere que celle que les Médecins appellent non-humorale, c'eſt-à-dire, qui n'eſt point produite par la préſence d'une matiere fébrile, mais par le ſeul vice du genre nerveux, qui conſiſte dans un ébranlement général & une trop grande tenſion de ſes fibres ; d'où il s'enſuit une augmen-

tation considérable de force dans le cœur, les arteres & les veines.

Pour concevoir comment ce seul vice peut produire la fievre, nous dirons avec M. Fizes (*a*) que lorsque le genre nerveux souffrira de violentes secousses, tout le système des nerfs sera ébranlé ; le fluide nerveux sera déterminé par ces secousses violentes & inaccoutumées à se porter plus abondamment vers les parties auxquelles ces nerfs aboutissent. Toutes les fibres seront donc alors plus distendues qu'à l'ordinaire, sur-tout celles qui sont dans un mouvement continuel, puisque le fluide nerveux trouvera des routes plus frayées de ce côté-là : ainsi les solides, sur-tout le cœur & les arteres, dont les battements ne discontinuent point, agiront avec plus de force ; le sang en sera agité avec plus de violence, & par-là il éprouvera une raréfaction qui distendra tous les organes, & augmentera leur ressort. Cette force ira tou-

(*a*) Voy. le Traité des fievres, de M. Fizes.

jours en croiſſant par l'action réciproque des ſolides ſur les fluides, & des fluides ſur les ſolides. Le ſang ſera donc pouſſé avec plus de vîteſſe par le cœur dans les vaiſſeaux, & par les parois de ces vaiſſeaux dans le cœur : delà la fréquence des contractions du cœur, & conſéquemment celle du pouls.

De plus, le ſang raréfié par cette grande agitation ne coulera qu'avec peine dans les vaiſſeaux capillaires ; pluſieurs même de ces vaiſſeaux trop reſſerrés par les contractions ſpaſmodiques, qui leur ſont habituelles, ne tranſmettront que fort peu ou point de ſang, tandis que les autres lui laiſſeront un paſſage libre. Et ce ſera encore là une autre cauſe de la fréquence du pouls, & des contractions violentes du cœur : ce qui conſtituera les deux conditions requiſes pour la fievre, qui ſont, ſelon le même Auteur, une augmentation de vîteſſe dans le pouls, avec une léſion des fonctions conſtante & notable.

Suivant cette théorie, le tempérament vaporeux eſt ſans contredit le

plus propre à nous montrer cette eſpece de fievre, puiſque la tenſion ſpaſmodique des nerfs & la raréfaction des liquides ſont propres à cette conſtitution. La cure de cette fievre différera donc de celle de l'humorale. Ce ne ſera point par les purgatifs & autres remedes altérants que nous en attaquerons la cauſe, puiſqu'elle réſide ailleurs que dans le vice des humeurs ; ce ſera au contraire ſur le genre nerveux tiraillé, irrité & violemment ébranlé, que nous porterons nos vues & nos remedes : & en appaiſant ainſi la raréfaction des liquides, nous ralentirons le mouvement de la circulation, & conſéquemment la vîteſſe du pouls. Les obſervations pratiques que je pourrois rapporter, ſont toutes déduites des idées de l'Auteur que je cite, & prouvent évidemment l'exiſtence de la cauſe qu'il aſſigne. Je me contenterai d'en citer un exemple.

Mlle. de Saint Jœurs, Prétendante chez les Dames Carmélites, âgée de dix-huit ans, d'un tempérament bi-

lieux, ſanguin, & très-ardent, fut attaquée d'une fievre des plus aiguës, avec toux, oppreſſion, & un léger crachement de ſang. Elle fut ſaignée & reſaignée en conſéquence ; on preſcrivit les tiſanes les plus rafraîchiſſantes, les émulſions, & pluſieurs lavements : & ces ſymptomes s'évanouirent. La fievre ſubſiſtoit néanmoins depuis plus de trois ſemaines, lorſque je fus conſulté. La peau étoit aride & écailleuſe, la langue ſeche, & l'inſomnie habituelle : ce qui dénotoit une efferveſcence des plus conſidérables. Les évanouiſſements vaporeux ſurvinrent enſuite ; les coliques, les borborigmes, le ſpaſme de la veſſie & des reins, les urines claires, lympides, & le dérangement des regles, ſe mirent auſſi de la partie : ce qui déclara parfaitement l'affection hyſtérique.

Je ſubſtituai d'abord au premier traitement la tiſane de poulet & les fomentations émollientes, dont la malade reçut quelque ſoulagement : mais l'érétiſme des nerfs & la raréfaction des liqueurs étoient portés à

un ſi haut degré, qu'il falloit recourir aux plus puiſſants remedes. Le bain ſeul pouvoit opérer cet effet. La malade le deſiroit ardemment ; car elle reſſentoit, diſoit-elle, intérieurement les ardeurs d'une chaleur brûlante, qui invitoit la nature à demander elle-même ce remede. Elle y entra avec plaiſir, & y reſta, pendant deux mois, ſix heures par jour conſécutives. L'inſomnie ceſſa pour lors ; le pouls, dont les pulſations étoient au nombre de cent trente dans l'eſpace d'une minute, revint enſuite par degrés à celui de quatre-vingt-dix, qui formoit ſon état naturel chez cette Demoiſelle ; la peau devint ſouple & humide ; les regles ſe rétablirent en même temps que les urines ; elles entraînerent avec elles une quantité prodigieuſe de ſables & de graviers, dont les reins avoient été chargés par le rétreciſſement de leurs couloirs ; & la malade reprit enfin ſa premiere ſanté, dont elle jouit aujourd'hui dans un état bien oppoſé à celui qu'elle avoit voulu ci-devant embraſſer.

On trouve ici l'explication de la fréquence du pouls, qui caractériſe le pouls vaporeux ; & on comprend auſſi pourquoi ce même pouls ſe concentre ſi ſouvent, pour ſe développer enſuite alternativement dans les paroxiſmes hyſtériques. Les oſcillations irrégulieres des arteres & du cœur, produites par les mouvements ſpaſmodiques des nerfs, & par l'irrégularité du cours des eſprits animaux, en ſont la cauſe évidente.

L'efficacité du bain tiede dans cette eſpece de fievre eſt connue, je penſe, de tous les Médecins : & s'ils ne mettent pas plus ſouvent ce remede en pratique, c'eſt ſans doute par les difficultés qu'ils rencontrent dans ſon adminiſtration. Car ignoreroient-ils qu'Hippocrate lui-même employoit ce remede dans la fievre qui ne provenoit, dit-il, ni de la bile, ni du phlegme, mais de quelque autre cauſe. (*a*) Celſe propoſe le bain

(*a*) Hipp. lib. 2 epidem. & encore de morb. lib. 2 ; de diæta, lib. 2.

tiede dans la fievre éphémere, même dans le déclin des autres, lorſqu'elles reconnoiſſent des cauſes chaudes, & que les malades ſont d'un tempérament chaud & ſec. (*a*)

Alexandre de Tralles avoit tellement accrédité ce remede, dans la cure de ces ſortes de fievres, que les malades y alloient d'eux-mêmes de ſon temps, ſuivant le rapport de ce ſavant Auteur : *Qui ob laſſitudinem febricitârunt, plerùmque Medicos non expectant ; ſed ſtatim ubi febrim declinâſſe cenſuerint, ad balneum proficiſcuntur, tanquam à naturâ quadam edocti optimum præcipuumque remedium eſſe defatigatis lavacrum. Si namque corpus recrementis vacuum, neque plethoricum, aut vitioſis obnoxium ſuccis inventum fuerit, maximè juvantur.* (*b*) Galien ne connoiſſoit pas d'autres ſpécifiques, dans la fievre étique, (qui eſt la même que

(*a*) Celſe Meth. med. lib. VIII, cap. 2 ; & lib. 10, cap. 10.

(*b*) Alexand. lib. 12, cap. 1.

celle dont il eſt ici queſtion) que le bain tiede, qu'il termine par le bain légérement froid : *In hecticis verò febribus, id quod remedium affert, calidæ ſolùm non eſt, ſed frigidæ.* (a)

L'Antiquité connoiſſoit donc les avantages de ce remede, par le grand uſage qu'elle en faiſoit. Qu'on liſe tous les anciens Médecins, & on verra cette pratique généralement approuvée, puiſqu'ils en étendoient l'uſage ſur toutes les fievres, dans leur déclin. Le même Oracle déjà cité, qui exerçoit ſa profeſſion dans un climat chaud & ſec, & par conſéquent égal au nôtre, ne dédaignoit pas de s'en ſervir dans la cure des fievres tierces, puiſqu'il nous dit : *Et ſi tibi coctionis ſigna oſtendantur, tunc, etiam ſi ſæpius laveris, nihil deliqueris.* (b) Alexandre s'exprime encore avec plus d'énergie, car il ajoute : *Balneum, ut maximè*

(a) Galen. Meth. med. lib. 10, cap. 10.
(b) Galenus de arte curand. ad Glaucon. lib. 1, cap. 9.

præſidium ipſis præbendum, maximè calido ſiccoque temperamento præditis, & qui crebris uti lavacris conſueverunt: nec non coctio omnino expectanda eſt, ſed ubi ſiccitas urget, etiam ante concoctionem lavare convenit. Quid enim corpus bile exardeſcens humectare aut refrigerare præterquàm aqua poteſt? (a)

Peut-on trouver plus de conformité entre la pratique de ces grands hommes, & celle dont je publie les ſuccès? Tant d'autorités, toutes auſſi anciennes que reſpectables, qui ſont la ſource & l'appui de ce traité, feront ſans doute évanouir le titre odieux de novateur, que me donnent ceux qui le ſont eux-mêmes. Auſſi, bien-loin de vouloir m'ériger en Maître de l'Art, je fais gloire au contraire de me montrer le diſciple de ces hommes illuſtres qui ont ouvert les premiers les routes pénibles dans leſquelles nous marchons, & dont nous nous trouvons aujourd'hui fort égarés, parce qu'on a voulu en créer de nouvelles.

(a) Alexand. lib. 12, cap. 6.

VAPEURS

HYPOCONDRIAQUES.

PARMI le nombre de lettres à conſulter, que j'ai reçues de différentes villes du royaume depuis la publication de mon premier eſſai ſur les affections vaporeuſes, il m'a été permis d'en publier une, où les ſymptomes vaporeux ſont détaillés avec d'autant plus d'exactitude, que le malade qui en étoit tourmenté depuis pluſieurs années, avoit appris par ſa propre expérience à s'exprimer avec énergie, en employant les termes de l'Art. Cette lettre & le mémoire dont elle étoit accompagnée, ſeront ſuivis de la conſultation que l'on me demandoit à ce ſujet. Ce qui nous fournira des idées claires & préciſes ſur l'affection hypocondriaque, & ſur le traitement qui lui convient.

LETTRE de Mr. DE LA ROQUETTE.

MONSIEUR,

Dans un voyage que je viens de faire à Montpellier, j'ai lu avec une véritable satisfaction votre ouvrage intitulé Essai sur les affections vaporeuses des deux sexes, &c. Vous combattez, Monsieur, ces maladies avec des armes si puissantes, & les peignez avec des traits si frappants, qu'il faudroit être doublement vaporeux pour les méconnoître, & ne pas approuver une méthode aussi palpable & aussi éclairée que la vôtre. Les faits dont vos judicieuses observations sont étayées, ne laissent rien à desirer ; & tout Praticien impartial, & ami de l'humanité, se fera, je pense, un vrai devoir de marcher sur vos traces. Belle leçon pour nos esclaves imitateurs des oracles de la Médecine, pour nos partisans zélés de l'ambre & du castor, & pour d'autres encore plus téméraï-

res, qui ne traitent les maladies convulſives qu'avec les purgatifs & les antiſpaſmodiques ! Je pourrois vous citer, Monſieur, plus d'une victime qui ont été immolées par cette funeſte pratique ; & peu s'en eſt fallu que je n'aie été moi-même de ce nombre, comme vous en jugerez par le mémoire ci-joint, que je prends la liberté de vous adreſſer. Je me flatte que, par une ſuite du zele avec lequel vous aimez à obliger, vous voudrez bien m'honorer de vos conſeils dans la conduite que je dois tenir pour me tirer de l'état de langueur dans lequel je ſuis depuis long-temps. J'attends cette marque de vos bontés, & vous prie d'être bien perſuadé qu'on ne peut rien ajouter à la reſpectueuſe conſidération avec laquelle je ſuis, &c.

A Breau, le 12 Août 1760.

Signé, LA ROQUETTE.

MÉMOIRE à consulter sur une affection hypocondriaque invétérée.

Je suis âgé de trente-huit ans, d'un tempérament maigre & sec, & fort mélancolique. J'ai joui d'une très-bonne santé jusqu'à l'âge de vingt-cinq, auquel temps j'ai ressenti quelques légers maux de tête & de fréquents assoupissements, que des contentions d'esprit des plus outrées me procurerent. Mon Médecin me fit saigner au pied, & vingt-quatre heures après il me fit prendre l'émétique dissous dans un pot d'eau, pour en faire plusieurs verres. Le premier me fit vomir, mais le second passa dans les entrailles, & me purgea avec irritation ; ce qui augmenta considérablement mes douleurs.

Quelques jours après je ressentis dans l'estomac une chaleur extrême, accompagnée de cuissons très-considérables, & la fievre ne tarda pas à se déclarer. Pour prévenir les suites fâ-

cheuſes de cet accident, je fus ſaigné trois fois. Mes urines devinrent claires comme de l'eau, mon ventre ſe boucha entiérement : je fus attaqué en même temps de ſerrements, d'étouffements convulſifs, & des hémorroïdes externes. Il me prit des battements dans le bas-ventre & dans les oreilles, qui ſubſiſtent encore, mais que je ne reſſens que quand je ſuis couché.

Pour me tirer de cet état fâcheux, on me fit prendre une douzaine de bains domeſtiques, avec des bouillons apéritifs de toutes les eſpeces, le petit lait clarifié, avec la fumeterre, des opiats apéritifs & fondants, des ſtomachiques, des amers, le camphre, & la teinture de caſtor. On me mit enſuite au lait de vache, pour toute nourriture ; & je dois vous faire remarquer que le lait me conſtipe, m'aſſoupit, & me cauſe des engourdiſſements dans toute la machine.

Il ſeroit inutile de faire l'énumération des différents remedes dont on m'a abreuvé ; je dirai ſeulement que, malgré

malgré ma conſtance & mon exactitude, ils ont toujours été infructueux. Comme il y a près d'un an que je n'en fais aucun, je vais vous rapporter mon état préſent, qui eſt peu différent du paſſé, & vous mettre à même de juger combien tous ces remedes étoient peu convenables à mon mal.

Mon appétit eſt aſſez bon ; mais je ſens à la fin de chaque repas une barre à la région ombilicale, avec des battements qui montent juſqu'à l'eſtomac. Si je n'ai pas cette barre, ou pour mieux dire, cet état ſpaſmodique, ma tête s'embarraſſe ; il me prend alors des froids convulſifs ; les nauſées & la migraine s'enſuivent. Voilà l'état alternatif dans lequel je me trouve journellement. Ce même tracas m'arrive à la diſtribution d'un ſeul morceau de pain, comme à celle d'un dîner entier. Mon ſommeil eſt très-profond, mais le matin à mon lever je ſuis engourdi, & je me ſens le corps tout briſé. Je ſuis ſi conſtipé, que je ne vais à la garde-robe que de quatre en quatre jours, après quoi

il me reſte une roideur dans les entrailles, ou un gonflement dans les vaiſſeaux hémorroïdaux. Si par haſard je n'éprouve ni l'un ni l'autre de ces ſymptomes, ma tête s'embarraſſe, & la migraine s'enſuit : ma douleur eſt toujours fixe à la temple droite.

Mon régime eſt des plus exacts ; car ſi je m'aviſe de manger quelque choſe de trop ſalé, j'ai alors les entrailles criſpées, ma tête s'embarraſſe, & je mouche du ſang. Pour peu que je m'approche du feu, mon ventre ſe tend. Je ſuis très-ſenſible au froid. On peut lever tout ſoupçon ſur le virus vérolique. Depuis la lecture de votre ouvrage, je me ſuis interdit le vin, les liqueurs & le caffé, dont j'ai toujours fait uſage avec excès. Je ne bois plus que de l'eau, & je ne vous diſſimulerai pas que je m'en trouve mieux, puiſque mes migraines ſont moins fréquentes.

CONSULTATION.

Les ſymptomes énoncés dans le mémoire qui nous a été préſenté,

caractériſent parfaitement l'affection vaporeuſe invétérée. Les contentions d'eſprit auxquelles le malade s'eſt livré de fort bonne heure, & les remedes chauds dont il a fait uſage, ont agi de concert pour porter la maladie à ſon plus haut degré ; c'eſt-à-dire, que la diſſipation extrême des eſprits animaux, & les évacuations conſidérables que l'on a excitées par les évacuants, ont extrêmement appauvri la maſſe des liquides ; ceux-ci devenus épais & groſſiers, n'ont pu fournir aux différentes ſecrétions ; les ſolides en ont ſouffert par ſéchereſſe, & le racorniſſement en a été la ſuite : ce qui conſtitue actuellement la cauſe eſſentielle que nous avons à combattre.

Cette maladie, quoique curable, réſiſtera long-temps à l'effet des remedes les plus appropriés, attendu les fautes groſſieres que l'on a déjà commiſes dans le premier traitement. Des purgatifs ſans nombre, des émétiques, des ſtomachiques des plus chauds, des apéritifs, des diuréti-

ques, & des antiſpaſmodiques ont jeté un ſi grand trouble dans la machine, en agaçant les nerfs, & en deſſéchant les fluides, que ce ne ſera que par le long uſage des remedes oppoſés que l'on viendra à bout de détruire le vice.

Les indications que nous avons à remplir ſont de rétablir les digeſtions, en appaiſant leur fougue ; de délayer la maſſe des liquides, en reſtituant leur véhicule ; & de corriger le vice du genre nerveux, en rendant la ſoupleſſe qui lui manque pour exercer librement les fonctions de l'eſprit & du corps.

Pour nous procurer ces effets, on eſt d'avis que le malade ſe mette inceſſamment à l'uſage de la tiſane de poulet, dont il fera ſa boiſſon ordinaire pendant un mois entier. Cette tiſane ſera faite avec un jeune poulet de la groſſeur d'une caille, que l'on fera bouillir pendant demi-heure dans ſix pots d'eau, après l'avoir écorché en vie & éventré. On coulera enſuite ſans expreſſion, pour en faire une tiſane,

à laquelle on pourra ajouter un petit morceau de citron, pour l'aromatiſer tant ſoit peu.

Après l'uſage de cette tiſane, auquel on ajoutera pluſieurs lavements d'eau commune ſimplement dégourdie, on paſſera à celui des bains domeſtiques tiedes & preſque froids, dans lequel le malade reſtera, s'il eſt poſſible, deux ou trois heures conſécutives : au ſortir du bain, il ſe couchera dans ſon lit, ſans l'avoir fait chauffer, & il avalera enſuite un bouillon rafraîchiſſant, qui ſera fait avec quatre onces de col d'agneau, les cuiſſes de trois grenouilles, le cœur d'une laitue, & une pincée de chicorée amere de jardin. L'eau ſeule ſera pour lors ſa boiſſon ordinaire.

Après avoir pris trente ou quarante bains domeſtiques & autant de bouillons rafraîchiſſants, on paſſera à l'uſage des eaux minérales d'Yeuſet, que l'on prendra pendant neuf jours, à la doſe de deux pots, tous les matins à jeûn, ſans addition d'aucun ſel purgatif, & ſans les faire tiédir ; après quoi on

prendra le petit lait clarifié, & par préférence le distillé. On pourra revenir alternativement à l'usage des remedes ci-dessus prescrits, en nous donnant avis de leur effet, & de l'état où se trouvera pour lors le malade.

On interdit la saignée, les purgatifs, tout comme le vin, les liqueurs, & le caffé. On exhorte le malade à éviter toute contention d'esprit, sans quoi les remedes ne produiroient aucun effet. On conseille de monter à cheval de temps en temps, de se promener journellement à pied ou en voiture, & de fréquenter les compagnies, pour se dissiper, & divertir de son esprit les idées fâcheuses que son état lui procure.

Ses aliments doivent être doux & humectants, tels que les viandes fraîches, la volaille, le mouton, le veau, l'agneau, & le poisson bouilli, ou frit au gras. Sa boisson sera constamment de l'eau pure de fontaine ou de riviere, & encore mieux l'eau de citerne ou de pluie. Il en boira copieusement à ses repas, & plusieurs fois dans la

journée, ſur-tout le matin à jeûn. On ſe flatte qu'il ſera ſcrupuleuſement exact à ſuivre ce régime. C'eſt à ces conditions que l'on répond de la cure.

Délibéré à Arles, le 28 Août 1760.
Signé, POMME fils, Méd.

Notre malade fut ſi enchanté des nouvelles vues que je venois de lui ſuggérer ſur ſon état, qu'il m'en témoigna ſur le champ toute ſa reconnoiſſance par une ſeconde lettre, en m'aſſurant qu'il alloit commencer avec d'autant plus d'empreſſement l'uſage des remedes que je lui preſcrivois, qu'il étoit tout-à-fait convaincu de leur efficacité. Il uſa le même jour de la tiſane de poulet. Il prit enſuite les bains domeſtiques ; & dans la crainte de manquer à l'obéiſſance qu'il m'avoit jurée, il reſta chaque jour dans l'eau plus de trois heures. Ces remedes amenerent le calme, en nous procurant le relâchement que nous cherchions. Et les eaux d'Yeuſet, qui vinrent enſuite, balayerent tellement les entrailles, qu'elles pénétrerent juſques

dans les plus petits recoins des glandes & des viſceres, & entraînerent avec elles les embarras qui s'y étoient formés. Les évacuations furent ſi ménagées, que les forces du malade n'en reçurent aucune atteinte. Mais tout ne fut pas fini : la tenſion des fibres étoit trop forte pour céder ſi aiſément ; il fallut par conſéquent y revenir pluſieurs fois. Le petit lait diſtillé ſeconda parfaitement bien l'effet des autres remedes, qu'il fallut employer de nouveau ; & après avoir gardé une année entiere ce régime, le malade reprit la ſanté, ainſi qu'il eſt prouvé par la lettre ſuivante.

LETTRE de Mr. DE LA ROQUETTE.

MONSIEUR,

J'avois bien réſolu d'avoir l'honneur de vous voir ; mais les pluies, la gelée & les vents ont mis obſtacle à mon projet. En attendant que je puiſſe me

procurer ce plaiſir, recevez, je vous prie, le témoignage des vœux que j'offre au Ciel en votre faveur au commencement de cette nouvelle année. Vous devez être convaincu de leur ſincérité, puiſque vous en connoiſſez le motif : une ſanté que vous m'avez rendue, au lieu d'une maladie qui depuis douze ou treize années tenoit mon corps & mon eſprit dans une dépendance continuelle, exigera toujours la plus vive reconnoiſſance. Je ſens le bienfait ; connoiſſez mon cœur, qui n'eſt rien moins qu'ingrat, & vous aurez une foible idée du bonheur que je vous ſouhaite. J'ai l'honneur d'être, &c.

A Breau, le 5 Janv. 1762.

Signé, LA ROQUETTE.

La reconnoiſſance de M. de la Roquette étoit ſi vive, qu'elle lui inſpiroit le deſir le plus ardent de faire le voyage d'Arles. Délivré de ſes maux, libre dans ſes actions, aimant à faire de l'exercice, parce qu'il en connoiſſoit tout le prix pour ſa ſanté, il ne

put ſe refuſer aux preſſantes ſollicitations de ſon cœur. Il partit en effet dès que le temps le lui permit, & arriva ici le 20 Avril ſuivant. Nos entretiens auroient été bien inſtructifs pour qui y auroit pris part : un malade inſtruit de lui-même, & par les Médecins qu'il avoit ſi ſouvent conſultés, qui raconte des maux qu'il connoît & qu'il éprouve, toujours traités, jamais guéris, mais, qui pis eſt, irrités par tant de remedes contraires, s'exprime bien énergiquement pour ſe faire écouter, & pour perſuader le moins intelligent. Si l'ouverture des cadavres nous découvre au naturel la cauſe cachée de beaucoup de maladies incurables, elle ne nous fournit pas toujours des moyens aſſurés pour y remédier ; tandis que l'obſervation pratique, éclairée du flambeau d'une théorie ſaine & judicieuſe, nous apprend à les combattre & à les guérir.

Pour étayer toujours plus les idées curatives que cette obſervation nous préſente, nous authentiquerons les

faits dont elle eſt accompagnée. Deux conſultations d'un des plus grands Médecins du royaume, que je rapporterai ici toutes entieres, extraites ſur les originaux que M. de la Roquette m'a remis, dévoileront au monde vaporeux ce myſtere d'incurabilité, ſi facile à pénétrer pour qui ne ſe refuſe pas à l'évidence des preuves, & à la démonſtration.

CONSULTATION de Montpellier pour Mr. DE *LA ROQUETTE : année 1750.*

Le battement que le malade ſent en différentes parties de la tête & du bas-ventre, & les autres ſymptomes énoncés dans le mémoire établiſſent une affection mélancolique, dont la cauſe eſt un ſang épais, ſec & acrimonieux, avec trop de tenſion des filets nerveux.

La vie laborieuſe que le malade a menée juſqu'à aujourd'hui, & les excès auxquels il s'eſt livré, ont occa-

ſioné une diſſipation conſidérable de ce mucilage doux qui donne la fluidité à la maſſe du ſang ; & c'eſt en conſéquence de cette diſſipation que le ſang a pris les mauvaiſes qualités énoncées, & que le genre nerveux eſt trop roidi.

Dans un pareil état des fluides & du ſyſtême nerveux, le ſang eſt quelquefois gêné dans ſon paſſage à travers les tuyaux capillaires ; & quelque petite que ſoit la difficulté qu'il a d'y pénétrer, les filets nerveux trop tendus, & roidis, en ſont ſecoués extrêmement : ce qui donne occaſion à de légers ſpaſmes dans différentes parties muſculaires, par conſéquent à des tiraillements, des battements, & autres ſentiments de cette eſpece. C'eſt ce qui arrive au malade en différents endroits de la tête, & dans les muſcles du ventre.

Cette maladie eſt ſans aucun danger pour la vie, mais elle réſiſtera long-temps aux remedes. Les vues que l'on doit avoir, pour venir à bout de la guérir, ſont de corriger les

digeſtions, & de les entretenir en bon état, d'inciſer doucement la maſſe du ſang, de le délayer & de l'adoucir.

C'eſt pourquoi, ſans perdre de temps, on fera les remedes ſuivants. On commencera par une ſaignée au bras de la valeur de huit onces ; on purgera le lendemain avec une once de racine de polipode de chêne en décoction, dont on fera deux verres, après avoir fait infuſer toute la nuit ſur les cendres chaudes deux dragmes de ſéné, deux ſcrupules de rhubarbe concaſſée, & une petite demi-poignée de fleurs de mauve, diſſolvant le lendemain dans le premier verre de la colature deux onces de manne, & dans le ſecond une once ſeulement.

On paſſera enſuite à l'uſage des bouillons, qui ſeront faits avec un jeune poulet, trois écreviſſes de riviere, une dragme de racine d'*enula campana*, deux dragmes de racine de pivoine mâle, une dragme & demie de racine de valériane ſauvage, & une poignée de chicorée amere de jardin.

On continuera neuf matins de ſuite l'uſage de ce bouillon ; puis on paſſera à celui du petit lait de vache, fait avec la préſure, que l'on prendra le matin à jeûn, à la doſe d'environ douze onces ; on éteindra dans ce petit lait trois gros clous rougis au feu ; on le clarifiera avec le blanc d'œuf, y faiſant bouillir pendant la clarification une demi-pincée de ſommités fleuries d'*hypericum* ; & l'ayant coulé, on y ajoutera un peu de ſucre.

Ayant pris ce petit lait dix matins, on purgera le malade comme auparavant, pour paſſer tout de ſuite à l'uſage du lait d'âneſſe, qu'il prendra le matin à jeûn, à la doſe de douze à ſeize onces, pendant deux mois. Mais pendant le lait d'âneſſe il prendra de trois en trois jours, un moment avant le lait, & dans deux cuillerées d'eau de fleurs d'orange, une priſe de poudre compoſée de dix grains de cachou brut, huit grains de cloportes préparées, & ſix grains de ſafran de Mars apéritif. Si l'eſtomac ne ſoutient pas bien le lait d'âneſſe, on y ajoutera

deux cuillerées de la ſeconde eau de chaux : mais ſi après dix ou douze jours de lait, l'eſtomac s'en accommode, on le prendra encore une fois dans la journée, à ſavoir à dix heures du ſoir ; mais pour lors il faut ſouper à ſix heures, ſimplement avec une ſoupe à la viande. Après deux mois de lait d'âneſſe on purgera le malade comme auparavant.

Pendant l'hyver il prendra, dix jours de chaque mois, le matin à jeûn, une grande taſſe d'infuſion de méliſſe ou citronnelle en guiſe de thé, & les dix jours ſuivants huit grains de ſafran de Mars apéritif avec la premiere cuillerée de ſoupe du dîner. Au printemps prochain, s'il reſte quelque impreſſion du mal, on recommencera tous les remedes ordonnés pour cette automne.

Au ſurplus, le malade obſervera exactement un bon régime de vivre. Il ſe nourrira de ſoupes, de bouilli, de rôti. Il pourra cependant quelquefois manger du poiſſon, mais ſeulement rôti ſur le gril, ou cuit à l'eau,

ou au court-bouillon léger ; comme auſſi quelques œufs frais. Il boira le vin bien choiſi, vieux, & rouge, mais toujours mêlé avec trois fois autant d'eau. Il fera de l'exercice, mais modéré, & ſe diſſipera par quelques amuſements honnêtes.

Délibéré à Montpellier, le 10 Sept. 1750.

Signé, FIZES.

Si la cauſe de l'affection mélancolique ou vaporeuſe réſide, ſuivant l'Auteur de cette conſultation, dans un ſang ſec & acrimonieux, & dans une trop grande tenſion des filets nerveux, les indications que l'on a à remplir ſont donc d'humecter, de délayer, d'adoucir les humeurs, & de relâcher les nerfs. Les bouillons de poulet, le petit lait, & le lait d'âneſſe, dont il compoſe ſon traitement, auroient pu par conſéquent procurer ces effets chez le malade dont il s'agit, s'ils euſſent été employés avec exactitude, & auſſi long-temps qu'il le falloit pour détruire le vice. Mais ſi l'on ajoute à ces remedes adouciſſants, & indiqués

indiqués ſuivant la théorie ci-deſſus établie par l'Auteur de cette conſultation, ſi l'on ajoute, dis-je, les ſtomachiques chauds, les céphaliques, les apéritifs & les purgatifs, on doit s'attendre à des effets oppoſés, qui prévaudront d'autant plus ſur celui des remedes ſalutaires, qu'ils favoriſeront la cauſe eſſentielle qui agit.

C'eſt ce qui eſt tant de fois arrivé à M. de la Roquette, ainſi qu'on le voit arriver tous les jours chez tous ceux que l'on ſoumet à un pareil traitement. J'en appelle volontiers au témoignage de tous les vaporeux du royaume; & en même temps je prends la liberté de demander à M. Fizes ſi ſes obſervations pratiques à ce ſujet pourront jamais démentir ce reproche.

Il eût été bien difficile qu'un Médecin ſi judicieux méconnût plus longtemps les écarts de la pratique vulgaire. Tant de victimes ſi ſouvent immolées, qui s'adreſſent à lui de toutes les parties de l'univers, lui ont fourni tant de fois l'occaſion de méditer ſur l'incurabilité de cette mala-

die, qu'il étoit réellement impoſſible que ce grand Praticien n'en pénétrât tôt ou tard le myſtere, & n'en corrigeât les défauts. La derniere conſultation qu'il fit pour M. de la Roquette, que l'on trouvera ci-après, nous annonce déjà un changement dans ſa pratique, qui nous conduit enfin à la méthode ci-deſſus propoſée ; les ſtomachiques chauds, les apéritifs, & tout le cortege pharmaceutique, en eſt tout-à-fait retranché : ce qui nous fait eſpérer que dans peu les purgatifs ſeront à leur tour rejettés, & reconnus pour des remedes contraires.

CONSULTATION de Montpellier pour le même ſujet : année 1760.

Les ſuffocations dont ſe plaint M. le Conſultant, les palpitations de cœur, le battement qu'il reſſent dans la tête & quelquefois dans les entrailles, l'eſpece d'incube dont il eſt attaqué preſque toutes les nuits, la conſ-

tipation, les vents dont il eſt travaillé à l'eſtomac & aux inteſtins, la gêne qu'il reſſent dans la région épigaſtrique & dans les hypocondres, la grande frayeur enfin dont tous ces accidents ſont accompagnés, établiſſent évidemment une affection hypocondriaque.

Cette maladie reconnoît pour cauſe la ſéchereſſe du ſang, avec quelque acrimonie, & une trop grande tenſion dans le ſyſtême nerveux : ce qui eſt démontré par le ſpaſmodique qu'on apperçoit dans les attaques.

Il paroît que les exercices violents de la chaſſe ou voyage à pied de trop longue haleine, joints à bien d'autres excès, ont donné occaſion à cette maladie, ayant fait diſſiper une grande partie du mucilage doux du ſang qui lui donne la détrempe néceſſaire.

Cette maladie eſt beaucoup plus effrayante que dangereuſe ; mais il faut un traitement un peu long & méthodique (*a*) pour pouvoir en

(*a*) On voit par la date de la conſultation précédente que le traitement duroit depuis dix ans.

venir à bout : ce dont on ſe flatte, pourvu que le malade tâche principalement de ſe diſtraire, & de ſe perſuader que ſa maladie n'a rien de dangereux pour la vie.

Les indications que l'on a à remplir ſont de détremper & d'adoucir la maſſe du ſang, de l'inciſer légérement, & de rectifier les digeſtions. C'eſt pourquoi, d'entrée on prendra pendant quatre matins un bouillon fait avec ſix onces de collet de mouton, une laitue, & une pincée de chicorée amere. On ſe purgera enſuite avec une once de polypode de chêne, dont on fera deux verres de décoction, où l'on fera infuſer la nuit ſur les cendres chaudes deux dragmes & demie follicules de ſéné, & demi-poignée fleurs de violettes : on diſſoudra le lendemain matin au premier verre deux onces de manne, & au ſecond une once & demie : on prendra le ſecond verre deux heures après le premier, & le même bouillon que ci-deſſus après le ſecond verre.

Le ſurlendemain de la purgation

on commencera l'uſage des bouillons, qui ſeront faits avec un petit poulet & une poignée de chicorée amere de jardin. Ayant pris ces bouillons pendant dix matins, on commencera l'uſage du bain domeſtique tiede le matin à jeûn ; on y reſtera une heure, & au ſortir du bain on prendra le même bouillon de poulet.

Ayant pris les bains pendant neuf jours, on ſe repoſera trois ou quatre jours, après quoi on prendra une bouteille d'eau d'Yeuſet pendant neuf ou dix matins, obſervant de prendre le premier & le dernier jour deux onces & demie de manne au premier & au dernier verre. Après les eaux, on ſe repoſera quatre ou cinq jours, après quoi on reprendra pendant dix jours le même bouillon de poulet, & on ſe repurgera avec la médecine ci-deſſus preſcrite, pour paſſer à l'uſage du petit-lait de vache ou de chevre, à la doſe de douze ou quinze onces ; obſervant de faire infuſer pendant la clarification une demi-poignée de *gallium luteum*, & d'y ajouter une cuillerée de ſucre en poudre.

Ayant pris ce petit-lait pendant quinze jours, on en viendra au lait d'ânesse, qu'on prendra pendant deux mois, c'eſt-à-dire juſqu'au froid ; obſervant de prendre pour lors un jour, l'autre non, un opiat fait avec quinze grains de craie de Briançon, autant de poudre de guttete & de corail rouge préparé, incorporés avec une ſuffiſante quantité de ſirop de capillaire. On commencera par une turquete de lait, & on viendra peu à peu juſqu'à une bonne écuelle. On ſe repurgera à la fin avec la même médecine.

On ſe contentera pendant tout l'hiver de prendre trois fois la ſemaine une taſſe de citronnelle en guiſe de thé, avalant dans la premiere cuillerée vingt grains de poudre de guttete. Pendant l'uſage de ces remedes, on ſe nourrira avec du bouilli & du rôti, & on boira le vin bien trempé.

Délibéré à Montpellier, le 29 Juillet 1760.

Signés, FIZES. CROS.

On voit dans cette consultation que l'emploi des humectants domine sur celui des autres remedes ; & il est assez évident que M. Fizes les reconnoît pour de véritables spécifiques dans la cure des affections vaporeuses : mais les purgatifs & quelques légers antispasmodiques lui paroissent encore indispensables. J'ose prier ce savant Médecin de jeter un coup d'œil sur mes observations, & de se rappeller sur-tout celles dont je l'ai rendu quelquefois le témoin ; il y trouvera par ses lumieres des preuves convaincantes de la nécessité de la réforme qu'il vient de faire à sa pratique : ce qui l'obligera à la simplifier davantage, pour la rendre uniforme dans ses effets ; & alors elle sera toujours efficace, puisqu'elle ne fut jamais infructueuse.

FLUX HÉMORROÏDAL.

Soit que le flux hémorroïdal devienne trop abondant, ou qu'il soit

ſupprimé, il ſera toujours compris dans le nombre des ſymptomes de l'affection hypocondriaque, puiſque les mêmes cauſes procurent ici l'un & l'autre dérangement ; tout de même que chez les femmes hyſtériques elles procurent le flux immodéré, comme la ſuppreſſion des menſtrues.

Ce ſera toujours dans la roideur des fibres, & dans l'épaiſſiſſement & la ſéchereſſe des liqueurs, que nous trouverons l'explication de ce ſymptome ; & nous ſerons toujours plus aſſurés d'y remédier, quand nous ſerons ſcrupuleuſement attentifs à ne nous jamais écarter des indications que cette roideur & cet épaiſſiſſement nous préſentent.

Si la fougue du ſang & ſon impétuoſité prévalent ſur le vice des ſolides, cet écoulement ſera alors immodéré ; & nous nous empreſſerons à le ralentir, en tempérant l'organe des humeurs ; & à l'exemple d'Hofman, nous n'emploierons alors que les remedes les plus rafraîchiſſants : *Dein uſurpanda ea quæ excedentem inteſtinum*

partium in ſanguine ſulphurearum motum componunt, diluentia maximè & refrigerantia, potus aquæ frigidæ, ſeri lactis cum ſucco citri coacti, &c. (*a*)

Que ſi au contraire la roideur des ſolides & le ſpaſme des entrailles prévalent ſur cette conſtitution du ſang & des humeurs, le flux en ſera ſupprimé, & nous remédierons toujours aux ravages qu'il ne manquera pas de procurer, en relâchant le ſpaſme des entrailles, & en ouvrant les voies naturelles par leſquelles le ſang doit s'échapper; & ce ſera encore par les mêmes remedes, je veux dire, les calmants & les adouciſſants: *Quando tamen ſanguinis ex hemorroïdalibus locis fluxum ſubitò ſublatum*, &c. *revocandus is eſt lenioribus, elicientibus & laxantibus, clyſteriis quoque emollientibus & ſuppoſitoriis.* (b)

Ce n'eſt donc point ici le lieu d'accuſer le relâchement des vaiſſeaux, &

(*a*) Hofman de fluxu hemorroïdali nimio, tom. 2, p. 220.

(*b*) Ibidem.

de recourir par conſéquent aux remedes ſtiptiques, quelque violente que ſoit l'hémorragie ; ce ſeroit le moyen de la rendre funeſte, par le degré d'érétiſme & de criſpation que l'on ajouteroit aux ſolides ; & la cauſe qui procure la maladie en acquerroit vraiſemblablement beaucoup plus de vigueur. En outre, ſi ces remedes ſtiptiques devenoient aſſez puiſſants pour boucher exactement l'ouverture des vaiſſeaux, le reflux du ſang n'en ſeroit que plus à craindre ; puiſque les oſcillations des vaiſſeaux étant toujours plus fortes dans les parties irritées, la circulation en ſeroit bientôt dérangée, & enſuite interceptée ; ce qui obligeroit le ſang à ſe porter ſubitement ſur les parties ſupérieures, & principalement ſur le cerveau, qui, par ſa ſtructure, ſeroit toujours le préféré ſur les autres parties du corps ; ce qui a procuré plus d'une fois des apoplexies rebelles, la manie, & toutes les maladies qui dépendent de l'engorgement de ce viſcere.

On voit par-là combien il eſt eſſen-

tiel de distinguer le flux hémorroïdal, en développant la véritable cause qui le procure, pour pouvoir l'attaquer avec des remedes salutaires. Ces topiques si vantés, tous plus spécifiques pour arrêter l'hémorragie, ou pour appaiser les douleurs qu'occasione toujours le gonflement des vaisseaux hémorroïdaux, ne sont rien moins qu'indifférents, puisque par leur action il peut en résulter un effet opposé à celui que l'on desire.

Pour remédier à cet inconvénient, nous rejetterons donc tout remede mystérieux, quel qu'il soit, & nous n'aurons recours qu'à ceux qui temperent l'ardeur des entrailles, toujours inséparable de cette incommodité dans les tempéraments vaporeux ; & par ce moyen nous serons assurés de calmer l'hémorragie, si elle est trop abondante, comme de la provoquer, si elle est supprimée. Sans nous arrêter à citer des exemples funestes d'un traitement empirique, trop connus des Médecins, pour qu'il soit nécessaire de les rappeller, nous nous contenterons d'é-

taler les vertus de la méthode contraire.

Un Bourgeois de cette ville, âgé de trente-ſix ans, d'une conſtitution atrabilaire, éprouvoit depuis long-temps un flux hémorroïdal des plus immodérés, pour lequel il fit pluſieurs remedes. Dans la perquiſition des cauſes éloignées qui lui avoient procuré cette incommodité, on ſoupçonna le virus vérolique : il fut traité en conſéquence, avec les précautions les plus ſcrupuleuſes ; & l'hémorragie ceſſa. Il étoit ſur le point de ſortir de ſa retraite, lorſqu'il eut occaſion de s'emporter vivement contre un domeſtique qui l'inſulta : ſa colere fut vive, pour ne pas dire extrême ; & les ſuites devinrent ſi funeſtes, que l'hémorragie revint avec une abondance dont je fus ſi étonné, que je vis le malade en danger. (*a*) L'enflure du viſage & des pieds y ſuccéda, & les coliques l'accompagnerent. On n'em-

(*a*) Cette hémorragie fut plus conſidérable qu'aucune que *Montanus* & *Panarollus* aient jamais obſervées, car elle dura plus d'un mois, & le malade perdit chaque jour près d'une livre de ſang.

ployа aucun aſtringent, mais au contraire on tempéra la fougue des humeurs, trop raréfiées par le mercure ; & ce fut par le ſecours du demi-bain froid, de pluſieurs lavements rafraîchiſſants, d'une diete forte, mais humectante, que l'on vint à bout d'arrêter l'hémorragie. Les enflures ſe diſſiperent enſuite par l'exercice du cheval, & le malade recouvra pour lors la ſanté.

M. Vaſcher, Avocat, âgé de cinquante ans, d'un tempérament ſanguin & fort mélancolique, éprouve depuis longues années une évacuation périodique par les hémorroïdes, qui reparoît aſſez réguliérement tous les mois, & qui lui eſt ſi ſalutaire, que ſa ſanté en eſt toujours altérée quand cette évacuation ceſſe pour quelque temps.

Les ſymptomes qui annoncent chez lui la pléthôre, & qui exigent une prompte évacuation, ſont ordinairement des coliques violentes, accompagnées du vomiſſement, dont il eſt plus ou moins tourmenté, ſuivant le degré d'érétiſme de la membrane nerveuſe de l'eſtomac & des entrailles,

& ſuivant les différentes cauſes éloignées qui favoriſent alors la ſuppreſſion.

Les fomentations continuelles, les lavements rafraîchiſſants, & une boiſſon copieuſe d'eau de poulet, ou de quelqu'autre tiſane rafraîchiſſante, ont toujours rappellé l'hémorragie, & amenent ainſi le calme. Ces deux obſervations nous prouvent évidemment que la même cauſe qui procure cette eſpece d'hémorragie, en procure auſſi la ſuppreſſion, puiſque les mêmes remedes guériſſent parfaitement bien l'un & l'autre dérangement.

JAUNISSE HYPOCONDRIAQUE.

QUOIQUE perſonne n'ait encore fait mention de la jauniſſe hypocondriaque, elle ne doit pas moins être regardée comme un ſymptome des affections vaporeuſes, qui en impoſe toujours aux Médecins, lorſqu'ils ſe livrent aveuglément à la maladie elle-

même, ſans enviſager la véritable cauſe qui la produit.

Les embarras du foie & de la véſicule du fiel, l'obſtruction des canaux excrétoires de ce viſcere, ont été regardés juſqu'ici comme les ſeules cauſes du reflux de la bile dans la maſſe des humeurs ; & toutes les fois que l'on a voulu y remédier, on a toujours eu en vue de déſobſtruer, en purgeant les humeurs ſuperflues, & en inciſant celles dont l'épaiſſiſſement forme lui-même l'obſtruction. (*a*)

Dans celle-ci, nos vues ſeront bien différentes, puiſque les embarras du foie ne proviennent que du vice des ſolides, qui étant deſſéchés & racornis, forment eux-mêmes les obſtacles à l'écoulement de la bile, & procurent la jauniſſe dont il eſt ici queſ-

(*a*) Il ne ſera pas tout-à-fait étranger à la matiere que je traite, de publier ici les vertus du marrube blanc, qui a toujours été regardé comme un remede efficace dans les obſtructions du foie. J'atteſte en avoir vu de bons effets, & je l'ai employé moi-même en pareil cas avec ſuccès.

tion. C'eſt pourquoi nous ſerons attentifs à relâcher le tiſſu des vaiſſeaux, bien-loin de les tendre par des remedes irritants ; & de cette façon nous ſommes aſſurés de remédier à ce ſymptome. Les obſervations que nous allons rapporter autoriſent ſi fort notre façon de penſer à ce ſujet, qu'à moins de les rejetter tout-à-fait, ou de les révoquer en doute, on ne peut ſe refuſer aux preuves qu'elles nous donnent de la théorie que nous venons d'établir ſur la maladie dont il s'agit.

Le ſieur Arnaud, Marchand Cordier, fut attaqué dans le courant de l'année 1760 d'une dyſenterie qui le fatigua pluſieurs mois. Après avoir réſiſté aux remedes les plus vantés, & en même temps les plus chauds, elle ſe calma enfin. Mais la jauniſſe prit ſa place ; la cardialgie, les borborigmes, les vents, & les coliques ſpaſmodiques ſe joignirent bientôt aux autres ſymptomes. Le malade devint maigre, exténué, & ſujet aux vapeurs : ce qui me fit douter que le racorniſſement des tuyaux hépatiques ne fût

la

la cauſe de cette nouvelle maladie, qui me parut pour lors parfaitement bien caractériſée de jauniſſe hypocondriaque.

La quantité prodigieuſe de purgatifs, de vomitifs, & d'opiats ſtomachiques dont le malade avoit uſé, & l'atrophie générale du corps, m'aſſurerent que les vaiſſeaux capillaires étoient totalement deſſéchés, & que par conſéquent leur calibre étoit obſtrué de lui-même. (*a*) Il fallut donc penſer à rouvrir tous ces canaux, & à rétablir par-là les fonctions du foie, pour obvier aux ravages d'une maladie qui menaçoit le malade d'hydropiſie, & d'une mort aſſurée, pour peu que le germe eût vieilli, & eût dans la ſuite affecté les autres viſceres du bas-ventre.

Je preſcrivis les humectants. Un bouillon de poulet, fait avec les her-

(*a*) C'eſt de cette façon que ſe forment, à notre avis, toutes les obſtructions dans les tempéraments vaporeux, c'eſt-à-dire, qu'elles ſont toujours ſecondaires.

bes rafraîchiſſantes, & les cuiſſes de quelques grenouilles, que le malade prit tous les matins pendant vingt jours, emporta la cardialgie, en reſtituant la ſoupleſſe aux membranes de l'eſtomac, & en jetant quelque peu de véhicule dans les humeurs, déjà trop groſſieres pour pénétrer librement les tuyaux ſecrétoires & excrétoires des glandes & des viſceres. Je preſcrivis enſuite une tiſane légérement diurétique, faite avec le chiendent & le nitre, dont le malade buvoit abondamment à ſes repas & dans le jour. Les urines furent bientôt moins teintes & moins chargées, & la jauniſſe diminua à vue d'œil. Les lavements rafraîchiſſants, ſoutenus par les fomentations émollientes, furent placés enſuite en guiſe de purgatifs : les évacuations ſuivirent de près l'action de ces remedes ; le canal cholédoque ſe prêta pour lors à l'écoulement des tuyaux excrétoires de la véſicule & du foie, & la jauniſſe diſparut ſans purgatifs & ſans autres remedes.

Mme. *C*, ſeptuagénaire & hypo-

condriaque, éprouve depuis quelques années des paroxiſmes vaporeux, qui ſe manifeſtent toujours par des coliques ſpaſmodiques, ſuivies de la diarrhée & du vomiſſement, & qui ſe terminent ſouvent par la jauniſſe. L'effet des remedes dont elle uſe en pareil cas, prouve lui ſeul inconteſtablement la cauſe que j'aſſigne. Les fomentations continuelles, les lavements fréquents, & la tiſane de poulet, emportent toujours le paroxiſme vaporeux & ſes ſymptomes. Il paroît démontré que ſi la malade vouloit ſe ſoumettre au régime que je lui ai preſcrit plus que d'une fois, dans l'intervalle de ſes paroxiſmes, elle en éloigneroit à jamais le retour.

M. Baſſac, habitant de Mouriès, me conſulta en 1758 pour une jauniſſe invétérée, qui lui étoit ſurvenue à la ſuite des fievres quartes, pour leſquelles il avoit employé toutes ſortes de remedes fébrifuges. Il étoit âgé de 40 ans ; ſon tempérament eſt ſec & fort mélancolique. Son ventre étoit tendu ; il étoit conſtipé : ce qui carac-

tériſoit aſſez la cauſe que j'aſſigne. Un Médecin d'Avignon, qui jouit d'une réputation qui lui eſt héréditaire, l'avoit déjà traité avec les apéritifs, les purgatifs & les diurétiques les plus puiſſants : (*a*) ce qui bien-loin de le guérir de ſa jauniſſe, en avoit augmenté conſidérablement les ſymptomes. Mais les bouillons de poulet, les eaux minérales d'Yeuſet, & les bains domeſtiques emporterent la maladie.

On concevra ſans peine que la diminution du calibre des vaiſſeaux du foie, que le ſeul racorniſſement peut produire, procurera cette eſpece de jauniſſe que nous appellons hypocondriaque, parce qu'elle eſt particuliere à ce tempérament. Et ne concevra-t-on

(*a*) Quoique ce traitement ſoit tout-à-fait empirique, il ne faut pas en conclure que le Médecin qui l'avoit preſcrit ſoit aſſez peu éclairé pour n'en avoir pas connu le défaut : car il a ſi bien ſu profiter de la leçon que lui a fourni cette époque, qu'on le compte aujourd'hui au nombre des partiſans tacites de la nouvelle méthode.

pas auſſi comment les remedes humectants deviendront déſobſtructifs & purgatifs en pareil cas ?

TOUX CONVULSIVE.

TOUTES les parties nerveuſes & membraneuſes étant expoſées aux différents ſpaſmes vaporeux, le diaphragme & la poitrine, & par ſympathie encore le ventricule & les entrailles ne ſeront point exempts de cette ſorte de contraction & d'agacement, qui forment les mouvements convulſifs. La toux deviendra donc néceſſaire, pour ne pas dire indiſpenſable, toutes les fois que ces parties ſeront agacées & irritées par les pointes piquantes & alkalines des différentes humeurs qui agiront ſur elles. Mais comme la ſenſibilité des nerfs ſera toujours outrée, attendu leur trop grande tenſion, l'impreſſion des parties irritantes ſera beaucoup plus vive, & l'ébranlement en ſera plus violent ; d'où s'enſuivront les mouvements con-

vulſifs, qui conſtituent le caractere eſſentiel de la toux convulſive, que l'on trouvera décrite & caractériſée par ſes ſymptomes en ce qui ſuit.

Dans le mois d'Octobre de l'année 1758, & après avoir eſſuyé les plus rudes fatigues, je fus moi-même attaqué d'une toux convulſive, qui me mit pluſieurs jours hors d'état de vaquer à mes affaires. Deux ſaignées que l'on me fit, & toutes les tiſanes pectorales dont je m'abreuvois continuellement, n'ayant rien opéré dans l'eſpace de trois ſemaines, je me crus hors d'eſpoir, & prêt à cracher mes poumons, quoique ma toux fût toujours ſeche & ſans expectoration.

Les idées noires s'emparerent alors de mon eſprit, l'inſomnie amena le dégoût, je maigris à vue d'œil; je fus hypocondriaque ſans le ſavoir, & je devenois bientôt inſupportable à moi-même, malgré les bons avis & les leçons que ne ceſſoient de me faire les perſonnes qui deſiroient ardemment de me voir rétablir. Les vents, les tenſions aux hypocondres, & l'abondance

de mes urines, ſe joignirent enſuite aux premiers ſymptomes de mon mal, & me firent appercevoir que j'étois devenu tel qu'un chacun me caractériſoit.

Pour remédier avec efficacité au mal dont je me voyois affecté, je changeai promptement mon régime, pour recourir à l'eau. J'en bus abondamment, j'oſe dire avec fureur ; je pris des lavements, & je fus ſoulagé. Enhardi par les effets d'un remede en qui depuis long-temps j'ai mis toute ma confiance, je pris l'eſſor pour travailler ſérieuſement à guérir mon cerveau, qui ſouffroit encore plus que le reſte de mon corps. Le ſéjour de la campagne commençoit à devenir inſipide, c'eſt pourquoi je préférai le voyage à tout autre plaiſir. Je pris la poſte, & parcourus en peu de jours les principales villes de la province, accompagné d'un de mes amis, avec lequel je m'arrêtai à Marſeille, d'où j'arrivai guéri de ma toux par l'effet de la voiture, & par la ſeule boiſſon d'eau froide, dont je ne ceſſai jamais

de m'abreuver tout le long de ma route.

Il me reſtoit encore quelques légers ſymptomes de vapeurs, que j'attaquois toujours avec le même remede, lorſque je fus appellé à Manoſque pour Mlle. de St. Jœurs, qui a déjà été citée plus haut, laquelle ayant déjà éprouvé l'efficacité de la nouvelle méthode, ne voulut ſe confier à perſonne qu'à moi, pour la traiter d'une maladie qui lui étoit ſurvenue. J'acceptai la propoſition du voyage avec d'autant plus de plaiſir, que j'en connoiſſois déjà le prix pour ma ſanté. Je me rendis donc à Manoſque par la même voie & ſous le même régime que j'avois toujours ſuivi. Mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſque deux jours après mon arrivée dans cette ville, je fus pris d'un dégoût inſurmontable pour toute ſorte d'aliments, & encore plus pour l'eau ! Ce ſymptome commençoit à m'effrayer de nouveau ; mais une diarrhée bilieuſe, qui ſurvint en même temps, avec tous les caracteres d'une évacuation

critique, me raſſura d'autant plus, qu'elle me rendit bientôt l'appétit & mes forces.

Parmi les différentes toux convulſives, nous diſtinguerons celle que nous appellons hypocondriaque, par les ſignes particuliers qui la caractériſent. Frédéric Hofman a obſervé que dans celle-ci il s'y joignoit toujours les vents, le ſpaſme des inteſtins, & les autres ſymptomes hypocondriaques : *In tuſſi hypocondriaca junguntur flatulentiæ, ſpaſmi inteſtinorum, & ſymptomata reliqua hypocondriaca.* (*a*) Et il prétend avec raiſon que la véritable cauſe de cette maladie doit être attribuée à une ſurabondance d'humeurs craſſes, impures, ſéreuſes, dont l'eſtomac & les entrailles ſont abreuvées, qui étant agitées par les ſpaſmes continuels de ces parties, ſont quelquefois obligées de refluer ſur les poumons : *Et generatur ab humoribus craſſis, impuris, ſero-*

(*a*) Hofman, ſect. II, cap. III, p. 112, tom. II.

ſis, vi ſpaſmorum ac flatulentiarum abdominalium ad pectus & pulmones compulſis; & eò magis inſeſtat, ſi ingens frigus, aut animi affectus, tanquam occaſionales cauſæ præceſſerint. (a)

Pour me conformer aux idées d'un ſi grand Praticien, je reconnus avec lui la préſence de ces humeurs comme cauſe prochaine de la toux qui me fatiguoit depuis long-temps. Les cauſes éloignées qui y avoient donné lieu, étayoient parfaitement mes idées; puiſque la diſſipation extrême des eſprits animaux que j'avois faite dans mes courſes, & par des contentions d'eſprit peu ménagées, avoit bien pu épaiſſir mes humeurs, & les rendre par-là moins fluides. La bile devenue plus groſſiere, s'étoit arrêtée au milieu de ſes couloirs, & avoit infecté par ſon ſéjour les différents ſucs qui ſe mêlent avec elle: delà l'obſtruction des glandes inteſtinales, les irritations, les ſpaſmes des inteſtins, & des parties nerveuſes & mem-

(a) Ibidem, pag. 112.

braneuſes qui ſympathiſent avec eux ; ce qui caractériſe parfaitement l'affection vaporeuſe, d'où dépendent tous ces ſymptomes.

Pour remédier à mon mal, je devois l'attaquer dans ſa ſource ; c'étoit ſur mon eſtomac & ſur mes entrailles que je devois apporter le remede : il falloit relâcher les ſpaſmes, calmer les irritations de toutes ces parties, & enſemble déloger l'humeur peccante, la détremper & la rendre plus coulante, pour inviter la nature à s'en débarraſſer par les couloirs naturels.

Pour me procurer ces effets, je ne connus point de plus puiſſant ſpécifique que l'eau froide, dont la vertu calmante ſurpaſſera toujours celle de différents remedes les plus vantés. Je m'y livrai avec d'autant plus de confiance, que j'étois déjà convaincu de ſon efficacité par ma propre expérience, & par celle que pluſieurs Médecins illuſtres en ont faite avant moi. L'Auteur que je cite eſt de ce nombre ; & ſans vouloir, comme lui, en faire

ici l'apologie la plus outrée, (*a*) du moins me ſera-t-il permis d'en publier les vertus, puiſqu'elle a été pour moi un remede ſi efficace.

J'aurois pu ajouter à ſon efficacité, à l'exemple de mon guide, les parties mucilagineuſes des différents remedes balſamiques & adouciſſants, qui n'auroient pu qu'augmenter ſes vertus. La tiſane de poulet auroit fourni le même véhicule ; & les eaux minérales rafraîchiſſantes, que notre Auteur emploie, coupées avec le lait, auroient formé enſemble un délayant aſſorti à l'épaiſſiſſement & à l'acrimonie des humeurs que j'avois à combattre.

Je ne mépriſois point ce mêlange, tant s'en faut : mais je le rebutois trop pour m'y livrer avec la profuſion que je croyois m'être néceſſaire. C'eſt pourquoi je ſuivis mon penchant & mon goût. L'exercice que je me procurai en même temps, en aidant la diſtribution des liquides, facilita

(*a*) Hofman, de aqua medicina univerſ. tom. IV, p. 201.

l'expulsion des humeurs étrangeres ; & les eaux que je bus à Manosque, étant tout-à-fait minérales, ne contribuerent pas peu à mon entiere guérison, par l'évacuation qu'elles me procurerent.

VOMISSEMENT, hoquet, aigreurs & rapports.

POUR ne pas revenir à des répétitions, toujours fort ennuyeuses à tout lecteur impartial, & trop avantageuses à celui qui ne lit un ouvrage que pour le critiquer, nous présenterons les différents dérangements de l'estomac produits par une même cause, sous un seul point de vue : l'explication qu'on en exige sera ainsi plus claire & plus intelligible.

Quoique le méchanisme de la digestion soit connu de chaque Médecin, il ne sera pourtant pas inutile de nous le rappeller, en disant que la dissolution des aliments (& non la

fermentation ni la trituration) eſt la véritable fonction de ce viſcere ; par laquelle il en réſulte un chyle doux & balſamique, capable de réparer les pertes du corps, en réparant les déperditions journalieres des humeurs, & en entretenant par-là l'état de ſoupleſſe, ſi néceſſaire aux ſolides pour qu'ils puiſſent ſe prêter aux différents mouvements intérieurs & extérieurs du corps : d'où il en réſulte cette douce harmonie, & cette réciprocation qui doit régner entr'eux, dans l'état de la ſanté la plus parfaite.

La qualité naturelle & bienfaiſante des ſucs digeſtifs, & celle des aliments, feront donc les conditions eſſentielles de ce méchaniſme : c'eſt-à-dire, que ſi l'une des deux peche dans ſes principes, il faudra néceſſairement que la digeſtion en ſoit dérangée, & que le chyle qui en réſulte ſoit altéré, puiſqu'il ſera empreint des mauvaiſes qualités des ſucs qui le compoſent.

Un ſang épais, ſec & acrimonieux (tel qu'eſt celui des hypocondriaques) produira-t-il des ſucs d'une

qualité bienfaiſante, & telle qu'elle a été énoncée ? La groſſiéreté de la bile, l'âcreté du ſuc pancréatique, celle de la ſalive & des ſucs ſtomachiques, l'alkaleſcence des uns, l'acidité des autres, enfanteront ſans doute un compoſé des plus ardents, qui fermentera pour lors, & produira une liqueur des plus piquantes, acide, acrimonieuſe, & incapable de fournir un chyle doux & ſalutaire. (*a*)

(*a*) Pour ne pas effaroucher les eſprits, en leur préſentant cette idée fermentative des ſucs digeſtifs, qui procure, à notre avis, l'acidité dont il eſt ici queſtion ; nous avertiſſons nos lecteurs que nous ne l'adoptons que dans le cas dont il s'agit, c'eſt-à-dire, *in ſtatu morboſo* : car la ſaine Phyſiologie nous apprend que la bile eſt une liqueur ſavonneuſe, qui n'eſt ni acide ni alkaline, qu'elle eſt compoſée d'une grande quantité d'huile & de ſel, & de parties ſpiritueuſes, le tout délayé dans l'eau ; que le ſuc pancréatique eſt une lymphe limpide, formée de beaucoup d'eau & de peu de ſel & d'huile, ſans être acide ni alkaline ; qu'enfin ces deux liqueurs ne ſont point ennemies, qu'elles s'aſſocient enſemble ſans bruit & ſans tumulte, & qu'elles concourent amiablement & paiſiblement à la perfection du chyle.

Cette même acidité heurtant continuellement contre les parois de l'eſtomac, les invitera à ſe contracter ; ce qui obligera les liquides contenus dans ce viſcere à refluer promptement par ſes orifices. Mais la preſſion continuelle des muſcles du bas-ventre, (attendu leur érétiſme & leur contraction) l'embarras du *duodenum*, la tenſion ſpaſmodique des fibres circulaires du pylore, formant des obſtacles naturels à l'écoulement du chyle par les voies inférieures, l'orifice ſupérieur ſera forcé de ſe dilater, & de recevoir une portion des liqueurs exprimées par la contraction de la membrane nerveuſe du ventricule : ce qui procurera ces aigreurs, qui fatiguent d'autant plus les hypocondriaques, qu'elles amenent ordinairement avec elles le dégoût, & laiſſent à la ſalive, qui ſe ſépare dans les différentes glandes de la bouche, l'empreinte ineffaçable de leur acidité.

Cette contraction & cette exploſion (ſuite néceſſaire de l'irritation des parties où elles ſe forment) ſuppoſeront

ront toujours une chaleur conſidérable, qui raréfiera outre meſure l'air contenu dans les petites cellules des aliments, qui étant ouvertes pour lors & entiérement détruites, en laiſſeront échapper toutes les particules, & augmenteront ainſi le volume de celui qui eſt contenu dans l'eſtomac & dans les entrailles ; ce qui diſtendra toujours plus leurs tuniques, & excitera de nouvelles contractions, qui s'oppoſant continuellement à l'expanſion de l'air & à la dilatation du canal membraneux, preſſeront de toute part l'air contenu, & l'obligeront enfin à s'échapper par les voies naturelles : d'où s'enſuivront les rapports, *ructus*, les vents inférieurs, les grouillements ou borborigmes, la paſſion flatueuſe, les coliques venteuſes de l'eſtomac & des inteſtins, & toutes les eſpeces de météoriſmes auxquels ſont ordinairement ſujets les vaporeux.

La même contraction ſpaſmodique des membranes de l'eſtomac devenant toujours plus forte, à raiſon d'une plus grande irritation que les matie-

res contenues pourront y produire, excitera bientôt les mouvements convulſifs, entraînera ainſi le diaphragme, & procurera le hoquet ; & pour peu que cet état convulſif ſoit porté à un certain degré, par l'intenſité de ſes cauſes, les muſcles du bas-ventre ſeront invités à leur tour à ſe contracter ; & les convulſions devenant alors générales dans toutes les parties intérieures & extérieures de l'*abdomen*, le vomiſſement s'enſuivra ; par lequel s'échapperont non ſeulement les matieres contenues dans l'eſtomac & dans le *duodenum*, mais encore tout liquide, que l'on préſentera par la déglutition, qui par ſa préſence irritera toujours plus les houppes nerveuſes du ventricule, trop agacées déjà & trop érétiſées pour ſupporter le moindre choc : ce qui caractériſera pour lors le parfait racorniſſement de toutes ces parties, & le dernier degré de la cauſe qui agit.

Il réſulte de la théorie que nous venons d'établir, qu'une trop grande

tenſion des membranes de l'eſtomac, & qu'une trop grande efferveſcence des ſucs digeſtifs, tels que la ſalive, la bile, le ſuc pancréatique, & celui qui découle des glandes du ventricule, procureront chez les hypocondriaques les aigreurs, les vents, les rapports, le hoquet, & le vomiſſement, ſuivant le degré de ces deux cauſes, qui agiſſent réciproquement pour procurer un même effet. La tenſion des membranes trouvera ſon antidote dans les humectants les plus puiſſants, & l'efferveſcence des liqueurs digeſtives, dans le véhicule le plus rafraîchiſſant, qui en les condenſant, & en éteignant le mouvement inteſtin qui les oblige à fermenter, émouſſera ainſi les pointes piquantes & acrimonieuſes, que l'acidité qu'elles avoient contractée leur procure. L'eau froide l'emportera ici ſur l'abſorbant le plus vanté, puiſqu'elle doit corriger les aigreurs, & en détruire les ſymptomes ; & les autres humectants, tels que les mucilagineux, les délayants & les adou-

ciſſants, oppoſeront enſuite aux efforts du vomiſſement & du hoquet la détente des ſolides, que l'on cherche toujours infructueuſement dans l'effet des remedes contraires. Ecoutons l'expérience, qui ſeule nous convaincra.

Mme. de P*, d'un tempérament ſec & fort mélancolique, fut appellée à Marſeille en 1759, pour un fils qui y étoit dangereuſement malade. La maladie de cet enfant fut longue, & la convaleſcence très-pénible; ce qui altéra la ſanté de Mme. ſa mere, qui fut dès-lors affectée de vapeurs. Des vertiges fréquents, des éblouiſſements, & enſemble la ſuppreſſion des regles, caractériſoient aſſez l'affection vaporeuſe; mais il ſurvint des aigreurs, qui parurent au Médecin de Marſeille un ſymptome étranger aux vapeurs. Les purgatifs, les ſtomachiques, & les abſorbants furent employés en conſéquence, mais ſans ſuccès. La ſanté de cet enfant s'étant enfin rétablie, il fut permis à la malade de retourner à Arles, où elle

arriva en très-mauvais état. Pour obvier à la pléthôre, dont les signes n'étoient point équivoques, on fit une saignée au pied ; & pour remédier avec efficacité aux aigreurs dont elle étoit si fort tourmentée, je prescrivis une copieuse boisson d'eau du Rhône. Ce remede opéra avec un si prompt succès, qu'en peu de jours les aigreurs disparurent, & les vapeurs céderent à leur tour au traitement ordinaire.

Le Sr. Germain, septuagénaire & hypocondriaque, devenu tout-à-fait aveugle par l'effet de deux cataractes des mieux conditionnées, tomba tout-à-coup dans une tristesse mortelle, qui attira chez lui plusieurs symptomes vaporeux, parmi lesquels on comptoit les aigreurs & le hoquet. La situation de ce pauvre malade étoit d'autant plus fâcheuse, qu'un chagrin naturel à quiconque se voit privé pour toujours du plaisir de jouir de la lumiere, fait ordinairement mépriser tout remede étranger à cette cruelle privation. Notre aveugle avoit tellement

adopté ce ſyſtême, qu'il refuſa pendant long-temps tout ſecours : le hoquet fit des progrès, les aigreurs devinrent inſoutenables, & la fievre, qui ſe mit de la partie, menaça le malade d'une inflammation prochaine, ſi elle n'étoit pas déjà formée, puiſque le météoriſme du bas-ventre & la violence du hoquet paroiſſoient aſſez la caractériſer.

Ce fut alors que je fus appellé. Mais pour perſuader au malade qu'il étoit de ſon devoir de laiſſer travailler à lui ſauver la vie, il fallut au préalable le raſſurer contre la perte de ſa vue, & lui promettre des ſecours pour la lui rétablir. L'extraction du criſtallin étoit le ſeul qui pût lui être utile, je l'aſſurai qu'il étoit dans le cas. Cette promeſſe ranima ſon eſpoir, & le rendit docile. La tiſane de poulet, les fomentations continuelles, & les lavements rafraîchiſſants remédierent aux deux ſymptomes ; le hoquet diſparut, & enſuite les aigreurs : ce qui mit le malade en état de partir pour Avignon, où

il fut opéré avec un ſuccès ſi éclatant, qu'on le voit aujourd'hui jouir de ſes yeux & de ſa ſanté. (*a*)

La tenſion des nerfs & la raréfaction des liqueurs digeſtives étoient trop grandes chez ce malade, pour n'employer que l'eau froide. Le mucilage de la tiſane de poulet me parut néceſſaire pour augmenter la vertu du délayant, & pour émouſſer plus ſûrement les pointes piquantes des acides de l'eſtomac. Les fomentations émollientes & les lavements rafraîchiſſants contribuerent auſſi à procurer la détente des ſolides, en appaiſant toujours plus la raréfaction des liqueurs, & en s'oppoſant ainſi

(*a*) Le Sr. Germain fut opéré à Avignon par M. Pamard le fils. Ce Chirurgien habile nous a donné pluſieurs fois des preuves non ſuſpectes de la ſûreté de ſa méthode pour extraire la cataracte. Les cures merveilleuſes qu'il a faites en cette ville, tant par cette opération, que par celle de la taille, lui ont mérité l'eſtime générale du Public : c'eſt pourquoi nous nous faiſons un vrai devoir de préconiſer ſes talents.

au mouvement inteſtin qui les obligeoit à fermenter. Ces remedes abſorberent eux-mêmes les acides, & en éteignirent la ſource. Le corail, la craie de Briançon, les yeux d'écreviſſe, ſans oublier le cachou, trop familier aujourd'hui, & en même temps trop dangereux pour ne pas le citer avec éloge, auroient par conſéquent produit de très-mauvais effets, puiſque par leur alkaleſcence ils auroient excité la fermentation des liqueurs digeſtives, & auroient augmenté les aigreurs, bien-loin de les détruire.

Dom Bareſcut, Religieux Bénédictin de la Congrégation de St. Maur, âgé de vingt-deux ans, d'un tempérament ſec & fort mélancolique, éprouvoit depuis deux ans les efforts d'un vomiſſement auſſi cruel qu'importun, qui revenoit tous les jours après les repas, avec des rapports & des vents ſi conſidérables, que ce jeune Religieux étoit obligé de s'écarter de la Communauté. Les ſtomachiques, les purgatifs, les apéri-

tifs & les abſorbants étoient les ſeuls remedes dont il avoit fait uſage. Le mal devint toujours plus rebelle, & le malade fut abandonné à ſon malheureux ſort.

Après avoir traîné avec lui cette incommodité dans pluſieurs de ſes monaſteres, & après avoir éprouvé le changement de différents airs, il vint ſe réfugier à l'Abbaie de Montmajor. C'eſt là où je fus appellé pour le voir, & pluſieurs autres de ſes confreres, qui n'étoient pas moins indiſpoſés que lui.

Il ne fut pas difficile de comprendre, au récit de ſes maux, & au régime qu'il avoit ſuivi, que la cauſe de ſon vomiſſement réſidoit dans la tenſion ſpaſmodique de la membrane nerveuſe de l'eſtomac, & enſemble dans l'âcreté des ſucs ſtomachiques. Des veilles continuelles & des contentions d'eſprit auxquelles ce jeune homme s'étoit livré ſans diſcrétion, avoient donné naiſſance à ſa maladie; & les remedes irritants dont il avoit uſé n'avoient pas peu contribué à

l'entretenir. Les humectants furent donc ſubſtitués aux autres remedes, avec d'autant plus de confiance, que ceux-ci avoient été nuiſibles. La tiſane de poulet, dont il fit ſa boiſſon ordinaire pendant un mois entier, emporta le vomiſſement. Il ne reſta plus alors que les vents & les rapports, qui tourmentoient encore le malade ; mais les eaux minérales d'Yeuſet & les bains domeſtiques acheverent de détruire le vice.

Mr. *G*, Procureur au Siege de cette ville, ſexagénaire & hypocondriaque, fut attaqué dans le même temps de la même maladie. Son vomiſſement étoit d'autant plus dangereux, que les matieres qu'il rejettoit étoient noires, fétides, & d'une amertume inſupportable ; ſemblables en tout à l'atrabile, ſi connue en même temps que proſcrite par les Anciens, (*a*) & de tous les Auteurs qui les ont ſuivis. Des inquiétudes & des contenſions d'eſprit journalieres, un

(*a*) Hippocrat. aph. 22, ſect. 4.

chagrin des plus vifs, avoient donné naiſſance à cette cruelle maladie ; & en fomentant continuellement la cauſe qui la procuroit, ſembloient auſſi la rendre incurable, pour ne pas dire mortelle. Des exemples auſſi récents que funeſtes (*a*) autoriſoient le malade à déſeſpérer de ſon ſort : ce qui rendit la cure très-longue.

Les ſeuls humectants furent encore employés avec d'autant plus de conſtance, que le mal avoit jeté de plus profondes racines. La tiſane de poulet & les fomentations furent continuelles, les bains domeſtiques & les lavements fréquents ne furent pas auſſi négligés ; & ſi ces remedes n'emporterent pas d'abord la maladie, du moins ils en empêcherent les progrès.

Deux années entieres s'étoient déjà écoulées en chûtes & en rechûtes, ſans que le malade pût ſe reprocher la

(*a*) Il n'y avoit pas encore un an que M. de Laval, Archidiacre de l'Egliſe métropolitaine de cette ville, étoit mort de la même maladie, ſous les coups redoublés de l'*hipecacuana*.

moindre négligence dans ſon régime : mais des affaires domeſtiques, qui entretenoient journellement les inquiétudes de ſon eſprit, s'oppoſoient à l'efficacité des remedes. Il fallut donc quitter la ville, & abandonner les occupations de ſon état, pour aller chercher dans la diſtraction & le repos le rétabliſſement d'une ſanté ſi délabrée. Cette épreuve fut ſuivie de ſalutaires effets. Le vomiſſement céda pour lors aux mêmes remedes, & un exercice journalier ne contribua pas peu à rétablir le malade.

La méthode de Galien pour traiter ces maladies ne ceſſe de me ſurprendre ; car il nous dit expreſſément : *In univerſum igitur omnes qui ab humore melancolico proveniunt effectus, ſtatim inter initia medicamentis eum humorem vacuantibus validè purgans, quominùs augeantur prohibebis.* Galenus, de atra bile, p. 705.

C'eſt-à-dire que, ſelon cet Auteur, les purgatifs ordinaires ne ſuffiſent pas, mais encore faudra-t-il préférer ceux qui purgent violemment.

Ces maladies ont donc changé de caractere depuis nos premiers Oracles. Il faut donc que l'on change leur nom, ſi l'on ne veut point nous induire en erreur. Cette atrabile, qui les occupoit tant, les rendoit ſans doute eux-mêmes auſſi cauſtiques dans le choix de leurs remedes, qu'elle l'eſt elle-même dans ſon action. Nous ſavons aujourd'hui que ſi elle domine dans les maladies hypocondriaques, tant s'en faut qu'elle en ſoit la cauſe primitive, & la ſeule à combattre, puiſqu'au contraire elle n'en eſt que l'effet.

La diminution du calibre des vaiſſeaux excrétoires du foie & des autres viſceres du bas-ventre, leur ſéchereſſe extrême & leur obſtruction rendant le cours de la bile plus pénible, cette humeur, déjà trop groſſiere, ſera forcée de s'arrêter au milieu de ſes couloirs. Elle les obſtruera ; & par le ſéjour qu'elle ſera obligée d'y faire, elle prendra la couleur & l'acrimonie néceſſaire pour former cette atrabile ſi redoutée des Anciens, & mépriſée aujourd'hui des Médecins

modernes. Obligée quelquefois de refluer dans la maſſe des liquides, elle formera des embarras, procurera en même temps des irritations conſidérables là où elle ſera portée, & enfantera ainſi toutes les maladies que l'on voudra lui imputer. Mais pour remédier à tous les déſordres qu'elle a coutume de procurer, faudra-t-il la forcer bruſquement de ſortir de la maſſe des liquides ? Et pour cela faudra-t-il agacer des ſolides racornis, qui, pour ainſi dire, ont déjà fait corps avec elle ?

Ce ne ſera jamais ainſi que l'on domtera cette humeur, ſulphureuſe dès la naiſſance, ſaline par degrés, & acrimonieuſe de ſa nature : elle s'effarouchera au moindre abord ; & pour peu que l'on s'obſtine, elle éclatera avec fureur, & peut-être deviendra-t-elle indomtable. Comment donc y remédier ? La choſe eſt pénible, il eſt vrai, mais elle n'eſt point impoſſible. Si elle fut toujours l'écueil des Médecins, ne ſera-t-elle pas auſſi le chef-d'œuvre de l'Art ?

Ce ſera donc par des remedes doux que nous émouſſerons les pointes piquantes dont elle eſt hériſſée ; & en la délayant & la détrempant, nous lui oppoſerons un torrent dans lequel elle ſera ſubmergée & détruite, en même temps qu'elle ſera entraînée au dehors par les voies ordinaires. Elle réſiſtera long-temps à ſon ennemi, mais elle ne ſuccombera pas moins tôt ou tard à une puiſſance d'autant plus redoutable pour elle, qu'elle l'attaquera avec des armes toujours conſtantes & toujours variées.

Mon raiſonnement & mes expériences ſatisferont, je penſe, les Médecins Praticiens ; mais les Phyſiologiſtes outrés exigeront ſans doute des expériences de leur goût & à leur portée. Pour les ſatisfaire & les convaincre en même temps, en voici une que je leur propoſe, & qu'ils ſeront à même de faire dans leur cabinet, s'ils ne veulent pas prendre la peine de deſcendre juſqu'au lit des malades. Que l'on prenne de l'atrabile récemment rejettée par le vomiſſement ou

par les ſelles ; ſon odeur eſt fétide, & ſon goût, au rapport des malades, eſt d'une acerbité inſupportable : qu'on la détrempe avec une certaine quantité d'eau, on la verra bientôt changer, & devenir verte ; en augmentant le véhicule, elle deviendra jaune ; & en continuant, elle perdra entiérement ſa couleur, ſon odeur & ſon gôût : que l'on faſſe évaporer enſuite, on la verra reprendre ſes mêmes couleurs par degrés, & la matiere qui reſtera au fond du vaiſſeau ſera la même que celle que l'on y avoit miſe précédemment ; elle aura ſa couleur, ſon odeur & ſon acerbité.

Que l'on compare enſuite l'effet des délayants avec la nature de cette humeur, on conviendra ſans peine que par la détrempe que procure le véhicule on vient à bout de lui faire perdre ſon âcreté, en lui faiſant perdre ſes couleurs. Auſſi voyons-nous chez tous les mélancoliques, que les évacuations de cette eſpece varient chez eux par ces degrés, & que leur rétabliſſement eſt toujours précédé de toutes

toutes les variations dont je viens de parler. M$_r$. G**, & pluſieurs autres que j'ai vus dans le même cas, m'ont fourni ces épreuves ; & bien d'autres encore que j'ai vus ſuccomber, parce qu'ils n'avoient pas été ſecourus aſſez tôt, m'ont fourni par contraires les mêmes gradations.

HÉMIPLÉGIE SPASMODIQUE.

J'Entends par hémiplégie ſpaſmodique, cette eſpece de paralyſie parfaite ou imparfaite qui ſurvient à l'engorgement des vaiſſeaux du cerveau ; lequel engorgement eſt toujours le produit de la tenſion ſpaſmodique des nerfs.

Les différents embarras du cerveau ſont produits par trois différentes cauſes : ce qui caractériſe trois eſpeces d'apoplexie. La premiere & la ſeconde ſont connues ſous le nom d'apoplexie pituiteuſe & ſanguine ; parce que dans l'une la ſurabondance du ſang, que l'on déſigne plus particuliérement par le nom de pléthore, en

eſt la cauſe ; & dans l'autre la pituite, ou la ſurabondance d'humeurs lymphatiques & ſéreuſes, procurent le même effet. Mais la troiſieme, que j'appelle ſpaſmodique, eſt celle qui reconnoît pour cauſe prochaine & immédiate le ſeul vice des nerfs, je veux dire cette tenſion outrée des filets nerveux, qui s'oppoſe entiérement à cet état d'atonie & de relâchement, qui forme lui-même la paralyſie ; laquelle tenſion rétrecit le diametre des vaiſſeaux, augmente ainſi le volume des liqueurs, & forme enfin cette pléthôre, d'où naiſſent enſuite l'engorgement, la compreſſion des vaiſſeaux, l'interceptation des eſprits animaux, l'apoplexie enfin, & la paralyſie, qui la ſuit.

Pour concevoir comment l'engorgement dont il s'agit peut ſe former dans des vaiſſeaux tendus & racornis, dont la force élaſtique & la vigueur de leurs fibres ſont augmentées à un point, qu'elles s'oppoſent en tous ſens à cette extenſion démeſurée, qui doit affoiblir leur ton pour pro-

duire de pareils effets ; on doit se rappeller, 1°. que le cerveau est d'une substance molle & flexible, dont les fibres sont continuellement abreuvées par la sérosité qui s'y sépare ; 2°. que le nombre des vaisseaux sanguins dont la surface est tapissée, est fort considérable, & qu'en outre elle est remplie de différents sinus, qui ralentissent le mouvement de la circulation ; 3°. qu'il est continuellement exposé aux différentes compressions des meninges, qui l'embrassent de toutes parts, & qui dans le cas du racornissement, le pressent avec plus ou moins de force, & gênent le mouvement des liqueurs ; ce qui présente tout autant d'obstacles à la circulation du sang dans ce viscere, & favorise par conséquent l'engorgement dont il s'agit.

De cette disposition du cerveau il en résulte que toutes les fois que le sang s'y portera avec trop de fougue & d'impétuosité, il faudra nécessairement qu'il excite dans ses différents sinus & dans ses vaisseaux artériels &

veineux des diſtillations forcées, qui augmenteront inſenſiblement leur calibre, & formeront enfin des gonflements variqueux, leſquels en gênant la circulation du ſang & celle des eſprits, donneront lieu à l'apoplexie, l'épilepſie, la paralyſie, & à toutes les autres maladies qu'une telle compreſſion peut produire.

Cette fougue & cette impétuoſité avec laquelle le ſang ſe portera dans ce viſcere, proviendront des mouvements irréguliers & des ſpaſmes qui ſe forment fréquemment dans les membranes de l'eſtomac & des entrailles des hypocondriaques, attendu la délicateſſe & l'extrême ſenſibilité de leurs fibres, leur tenſion & leur racorniſſement. En effet, les nerfs du ventricule étant continuellement agités & ébranlés par l'âcreté des ſucs ſtomachiques & digeſtifs qui s'y ſéparent, ceux des reins, de la rate, du foie, du plexus méſentérique, le feront à leur tour, & contracteront les vaiſſeaux. La contraction des extrêmités artérielles arrêtera le cours du ſang

dans toutes les parties : les liqueurs ſe porteront donc en plus grande abondance vers la tête, & produiront les effets dont nous venons de parler. Il en ſera de même des inteſtins : car ſi les contractions artérielles ſont telles dans ces parties, que le ſang ne puiſſe pas y circuler avec une certaine liberté, les engorgements qui ſurviendront cauſeront de tels mouvements dans les nerfs, que tout entrera en convulſion. Les tiraillements cauſés par les nerfs inférieurs pourront auſſi produire les mêmes effets dans ceux qui communiqueront avec eux. Tous ces différents mouvements convulſifs pourront enfin procurer la paralyſie dont il s'agit, de même que nous avons dit que l'apoplexie la produiſoit.

Puiſque cette eſpece de paralyſie reconnoît une cauſe particuliere à elle propre, il faut néceſſairement qu'elle produiſe des ſymptomes particuliers qui la diſtinguent des autres. C'eſt-à-dire que la tenſion ſpaſmodique des nerfs ſe montrera toujours

dans la roideur des membres paralyſés, dans leur irritabilité, comme auſſi dans l'atrophie & dans les mouvements convulſifs. Le pouls ſera toujours petit & fréquent, & s'éloignera de cette plénitude qui annonce la véritable pléthôre, & le relâchement des tuniques artérielles qui caractériſent les deux autres eſpeces d'apoplexie.

La cure différera donc de celle qu'on adopte indiſtinctement pour toutes les eſpeces d'apoplexie : c'eſt pourquoi les ſaignées ſi ſouvent répétées, les cordiaux, les vifs ſtimulants, les émétiques & les purgatifs ne ſauroient convenir ; puiſque les irritations violentes que tous ces remedes procurent, augmenteroient infailliblement la cauſe du mal, bien-loin de la détruire. C'eſt à l'obſervation à nous fournir les preuves.

Mr. Ornan, Chirurgien de cette ville, âgé de trente-cinq ans, d'un tempérament ſanguin & fort robuſte, fut attaqué dans le mois de Mai 1761 d'une fievre putride & inflam-

matoire, dont il guérit par le ſecours de dix ſaignées, un émétique, & quelques légers purgatifs. Une inſomnie des plus rebelles le fatiguoit, dans ſa convaleſcence, depuis pluſieurs jours, lorſqu'il fut ſaiſi tout-à-coup d'une hémiplégie imparfaite au côté droit. Son bras & ſa jambe furent d'abord engourdis, ſon œil fut éraillé par la rétraction des deux paupieres, & la bouche reſta dans un état convulſif.

Le malade alarmé par les ſymptomes d'une hémiplégie réelle, réclamoit à tout inſtant le ſecours de ſon Art, & ſe diſpoſoit déjà à ſe ſaigner lui-même, ſi je ne fuſſe arrivé à temps pour m'y oppoſer. Les ſymptomes de la maladie qui avoit précédé, & les remedes que j'avois employés, me fournirent au premier coup d'œil les ſignes diagnoſtics du mal que j'avois à combattre. Le ſpaſme & l'éréthiſme des nerfs ſe montroient au grand jour : il falloit par conſéquent relâcher au plus vîte les parties qui paroiſſoient en être le plus affectées. Le

bain tiede fut préféré à tout autre ſecours, quoique la foibleſſe du malade parût à quelques-uns contre-indiquer l'emploi de ce remede. Son efficacité ne ſe dément point, puiſque l'on vit en peu de jours diſparoître tous ces ſymptomes. (*a*)

Les fréquentes ſaignées que le malade avoit eſſuyées dans le cours de la fievre inflammatoire, & les autres évacuations que les différents purgatifs dont je m'étois ſervi avoient produites, doivent être regardées comme les cauſes éloignées de l'hémiplégie qui ſurvint à ce convaleſcent. Il falloit par conſéquent recourir aux remedes qui pouvoient reſtituer au ſang & aux autres humeurs le véhicule qu'elles avoient perdu, & aux nerfs la ſoupleſſe & l'élaſticité que les différentes irritations qu'ils avoient ſouffertes leur avoient enlevées. C'étoit ſans contredit le ſeul moyen de ſauver le malade:

(*a*) On trouve dans Foreſtus un nombre de pareilles cures de paralyſies produites par une cauſe ſeche & chaude.

& quelque nouveau qu'il paroiſſe à pluſieurs, il n'eſt pas moins aſſuré, puiſqu'il eſt appuyé ſur les principes d'une théorie ſaine, & ſur les plus heureuſes expériences que pluſieurs Médecins de cette province en ont faites avec moi.

Je demande à préſent ſi la ſaignée, que l'on auroit communément preſcrite en pareil cas, dans l'idée de combattre l'engorgement du cerveau, & enſemble les purgatifs, dont on n'auroit pas manqué de ſe ſervir ſous différentes formes, auroient pu être utiles au malade. Les effets oppoſés que le bain tiede nous procura avec tant de célérité, nous prouvent inconteſtablement que les nerfs, agacés de nouveau par l'action de ces différents remedes, auroient ſouffert de plus grandes contractions, la circulation des eſprits auroit été bientôt interceptée, & les mouvements convulſifs, qui ſeroient ſurvenus, auroient infailliblement emporté le malade. L'obſervation ſuivante certifie le pronoſtic.

Mr. le Marquis de Caſtillon, âgé de trente-huit ans, ſe plaignoit depuis long-temps d'une douleur de tête, pour laquelle il me demanda des remedes. Son tempérament m'étoit trop connu, ainſi que ſon genre de vie, pour me tromper ſur la cauſe de ſon mal. Je lui preſcrivis un régime convenable, & des bouillons de poulet. La douleur de tête diſparut en partie, & on le crut guéri. Les leçons & les conſeils des Médecins ne font ordinairement impreſſion que dans le temps de la maladie ; & ſi on ſe les rappelle quelquefois dans l'état de ſanté, ce n'eſt tout au plus que par réflexion paſſagere. Le malade oublia mes conſeils, il quitta mon régime, pour reprendre le ſien. La douleur ne tarda pas à reparoître Elle devint inſupportable par degrés ; & ſe termina enfin par un évanouiſſement vaporeux, qui fit tout craindre pour la vie. Cet évanouiſſement fut ſuivi d'une hémiplégie de tout le côté droit. Le bras, la jambe & la cuiſſe furent roides & tout-à-fait paralyſés ; l'œil &

l'oreille du même côté perdirent totalement leurs fonctions ; tout en un mot annonçoit le racorniſſement parfait du genre nerveux, & il falloit promptement ſecourir le malade.

Un Médecin de grande réputation, (*a*) qui fut conſulté, reconnut avec moi le même vice des nerfs, & enſemble l'épaiſſiſſement des fluides. Pour remplir ces deux indications, on eut recours aux remedes humectants & aux inciſifs. Dans les premiers, les bouillons de poulet, ceux de tortue, le petit lait, & les eaux minérales acidules tenoient le premier rang ; & dans les autres, les apéritifs, les purgatifs & les antiſpaſmodiques y étoient confondus ſous différentes formes. Bien-loin d'autoriſer une pareille méthode, je ne pus au contraire m'empêcher de pronoſtiquer tout ce qui s'enſuivroit. La confiance qu'on avoit en moi n'étoit pas ſuſpecte ; mais il fallut obéir aveuglément à un conſeil ſi reſpectable.

(*a*) M. Fizes.

Après que le malade eut pris vingt bouillons de tortue, par où j'avois déjà commencé le traitement, il étoit preſcrit par l'ordonnance du Médecin conſulté de faire prendre au malade un opiat compoſé avec la conſerve d'*enula campana*, celle de kinorrodon, la poudre de guttete, celle de cloportes, la canelle, la caſcarille, la valériane ſauvage, & le ſirop de chicorée compoſé avec la rhubarbe. On avoit déjà trop de confiance pour un remede qui devoit opérer tant d'effets à la fois, pour que j'oſaſſe me récrier. Je crus même avoir beaucoup gagné en faiſant conſentir l'Apothicaire (*a*) à retrancher la moitié de la doſe, à l'inſu des perſonnes intéreſſées. Ce fut deux heures après que notre malade eut avalé ce remede, qu'un évanouiſſement vaporeux de même nature que le premier, qui fut ſuivi de mouvements convulſifs aux membres érétiſés, fit connoître l'er-

(*a*) M. Dunés.

reur. Le ventre fut tendu & irrité par de violentes coliques, & par des borborigmes affreux, que je fus obligé de calmer par une copieuſe boiſſon d'eau de poulet, & par le ſecours de pluſieurs lavements.

Cet accident imprévu, quoique prédit, effraya tellement le malade & ſa famille, qu'on me laiſſa alors deſpotique de ſon ſort. Cent ſoixante bains domeſtiques tiedes, autant de bouillons de poulet ou de tortue, & beaucoup de lavements d'eau commune, ſimplement dégourdie, & le plus ſouvent froide, rendirent la ſoupleſſe aux membres érétiſés ; l'exercice du cheval & celui de la voiture rendirent enſuite à ces parties leur premiere liberté & leur mouvement : de façon que le malade reprit ſa premiere ſanté, au grand étonnement d'un nombre de perſonnes qui le regardoient comme un homme perdu, parce qu'il ſe ſoumettoit aveuglément à de nouvelles épreuves.

De tous les Auteurs qui ont écrit ſur les maladies du genre nerveux,

Frédéric Hofman (*a*) eſt le ſeul, que je ſache, qui faſſe mention de l'apoplexie ſpaſmodique, & de la paralyſie de même eſpece, qui lui ſuccede ordinairement. Après en avoir fait la plus exacte deſcription, cet Auteur nous annonce que cette eſpece d'apoplexie n'eſt réſervée que pour les femmes hyſtériques, & pour les hommes hypocondriaques ; & il nous dit que la tenſion naturelle de leurs nerfs & la ſéchereſſe de leurs entrailles s'oppoſent à la libre circulation du ſang dans les viſceres du bas-ventre, & dans les parties inférieures du tronc. Le cerveau en eſt par cette raiſon ſurchargé : ce qui procure des engorgements ſanguins & des compreſſions irrégulieres dans ce viſcere, d'où dépendent tous les ſymptomes de l'apoplexie ſpaſmodique, dont nous venons de fournir deux exemples.

La diſtinction de l'apoplexie ſpaſmodique d'avec les deux autres eſpe-

(*a*) Hofman de nervorum reſolut. cap. 1, p. 192, tom. 2.

ces que l'on connoît ſous le nom d'apoplexie ſéreuſe & ſanguine, eſt encore due à cet Auteur. Quoique cette derniere participe beaucoup de celle dont il s'agit, le ſpaſme n'en eſt pas moins très-ſouvent la véritable cauſe. La roideur des membres paralyſés, & les mouvements involontaires qu'ils éprouvent, en ſont les preuves convaincantes. Les ſaignées réitérées, les véſicatoires, les émétiques, &c. produiront donc, ſelon le même Auteur, de funeſtes effets ; (M. le Marquis de Caſtillon en fit la triſte expérience) tandis que les bains domeſtiques, le pédiluve, & autres remedes de même eſpece, qui attaqueront cette rigidité des nerfs, produiront des effets ſalutaires, puiſqu'ils faciliteront la diſtribution des liqueurs, en reſtituant aux vaiſſeaux leur calibre & leur ſoupleſſe.

Mon témoignage paroîtroit ici ſuſpect, s'il n'étoit étayé de celui de l'Auteur que je cite. Ses obſervations en ſont foi. (*a*) Je puis donc y ajouter

(*a*) Hofman conſult. & reſponſ. cent. 1, ſect. 1, caſus 19.

que j'ai vu nombre de paralytiques chez qui ces mêmes remedes avoient procuré ce déſordre. Combien n'ont-ils pas terminé leur vie ſous le joug d'une ſi cruelle pratique ? Le dirai-je ? l'intérêt du Public l'exige, & le zele qui m'anime m'y engage : j'ai été le fidele témoin, & plus d'une fois, des funeſtes effets des eaux de Balaruc, où l'on envoie communément tous nos paralytiques, & ceux des provinces voiſines, ſans égard & ſans diſtinction. J'y ai vu entr'autres un malade attaqué de la paralyſie dont il eſt ici queſtion, ſaiſi d'une fievre des plus violentes avec délire, & de mouvements convulſifs aux membres paralyſés, le premier jour qu'il fut purgé avec ces eaux, au grand étonnement du Médecin qui s'en étoit chargé. Il ne fallut rien moins que deux ſaignées & une copieuſe boiſſon d'eau de poulet, pour le ſauver du danger auquel on l'avoit aveuglément expoſé.

Les eaux thermales & ſalines agiſſent donc ici avec trop de fougue.

gue. (*a*) M. le Roi, Professeur en Médecine de l'Université de Montpellier, qui a écrit avec autant d'élégance que de précision sur la nature & les effets des eaux minérales, n'a pas oublié de nous prévenir sur l'action des eaux de Balaruc; puisqu'il nous dit : *Ad hoc autem auxilii genus non facilè venias cum homine qui aut podagrus sit, aut lue laboret venereâ, aut epilepticæ obnoxius, aut passione laboret hypocondriacâ aut hysterica.* (b)

Mais nous avouerons volontiers avec lui qu'elles réussissent parfaitement bien là où le relâchement des solides, & ensemble l'épaississement & la viscosité des humeurs, procurent la maladie. Leurs effets miraculeux attestent si bien en leur faveur, qu'il seroit inutile, pour ne pas dire ridicule, de vouloir contester leur mérite & leur vertu.

(*a*) Il en seroit de même de toutes les eaux thermales, quelles qu'elles soient.

(*b*) Caroli le Roi de aqu. min. natura & usu, prop. 160, p. 26.

Nous avouerons encore, ſi l'on veut, qu'elles peuvent être ſalutaires dans bien d'autres circonſtances où la rigidité peut être compliquée avec d'autres vices ; mais ce ſera toujours ſous les conditions que l'on ſe contentera alors de les appliquer extérieurement : & avec quelle précaution nous permettrons-nous leur uſage intérieur ! C'eſt ainſi que je conclus des autres eaux thermales ſalines ou ſulphureuſes, à qui on a vu opérer plus d'une fois, entre les mains des Médecins habiles, de merveilleux effets, qui paroiſſent cependant contradictoires avec la cauſe que l'on avoit à combattre.

RACORNISSEMENT des extrêmités du corps.

CE ſera particuliérement ſur les parties les plus éloignées du centre que ſe feront ſentir les effets de notre racorniſſement. L'extrêmité des vaiſſeaux & la petiteſſe de leur ca-

libre favoriſant ſon action par les obſtacles naturels qu'ils préſentent à la circulation des liqueurs, les lymphatiques ſeront bientôt oblittérés ; la nutrition ſera interceptée, ce qui deſſéchera toujours plus les parties ſolides, & les racornira à un point, que les muſcles, les nerfs, & les tendons qui aboutiſſent aux extrêmités du corps, ſe contracteront avec douleur, & forceront auſſi les membres à ſe replier ſur eux-mêmes, après avoir forcé le tronc d'obéir à l'action qui le preſſe pour fléchir à ſon tour : & nous aurons dans ce dernier effet du racorniſſement des ſolides, dont nous allons fournir des exemples, la preuve inconteſtable de ſon exiſtence & de ſon action dans chaque ſymptome des affections vaporeuſes.

Dom Lamée, Religieux Bénédictin du monaſtere de Montmajor, âgé de vingt-trois ans, d'un tempérament vif & très-ardent, ſouffroit depuis deux ans des douleurs très-aiguës aux cuiſſes, aux jambes & aux reins, avec une roideur qui l'empê-

choit de marcher. La grande application à ſes études, & ſur-tout à la muſique, avoit fourni les cauſes éloignées de ſon indiſpoſition. La diſſipation extrême des eſprits animaux avoit inſenſiblement appauvri la maſſe des fluides, & les fréquentes irritations du genre nerveux avoient enfin produit le racorniſſement.

Les bains agirent d'abord avec tant d'efficacité, que dans l'eſpace d'un mois le malade fut délivré de ſes douleurs, & marcha droit comme s'il n'avoit jamais eu d'incommodité. Il reprit ſes exercices, & rechûta : il eut recours aux mêmes remedes, qui opérerent toujours avec la même force. Je l'obligeai pour lors à quitter la muſique & ſes études. Ce ne fut pas ſans peine que j'obtins de mon malade une privation ſi ſenſible à tout Muſicien paſſionné ; mais auſſi jouit-il d'une meilleure ſanté juſqu'aux chaleurs de la canicule, leſquelles, plus exceſſives alors qu'elles n'avoient jamais été, le firent retomber de nouveau. Il revint aux bains pour la troi-

ſieme fois ; il fit en même temps uſage de la tiſane de poulet, & du petit lait diſtillé : ce qui termina ſa maladie.

Ne me ſera-t-il pas permis de joindre à cette obſervation une autre de même eſpece, qui ne m'appartient point, & dont j'ai été le témoin dans les premieres années que j'exerçois la Médecine ſous mon pere ? Mr. le Conſeiller **B*, âgé de cinquante-cinq ans, d'un tempérament bilieux, ſanguin, & fort mélancolique, fut attaqué dans les plus grandes chaleurs de l'été d'un *cholera morbus :* le vomiſſement, la diarrhée, les crampes & les défaillances caractériſoient cette maladie, à ne pouvoir s'y méprendre. La limonade en arrêta les progrès : la fievre, qui ſuccéda à tous ces efforts, la ſéchereſſe de la langue, des urines rouges & ardentes, & le délire, dénotoient une efferveſcence extraordinaire dans les humeurs. Les ſaignées répétées, les émulſions, les lavements rafraîchiſſants, les fomentations, & la tiſane de poulet, s'op-

poſerent au danger de l'inflammation dont le malade étoit menacé, & terminerent ainſi une maladie qui eût été très-ſérieuſe, & même mortelle, ſi on l'eût méconnue, ou tant ſoit peu ménagée.

La fievre céda enfin, après pluſieurs jours, & ſes ſymptomes s'évanouirent : mais le racorniſſement général des extrêmités du corps en fut la ſuite. L'alkaleſcence des humeurs avoit été ſi grande, que les humectants les plus puiſſants, que l'on avoit ſi prudemment employés, ne purent parer le coup. Les bras, les jambes, les doigts des mains & des pieds furent roides & immobiles : l'épiderme s'écailla, & la peau ſe deſſécha totalement. Ce fut par le ſecours des bains domeſtiques & des autres remedes humectants, dont le malade uſa pendant une année entiere, qu'il vint à bout de rétablir ſes membres & ſa ſanté.

Les effets de ce racorniſſement nous fourniſſent tous les jours des preuves de cette ſéchereſſe des ſoli-

des, que nous avons reconnue pour cauſe prochaine de l'affection vaporeuſe. Je connois un nombre de perſonnes ſujettes aux vapeurs, chez qui cette ſéchereſſe eſt ſi manifeſte, que dans différents endroits de leur corps l'épiderme ſe détache, les cheveux & les poils tombent : chez d'autres les fibres muſculaires ſe ſéparent, & forment des crevaſſes aux doigts des mains & des pieds. Que répondront ici nos adverſaires ? eſt-ce là l'effet de l'irrégularité du cours des eſprits animaux ? & n'eſt-ce pas plutôt celui des ſolides viciés ? les dérangements de l'*uterus* & les obſtructions de chaque viſcere du bas-ventre, en général & en particulier, produiſent-elles ces ſymptomes ? & ne ſommes-nous pas forcés d'avouer qu'elles ſont elles-mêmes le fruit du vice des ſolides que nous indiquons ?

Que l'on ne nous objecte point que l'on voit tous les jours des perſonnes qui jouiſſent de l'embonpoint le plus envié, chez qui les ſolides ne paroiſſent pas plus affectés que les li-

quides, & qui cependant ſont ſujettes aux vapeurs. La tenſion ſpaſmodique du genre nerveux, ſa roideur & ſon racorniſſement ne ſont point incompatibles avec ce tempérament ; puiſque ces mêmes perſonnes ſont attaquées des mêmes infirmités, & guériſſent à leur tour avec les mêmes remedes. Que l'on uſe auprès d'elles du moindre irritant, & l'on verra bientôt que la tenſion naturelle de leurs nerfs ſe changera en ſpaſme & en convulſion : elles ſeront par conſéquent aſſervies aux mêmes viciſſitudes, & elles ſeront ſoumiſes au même traitement ; avec ce déſavantage, qu'elles ſouffriront, & n'oſeront pas ſe plaindre. Cet embonpoint leur ſera d'autant plus à charge, qu'il leur ſera reproché par ceux même à qui elles ſeront forcées de s'adreſſer, & dont elles implоreront continuellement les ſecours.

VAPEURS COMPLIQUÉES.

FIEVRE PUTRIDE COMPLIQUÉE.

LA complication de cette maladie avec les vapeurs fut toujours le piege des Médecins pharmaceutiques. La préſence de cette matiere putride, dont les premieres voies ſont alors ſurchargées; la turgeſcence de ces levains étrangers qui inondent la maſſe du ſang & des humeurs, exigent promptement les ſecours de la Pharmacie. J'avouerai par conſéquent avec les plus outrés que là où la matiere putride abonde, nous devons nous hâter de l'évacuer: je dirai même plus, puiſque je conviendrai encore avec eux que nous devons employer les remedes les plus actifs, pour ne pas ſimplement remuer les matieres, mais

au contraire pour les expulſer avec force & efficacité. Les cathartiques, les émétiques, & tous les vermifuges ſeront donc reconnus ici pour les ſeuls ſpécifiques : & ſi ces maladies ſe terminent le plus ſouvent avec ſuccès, ce ſera toujours par les évacuations que ces remedes procurent.

C'eſt là une méthode généralement reconnue & approuvée, puiſqu'elle eſt appuyée des plus heureuſes expériences : mais ne trouvera-t-elle jamais aucune contradiction ? & faudra-t-il toujours purger, par la ſeule raiſon que la fievre eſt putride, & que les matieres abondent ? ou bien, s'il faut néceſſairement évacuer, ne faudra-t-il jamais employer d'autres remedes que ceux qui attaquent cette matiere fébrile en attaquant le vice des fluides, ſans jamais avoir égard à celui des ſolides, qui demande à ſon tour des ſecours ?

Le tempérament vaporeux eſt préciſément celui qui nous préſente des entraves dans l'adminiſtration de nos remedes, en fourniſſant à la premiere

maladie une seconde cause d'autant plus redoutable, qu'elle s'oppose constamment à l'efficacité des remedes indiqués. Cette cause réside dans cette roideur des solides, & dans leur sensibilité, si grande, que le moindre choc des parties actives des plus doux purgatifs excite alors des spasmes & des mouvements convulsifs, qui bien-loin de favoriser leur action, s'opposent au contraire à l'évacuation des matieres putrides, & en augmentent encore l'effervescence.

Pour remédier à cette complication, les humectants seront les seuls remedes appropriés, & les seuls capables de corriger la roideur des solides, & ensemble les irritations que les cathartiques procurent nécessairement par leur action. On les emploiera donc dans tous les temps de la maladie, & ce ne sera que par leurs effets que l'on obtiendra la dépuration des humeurs, en soumettant ainsi les solides aux différentes irritations auxquelles ils sont sujets dans tout le cours du traitement de la maladie primitive.

La terminaiſon plus ou moins funeſte de ces ſortes de fievres, par l'impéritie de ceux qui les traitent quelquefois dans les villes, & plus ſouvent encore dans les campagnes, où les Médecins ſont toujours appellés trop tard, nous prouve clairement que cette complication eſt auſſi commune dans ce climat que peu connue: & il ſeroit à ſouhaiter, pour le profit de cette partie du genre-humain ſi utile à l'Etat, à chaque province, & en particulier à cette ville, à cauſe de ſon immenſe terroir, que les Chirurgiens & les Apothicaires vouluſſent du moins écouter les leçons que nous ne ceſſons de leur faire ſur cet article. Nous ſommes en droit d'exiger d'eux un peu plus de modération dans l'uſage des purgatifs, & un peu plus d'attention ſur les différentes boiſſons chaudes dont ils abreuvent indifféremment tous leurs malades, dans la vue d'exciter des ſueurs, toujours ſymptomatiques, & toujours pernicieuſes; puiſqu'elles deſſechent les humeurs, rendent la matiere fébrile plus épaiſſe,

& moins propre à être élaborée & diſſoute, pour être ainſi expulſée par les efforts de la nature : ce qui procure des engorgements ſanguins dans les viſceres, & des inflammations d'autant plus funeſtes, qu'elles ſont le fruit d'un traitement tout-à-fait empirique, ſous lequel tant de victimes ſuccombent journellement.

Pour leur apprendre donc à être moins cruels, & pour les inſtruire ſur une matiere auſſi intéreſſante, (*a*)

(*a*) Cette leçon n'eſt faite que pour les Chirurgiens de campagne, & pour ceux qui par cupidité ſe mêlent de pratiquer la Médecine dans les villes qu'ils habitent. On en compte pluſieurs dans le royaume, où la Chirurgie a pris un empire ſi abſolu, qu'elle y commet impunément les plus grands meurtres, ſous les yeux de ceux même que le Souverain a établis pour veiller à la conſervation de ſes ſujets. L'abus eſt ſi outré, que les remedes les plus actifs, que la Chirurgie n'a jamais employés que dans certains cas graves, ſont devenus ſi familiers, que bientôt on comptera les hommes qui n'en porteront pas les marques : cautériſer, couper, brûler, ſont des remedes à tous maux.

nous nous faiſons un vrai devoir de publier notre façon de traiter cette complication de maladies, qui conſiſte dans le mêlange des remedes évacuants, avec ceux qui humectent & relâchent les ſolides trop tendus. On emploiera les ſaignées ſuivant le degré de fievre & d'inflammation, ſi la fievre putride eſt de ce caractere : ſi au contraire la putridité domine, nous nous hâterons de vuider les premieres voies ; & nous préférons toujours le tartre émétique, dont l'action ſera beaucoup plus aſſurée. (*a*) La

(*a*) Ce n'eſt pas ſeulement par ſon activité que nous préférons le tartre émétique à tous les autres évacuants ; mais encore parce qu'il eſt beaucoup moins incendiaire, puiſqu'il n'agit que ſur les membranes de l'eſtomac, qu'il ne pénetre point dans le ſang, & qu'il ne laiſſe après lui aucune empreinte d'irritabilité ſur les tuniques des vaiſſeaux. Le vin émétique opéreroit des effets contraires ; l'hipecacuana & tous les purgatifs quels qu'ils ſoient, agiſſant à leur tour par leurs parties réſineuſes, agaceroient beaucoup plus les vaiſſeaux. C'eſt pourquoi nous rejettons abſolument ces remedes dans le premier temps de la maladie.

tiſane de poulet fera la boiſſon ordinaire des malades ; les lavements rafraîchiſſants, les émulſions, & les fomentations en ſoutiendront les effets. On emploiera auſſi les tiſanes rafraîchiſſantes acidulées avec le nitre, l'eſprit de vitriol, & l'acide du limon. Ce ſera avec ce régime que l'on ſe ſervira alors, ſans crainte d'irritation & ſans trouble, des vermifuges, & des différents purgatifs dont on aura beſoin pour expulſer les matieres putrides, & pour étouffer le foyer de la fievre.

C'eſt ainſi que nous aiderons la nature à ſe débarraſſer de ſon fardeau : & ſi malgré nos ſoins nous ne pouvons éviter le racorniſſement des ſolides, par les évacuations copieuſes que nous ſommes forcés de procurer, un régime aſſorti à nos idées corrigera bientôt ce vice ; & la convaleſcence des malades ſera alors pour eux le commencement d'une nouvelle ſanté. L'obſervation ſuivante nous fournit une preuve de cette complication.

La Sœur de St. Eſprit, Religieuſe

Hoſpitaliere, âgée de trente-cinq ans, fut attaquée dans le mois de Décembre de l'année 1759 d'une fievre putride & inflammatoire. Elle fut ſaignée pluſieurs fois au bras & au pied; elle prit l'émétique, & fut purgée enſuite deux fois par intervalle: ce qui procura de grandes évacuations de matieres putrides, & des vers.

Nous étions déjà arrivés au quatorzieme jour de la maladie; la fievre avoit conſidérablement diminué, & l'orage paroiſſoit entiérement calmé, lorſque le délire parut accompagné d'un tremblement univerſel, qui ſe changea bientôt en roideur de tout le corps. La mâchoire fut en convulſion, & il ne fut plus poſſible de faire prendre des aliments à la malade. Tous ces différents ſymptomes caractériſoient aſſez l'affection hyſtérique compliquée; mais ce qui avoit déjà précédé rendoit le pronoſtic très-douteux.

J'ordonnai néanmoins que cette Religieuſe à demi morte fût plongée dans l'eau. J'avouerai ici que ce ne fut pas ſans ſurpriſe que je voyois déjà que le

le premier bain & le second n'avoient opéré aucun changement à son état : mais le troisième enfin, qui fut plus long, me rassura, & agit avec tant d'efficacité, que la fievre & le délire disparurent, la roideur du corps fut moindre, & la malade put prendre des aliments. Des effets aussi satisfaisants publioient assez l'efficacité du remede : aussi la malade y fut livrée jusqu'à parfaite guérison.

Les mouvements convulsifs qui surviennent à la fin des maladies aiguës, ont toujours été regardés comme mortels : Hippocrate & Duret nous l'assurent. Le premier nous dit : *In febribus acutis convulsiones, & circa viscera dolores fortes, malum.* (*a*) Et le second ajoute : *Convulsio febri superveniens omnino funesta ; perraro autem puerulis ; qui verò septem annis provectiores sunt, convulsione non tentantur in febre ; sin autem desperati.* (*b*) Les

(*a*) Hippocr. aph. LXVII, sect. IV.

(*b*) Duretus in coacas Hippocr. cap. XIV, p. 226.

Médecins qui les ont ſuivis, ſe ſont depuis convaincus par leur propre expérience que ce pronoſtic ne pouvoit être faux, puiſque nos Oracles l'avoient prédit.

Imbu des mêmes principes & de ces vérités, j'avois déjà condamné cette pauvre victime, & elle auroit infailliblement ſubi l'arrêt, ſi je n'euſſe cru me rendre homicide en l'abandonnant ainſi à ſon malheureux ſort. Continuellement occupé à chercher dans les reſſources de l'Art le moyen de lui ſauver la vie, je parcourus plus d'une fois les dérangements de la nature; les cauſes qui les avoient produits fixerent auſſi mes regards; & les ſymptomes qui ſe préſentoient à mes yeux arrêterent mes idées.

De grandes contentions d'eſprit avoient précédé le mal, & de grandes évacuations l'avoient ſuivi. Quelle reſſource pour tirer une conſéquence, qui devenoit ſi intéreſſante qu'elle pouvoit ſauver les jours à la malade! Mais l'idée d'une métaſtaſe de la matiere morbifique au cerveau; la pré-

ſence des vers, ou bien l'anéantiſſement du ſang & des eſprits, traverſoient continuellement mon eſpoir. Embarraſſé de moi-même, & me reprochant ſecrétement mon inſuffiſance, je me décidai enfin. Une copieuſe évacuation d'urine qui parut en ce moment, & que le lit recevoit, parce que la malade étoit roide & immobile, étaya mes idées. Je ne doutai plus alors que la maladie ne fût compliquée avec l'affection hyſtérique. (*a*) J'ordonne le bain tiede, & avec une confiance que l'on traitera peut-être de témérité, j'annonce le ſuccès. La

(*a*) Parmi les ſignes qui caractériſent l'affection hyſtérique, l'abondance des urines en eſt un des plus certains, au rapport de Sydenham. *Illud maximè proprium eſt, atque ab eo inſeparabile, quòd ſcilicet ægrè urinam reddant planè limpidam, ad inſtar aquæ è rupibus ſcaturientis; idque ſatis copiosè. Quod quidem ego ſigillatim percontando, in omnibus ferè didici ſignum eſſe patognomicum eorum affectuum, quos in fœminis hyſtericos, in maribus hypocondriacos appellandos cenſemus.* Voyez Sydenham, in epiſt. ad Guillem. Cole, Med. D. tom. 1, p. 230.

joie des aſſiſtants ranima leurs forces, en même temps que mon courage. On court, on ſe hâte de préparer le remede. La confiance que l'on avoit en lui redoubloit à chaque inſtant par le récit de ſes vertus : on le vit en effet opérer ſes merveilles.

Ce n'eſt pas ſeulement ſur les fievres putrides compliquées que nous prétendons uſer de ce régime ; les intermittentes exigeront encore le même traitement, puiſque la même roideur des ſolides s'oppoſera toujours à l'action des remedes évacuants & des fébrifuges, auxquels il faut néceſſairement avoir recours. Combien pourrions-nous citer d'exemples de fievres des plus rebelles dégénérées enſuite en bien des maladies chroniques, par le trop grand uſage des purgatifs, & de différents remedes fébrifuges aſſociés au quinquina ?

Une épidémie qui régna à Arles en 1761, comme dans pluſieurs autres villes de la province, a appris aux Médecins à uſer modérément de ces ſortes de remedes ; & ce n'a été

qu'après bien des leçons que tant d'exemples funeſtes nous ont faites, que nous avons appris à leur aſſocier les humectants & les aqueux. C'eſt de cette façon que nous avons fixé la fievre, en tempérant ainſi l'orgaſme des humeurs. Nous avons en même temps ouvert les voies à la matiere fébrile, qui s'eſt échappée par l'extrêmité des vaiſſeaux, & par les différents couloirs que la nature, de concert avec les remedes, lui avoit préparés. Parmi le nombre de ces fébricitants j'en citerai deux exemples.

Le ſieur Pelliſſery, Napolitain, Capitaine de la chaloupe des fermes du Roi, âgé de quarante ans, d'un tempérament bilieux, ſanguin, & fort mélancolique, fut attaqué de la fievre tierce qui régnoit ici en 1761; il fut ſaigné, purgé, & prit enſuite pluſieurs priſes de quinquina avec ſuccès. Quelque temps après il retomba, & recourut aux mêmes remedes, qui fixerent la fievre pour la ſeconde fois.

Revenu de nouveau dans ſon pre-

mier état, il changea de méthode, & ſe décida pour l'émétique, qui opéra fort bien, ſans emporter la fievre : c'eſt pourquoi on recourut derechef aux remedes fébrifuges, que le malade prit en décoction & en ſubſtance. La fievre devint alors irréguliere, tantôt continue & tantôt intermittente, marquée quelquefois en tierce & en double tierce, & ſe fixa enfin en quarte bien réglée.

Les vents, les borborigmes, les douleurs aux hémorroïdes parurent alors, & tourmenterent prodigieuſement le malade. Je preſcrivis la tiſane de poulet pour les calmer ; mais ce fut ſans ſuccès, puiſque les coliques inteſtinales & les mouvements convulſifs ſe mirent de la partie. Dans cet état je ne connus que les bains tiedes. Le malade y fut plongé le même jour, & fut fort ſoulagé. On continua ; & par ce ſeul remede on emporta les douleurs & la fievre.

Le ſieur Thevenon, Econome de l'Hôpital de la Charité, du même âge & du même tempérament que

notre Napolitain, fut attaqué de la fievre épidémique. Les purgatifs & les fébrifuges attirerent chez lui des symptomes vaporeux assez considérables, sans jamais fixer la fievre. Il guérit à son tour par l'effet du bain tiede. J'en pourrois citer plusieurs autres qui prouveroient inconteſtablement la complication que j'annonce, où les solides, encore plus outrés dans leur degré de sensibilité, refusoient constamment l'action des fébrifuges; de façon qu'il ne fut jamais permis de s'en servir, quoiqu'affoiblis dans le véhicule le plus approprié. Le seul relâchement des solides, que l'on se procuroit alors par les remedes humectants, rendoit aux fibres cette élasticité, si nécessaire pour agir elles-mêmes sur la matiere fébrile, & pour inviter la nature à l'expulser toute seule au dehors.

VÉROLE COMPLIQUÉE.

DE toutes les méthodes de traiter la vérole, c'est avec fondement

que nous adoptons ici celle que publia M. Haguenot dans un mémoire dont ce célebre Profeſſeur fit la lecture en 1732, dans une aſſemblée de la Société royale des Sciences de Montpellier. Ce mémoire fut imprimé enſuite en 1734, ſous l'approbation de cette illuſtre Académie. Les raiſons que contient cet ouvrage ſont ſi conformes à mes idées, dans le cas où cette maladie ſe trouve compliquée avec les vapeurs, que j'ai cru ne pouvoir me diſpenſer de les préſenter au Public une ſeconde fois, pour étayer mon ſyſtême, & lui mériter toujours plus le ſuffrage des Médecins praticiens. Voici en abrégé le contenu de ce mémoire.

Perſonne n'ignore, dit-il, que le mercure ne ſoit un puiſſant remede & le ſeul ſpécifique pour la guériſon des maux vénériens. Les Médecins conviennent encore unanimement que de toutes les manieres de s'en ſervir, celle de frotter l'habitude du corps avec l'onguent mercuriel eſt la meilleure, la plus ſûre, & la ſeule qui

guériſſe radicalement ; parce que quelque utiles que puiſſent être dans certains cas les préparations chymiques que l'on fait de ce minéral, & les différentes tiſanes dans leſquelles on a trouvé le ſecret de le ſuſpendre, malgré ſon exceſſive peſanteur, elles ont été néanmoins ou abandonnées aux empiriques, ou regardées comme inſuffiſantes pour la cure radicale ; par la raiſon que les unes compoſent des remedes violents, comme les précipités, & que les autres ſont tout au moins des alliages du mercure avec des parties de quelque autre mixte ; ce qui donnant à ce remede plus de corps, lui ôte la vertu de fureter, & d'emporter les embarras des plus petits vaiſſeaux, cauſés par le virus vénérien.

Cette méthode de frictionner les malades, dont la Médecine ſe fait honneur d'être en poſſeſſion depuis ſi long-temps, a été fort perfectionnée de nos jours. Le célebre M. Barbeirac, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, dont le nom ſubſiſtera

toujours dans la poſtérité la plus reculée, fut le premier qui mit la main à cet ouvrage. Il ne pouvoit voir d'un œil tranquille qu'un remede, qu'il regardoit à juſte titre comme un ſpécifique aſſuré, fît périr une grande quantité de malades, par les violents accidents qu'il cauſoit preſque toujours. Il n'eut pas de peine à comprendre que ces accidents provenoient des frictions univerſelles, que l'on pratiquoit alors : il crut, pour arrêter la fougue du mercure, devoir ſupprimer ces frictions, & leur en ſubſtituer de particulieres.

Cette méthode, qui a été obſervée par tous ceux qui ont marché ſur les traces de ce fameux praticien, fut corrigée enſuite d'une maniere plus particuliere, en préparant les malades plus long-temps, en leur donnant des frictions plus légeres, en mettant de plus longs intervalles de l'une à l'autre, & en leur faiſant uſer pendant tout le cours de ces mêmes frictions de laitage, & de tiſanes délayantes, pour amortir l'action du remede. C'eſt à

M. Chicoyneau, premier Médecin du Roi, que nous ſommes redevables de cette maniere de traiter, qu'il rendit publique en 1718, dans une theſe qui fut ſoutenue aux Ecoles de Médecine: dans laquelle il prouve par des raiſons ſolides, & par des obſervations très-bien circonſtanciées, que le principal but que l'on doit ſe propoſer dans la guériſon de la vérole, c'eſt d'éviter, autant qu'il eſt poſſible, la ſalivation; que ce genre d'évacuation eſt plus dangereux qu'utile, & qu'on doit s'attacher à éteindre le virus, & non pas à l'évacuer. Rien ne fait tant l'éloge de cette méthode & de ſon auteur, que les contradictions qu'elle trouva d'abord parmi les plus habiles & les plus expérimentés ſur cette matiere, qui furent contraints dans la ſuite d'en devenir les apologiſtes, & de ſe conformer à la pratique de ce grand Médecin.

Cependant quoique cette méthode, aujourd'hui généralement reçue, & publiée une ſeconde fois par M. Guiſard,

(*a*) Médecin de Montpellier, ſoit préférable à toutes celles qui l'avoient précédée, & qu'elle ait procuré juſqu'ici de très-grands avantages, elle eſt encore ſujette à bien des inconvénients, dont la plupart, tirés de la nature & de l'action même du mercure, ſont preſque toujours inévitables.

Tout le monde convient que ce remede a des parties intégrantes très-lourdes & très-maſſives, qui par leur poids ébranlent beaucoup les ſolides, & briſent les humeurs ; ce qui fait qu'on le regarde comme un remede fondant, capable d'apporter des changements conſidérables à la machine : la chaleur qu'il excite dans tout le corps, l'élévation du pouls, & les autres effets qu'il produit, en ſont une preuve inconteſtable.

C'eſt de cette action violente du mercure qu'on doit déduire tous les accidents que les frictions ont coutume de procurer : & ſans parler ici

(*a*) Voyez la Diſſert. pratiq. ſur les maux vénériens, par M. Guiſard.

des mauvais effets qu'il faiſoit anciennement, lorſqu'on donnoit des frictions générales, & qu'on ne les ménageoit point avec la prudence de nos jours, il eſt certain que, malgré les ſages précautions que l'on prend aujourd'hui, on ne peut gueres préſerver certains malades de fâcheux accidents, quelquefois mortels, toujours difficiles à arrêter. Par exemple, on a expérimenté que, quoiqu'on ménage les frictions, & par rapport à la quantité de l'onguent, & par rapport à l'intervalle qu'on laiſſe de l'une à l'autre, il ſurvient ſouvent aux malades des ſalivations, des inſomnies, des maux de tête, des cardialgies, des ulceres à la bouche, des nauſées, des vomiſſements, des dyſenteries, des abattements de forces, des ſyncopes, & autres accidents, qui, quoique moins violents qu'autrefois, ont ſouvent de mauvaiſes ſuites, ſi les ſujets ont la poitrine délicate, ou s'ils ſont d'une mauvaiſe conſtitution.

Nous avons vu, dit notre Auteur, des gens qui ont été traités ſelon les

regles de l'Art, devenir paralytiques & perclus de tous leurs membres, ſans qu'on ait pu ſoupçonner d'autre cauſe que la trop grande action du mercure ſur le cerveau & ſur le genre nerveux, & qu'on n'a pu prévenir. On ſait en un mot qu'il y a certains malades diſpoſés à ſaliver, qu'on a manqué de guérir par cette méthode ; parce qu'une ſalivation abondante, ſurvenue après la premiere ou deuxieme friction, a obligé de les ſuſpendre, & qu'on n'a pas pu fournir au ſang une ſuffiſante quantité de mercure pour détruire le venin.

Convaincu par cet expoſé de la néceſſité des frictions pour la guériſon des maux vénériens, mais en même temps peu ſatisfait de la maniere qu'on les donnoit, notre Auteur crut que pour la perfectionner, il ne s'agiſſoit que de trouver un remede qui bridât, pour ainſi dire, le mercure, & en arrêtat la trop grande violence. Il imagina fort ſagement que le bain domeſtique, dont on ſe ſervoit pour préparer les malades aux frictions, étoit le

moyen le plus efficace pour produire cet effet. Les raiſons ſuivantes le déterminerent à ſaiſir cette penſée.

Premiere raiſon. Pendant le cours des frictions, on ſe propoſe de délayer le ſang intérieurement par des lavages, ou des tiſanes rafraîchiſſantes & diurétiques, dans la vue, non ſeulement de procurer une évacuation par les urines, mais encore d'appaiſer le grand mouvement qu'excite le mercure, & d'empêcher le deſſéchement des ſolides. Or le bain a toutes ces qualités; il jette dans le corps une grande quantité de parties d'eau, qui détrempent les humeurs, relâchent les parties ſolides, & augmentent la diureſe.

La ſeconde raiſon, qui ſuit de la premiere, eſt que le bain diminuant l'action du mercure, & prévenant par conſéquent ſes mauvais effets, on peut pouſſer plus loin les frictions, & les continuer long-temps ſans rien craindre: ce qu'il ne faut pas ſe flatter de pouvoir faire, en ſuivant la méthode reçue.

Troiſieme raiſon. Le bain ramollit

la peau, rend ſes conduits plus ſouples & plus faciles à céder aux parties du mercure qui s'y préſentent, & en favoriſe par conſéquent l'entrée. C'eſt pour cela que lorſque l'on traite les malades ſelon la méthode ordinaire, après les avoir fait ſaigner & purger le lendemain des bains qui ſervent de préparation, on leur en fait prendre encore deux ou trois autres immédiatement avant les frictions, pour éviter la ſéchereſſe que la peau contracte pendant ces deux jours employés à la ſaignée & à la purgation : ſéchereſſe qui eſt certainement un grand obſtacle à l'entrée du mercure. Or le bain, pris depuis le commencement du traitement juſqu'à la fin, doit entretenir cet état de molleſſe de la peau, qui la rend propre à recevoir les parties du vif-argent. Donc le bain a encore cet avantage, qu'il convient merveilleuſement pour faciliter l'action du mercure, en rendant ſon entrée plus aiſée dans le ſang : ce qui eſt une des principales vues qu'on doit avoir dans l'uſage des frictions.

Quatrieme

Quatrieme raiſon. De toutes les évacuations, celle qui ſoulage le plus ces malades, eſt la ſueur, & l'inſenſible tranſpiration ; parce qu'elle eſt la plus conſidérable de toutes les évacuations naturelles du corps humain, & qu'on peut la regarder comme un égoût univerſel, qui ſert à mettre au dehors le *virus* qui a déjà été briſé par le mercure. (*a*) Or le bain favoriſe beaucoup la tranſpiration, en rendant la peau moite, & diſpoſée à recevoir une

(a) *A balneo aquæ tepidæ perſpiratio unius horæ ad ſeſqui-libram aſſurgit, nec ſubſequentium horarum perſpiratio à præcedente evacuatione inhibetur.* Aph. 25 Med. ſtatic. Britan. Keill.

Cet Auteur ajoute, aph. 21 : *Calore, motu & exercitio unciæ duæ vel tres, interdum quatuor perſpiratione ſpatio unius horæ expelluntur.* Et aph. 22 : *Quantò major eſt perſpiratio motu aut exercitio elicita, tantò minor eſt per ſubſequentes horas corpore quieſcente.*

D'où il s'enſuit évidemment que rien ne favoriſe tant la tranſpiration que le bain, puiſqu'il n'en empêche pas la continuation, comme le mouvement, la chaleur, l'exercice.

plus grande quantité de fluide : donc le bain eſt encore par cette raiſon très-convenable.

Cinquieme raiſon. La tranſpiration étant plus aiſée & plus abondante par le moyen du bain, les liqueurs ſe portent moins vers les autres couloirs, & par-là on prévient la ſalivation ; qui eſt un des plus grands obſtacles à la guériſon des maux vénériens, & ſujette aux inconvénients marqués ci-deſſus. C'eſt ce qui oblige pluſieurs fois, dans le traitement des vérolés, de recourir au bain domeſtique pour en arrêter les progrès : & notre Auteur a conſtamment obſervé que ce ſecours eſt plus prompt & plus puiſſant que les ſaignées & les purgatifs, qu'on a coutume d'employer mal-à-propos dans ces ſortes d'occaſions ; ſans compter qu'on eſt encore à temps, après avoir arrêté la ſalivation, de continuer les frictions mercurielles, ſuppoſé qu'elles n'aient pas été ſuffiſantes.

Toutes ces raiſons ſur l'utilité du bain pendant le temps des frictions, lui parurent ſi plauſibles, qu'il crut

ne rien haſarder d'en tenter l'expérience. Ce fut en 1719 qu'il en fit le premier eſſai ſur un artiſan à Montpellier, dont la maladie étoit parfaitement caractériſée ; & il eut la ſatisfaction de voir diſparoître peu à peu tous les ſymptomes. Il réitéra ces épreuves, & il nous aſſure que dans l'eſpace de quelques années il avoit guéri plus de trente malades, auſſi vivement attaqués du mal vénérien que l'artiſan dont il eſt fait mention. Il ajoute encore qu'il a traité différentes eſpeces de vérole, & que tous les ſymptomes vénériens les plus marqués ont été conſtamment emportés par ſa méthode, qui conſiſte en général dans l'uſage des frictions & des bains entremêlés & continués depuis le commencement juſqu'à la fin.

Si jamais cette façon de traiter la vérole doit prévaloir ſur toute autre, ce ſera ſans contredit toutes les fois que les malades qui en ſont attaqués auront les fibres roides, ſeches, & racornies, & que leur ſang épais & acrimonieux exigera les remedes les plus

propres à changer ſon caractere. Dans une pareille conſtitution le mercure ſera toujours un remede très-dangereux, puiſque par ſon action il heurtera violemment contre ces fibres, raréfiera outre meſure les molécules du ſang, diſtendra les tuniques des vaiſſeaux, & procurera des engorgements & des inflammations le plus ſouvent mortelles.

On trouve dans la méthode cideſſus propoſée les plus ſages précautions pour prévenir ces funeſtes effets; puiſque par l'uſage continuel du bain on s'oppoſe continuellement à l'action d'un remede toujours contraire à l'état des ſolides, & toujours néceſſaire pour détruire le virus. Si les obſervations de M. Haguenot en prouvent évidemment l'efficacité, celles que j'ai faites après lui confirment toujours plus la juſteſſe des idées curatives que ce grand Médecin nous propoſe.

Une fille du monde âgée de vingt-cinq ans, d'un tempérament ſec, & ſujette aux vapeurs, s'étant livrée de fort bonne heure aux excès de la dé-

bauche, eut bientôt gagné les faveurs de Venus. Les ſymptomes qui caractériſoient ſa maladie n'étant pas équivoques, elle s'adreſſa à un Chirurgien, qui la retira chez lui, & la traita à ſa maniere. Une ou deux ſaignées, autant de purgations, & quelques bains domeſtiques chauds, pour ne pas dire bouillants, firent tous les frais de ſa préparation, qui, comme l'on voit, fut bien précipitée. Il ajouta avec la même célérité la pommade mercurielle, pour ſe débarraſſer au plus vîte d'une malade importune qui vivoit à ſes frais.

Les ſymptomes hyſtériques augmenterent tous les jours; & une ſalivation des plus abondantes, qui ſurvint à la quatrieme friction, termina le traitement. On y revint une ſeconde fois au retour de la ſaiſon; on la traita de même, & avec le même ſuccès. On ſe flattoit enfin qu'à la troiſieme fois le mal ne ſeroit pas ſi rebelle; & après avoir pris conſeil de pluſieurs Médecins & Chirurgiens, tous également expérimentés, on recommença

de nouveau un traitement un peu plus modéré : mais inutilement voulut-on s'obſtiner à pouſſer les frictions juſqu'à l'extrêmité du corps, il fallut s'arrêter au milieu de la route ; & pour peu qu'on eût tardé de recourir au bain, la malade ſuccomboit ſous l'effet du remede. L'orage une fois calmé, on aſſura à cette fille une guériſon radicale ; & ce fut avec l'approbation de tous les conſultants qu'elle ſe maria.

Une perte blanche, qu'elle gardoit précieuſement depuis trois ans, & que l'on regardoit alors comme non ſuſpecte, déclara le myſtere au ſixieme jour de ſes noces. Son mari fut empeſté par une gonorrhée virulente qui reflua dans le *ſcrotum*, & qui laiſſa après elle des marques aſſurées d'une vérole confirmée. Je fus appellé pour lors pour y remédier. Le jeune homme, d'un naturel fort doux & pacifique, entra ſans murmurer dans les remedes ; il fut traité tout ſimplement par la méthode commune, & fut guéri dans l'eſpace de deux mois.

Le traitement de ſon épouſe exi-

geoit bien d'autres remedes ; ſon mal étoit invétéré, & ſon tempérament s'oppoſoit d'autant plus à l'action du mercure, qu'il s'étoit déjà effarouché trois fois à ſon approche. N'eſt-il pas évident qu'elle auroit ſubi pour la quatrieme fois le même ſort, ſi j'euſſe ſuivi la même route que les premiers qui s'en étoient chargés ? La préparation la plus longue & la plus ménagée eût été encore inſuffiſante : c'eſt pourquoi j'employai la méthode ci-deſſus propoſée ; & après avoir préludé par trente bains domeſtiques, où la malade reſtoit quatre heures chaque jour, & autant de bouillons de poulet, on donna les frictions, ſans jamais diſcontinuer l'uſage du bain, que la malade prenoit réguliérement les deux jours d'intervalle que je mis aux frictions. Par ce moyen, je repaſſai deux fois le corps, & j'employai douze onces de pommade mercurielle, (*a*) ſans

(*a*) On obſervera que par ce traitement on peut employer ſans aucun riſque douze onces de pommade mercurielle, & même

que la bouche en fût tant ſoit peu altérée. Ce traitement fut très-long ; mais la malade guérit ſi radicalement, que ſon mari en fit l'épreuve.

Il eſt prouvé par cet exemple, & par bien d'autres que je pourrois citer, que le ſeul moyen de guérir la vérole dans les tempéraments ſecs & racornis, & par-là trop ſenſibles à l'effet du mercure, eſt d'en brider l'action par le bain domeſtique. C'eſt la ſeule façon d'en arrêter la fougue, en l'obligeant à reſter dans le ſang un temps aſſez conſidérable pour détruire les concrétions véroliques, & les expulſer au dehors. Les effets dangereux que ce remede procure, quand il eſt employé ſeul & ſans ménagement, prouveront encore plus la néceſſité d'y recourir.

---

plus, ſuivant les cas, ce qui fait deux doſes communes ; & c'eſt pour ſuppléer à celle que l'eau du bain entraîne avec elle. Cette réflexion a échappé à M. Aſtruc : s'il l'eût faite en ſon temps, il auroit ménagé ſa cenſure ſur la méthode ci-deſſus propoſée. Voy. Aſtruc, de morbis venereis, lib. VI, p. 561.

Le ſieur Savi, Calfateur de ſon métier, âgé de quarante-cinq ans, d'un tempérament ſec & atrabilaire, ſe fixa dans l'eſprit qu'il avoit la vérole : on le traita par les frictions, uniquement pour le ſatisfaire, & on le deſſécha à un plus haut degré. Tourmenté toujours plus par ſes idées chimériques, & ne ſe croyant pas guéri, il voulut tenter un autre remede ; ce fut de la tiſane d'Aix. Il fut dans cette ville pour conſulter l'inventeur de ce prétendu ſpécifique, & en revint très-ſatisfait. Il commença en 1760 pour la premiere fois d'uſer de ce remede, qui conſiſte en une tiſane ſudorifique, & en des pillules mercurielles purgatives, qui l'échaufferent ſi prodigieuſement, qu'il fallut recourir aux plus grands rafraîchiſſants pour réparer le déſordre.

Au mois de Mai 1761 il y revint une ſeconde fois. Les ſolides agacés de nouveau par l'effet de ce remede, en ſouffrirent de ſi grandes contractions, que la fievre ſurvint. Les entrailles érétiſées, & l'eſtomac auſſi

révolté, nous fournirent les plus violents ſymptomes du *cholera morbus*; les crampes, les défaillances, les évanouiſſements, & les évacuations copieuſes par le vomiſſement & par les ſelles ſecouerent le malade à un point, qu'on le vit à deux doigts de ſa perte. L'eau de poulet calma l'érétiſme; & le bain, auquel on eut recours dès que les évacuations eurent ceſſé, acheva de calmer cet orage.

Après cette ſeconde épreuve, dans laquelle notre hypocondriaque avoit ſi fort riſqué, n'avoit-on pas lieu de croire que s'étant ſatisfait, il reſpecteroit pour toujours ce remede? On ajouta à la leçon qu'il venoit de recevoir les raiſons les plus perſuaſives, pour le tranquilliſer ſur un mal dont il étoit continuellement occupé. On fit plus, on écrivit au Médecin d'Aix, pour le prier de rejetter ce fanatique, & de lui refuſer ſon remede. Tout cela fut inutile: le malade ſut fort bien ſe le procurer une troiſieme fois; il le prit en cachette, & éprouva derechef les mêmes accidents.

On voit par ce récit combien auroit éte favorable à ce malade la méthode que nous publions, puiſqu'en combattant la maladie hypocondriaque par le bain, on auroit aſſurément guéri la manie vérolique, qui en étoit un ſymptome.

Le traitement de la gonorrhée compliquée exigera encore les mêmes ménagements, puiſque les remedes les plus appropriés agiront ſur des fibres douées d'une même conſtitution. Les tiſanes rafraîchiſſantes & diurétiques ſeront toujours favorables pour déterger l'ulcere des proſtates, & pour expulſer par cette voie les parties du virus qui l'ont formé. Mais les purgatifs & les diurétiques chauds ſeront toujours ſuſpects ; & bien-loin d'en favoriſer la ſortie, ils en procureront le reflux. C'eſt par cette raiſon que nous regarderons les pillules mercurielles comme des remedes empiriques, pour ne pas dire de véritables poiſons, que tout Médecin éclairé doit rejetter de ſa pratique. (*a*) Les ſages

(*a*) Nous portons le même jugement ſur

réflexions de M. Goulard (*a*) ſur cette maladie apprennent aux Chirurgiens la route qu'ils doivent ſuivre, en publiant authentiquement l'uſage des frictions & du bain.

Nous ne nous étendrons pas davantage ſur cet article, puiſque M. Goulard nous a déjà prévenu : nous ajouterons ſeulement après lui, que ſi cette façon de traiter la gonorrhée a paru à ce grand Chirurgien la plus ſalutaire de toutes, c'eſt parce qu'il pratique dans un climat où les tempéraments phlegmatiques ſont auſſi rares, que les tempéraments chauds & ſecs ſont communs.

Ce ſeroit ici le lieu de rapporter une quantité d'exemples tous plus funeſtes des effets des pillules mercurielles, ſi je n'étois pleinement con-

---

le ſublimé corroſif que M. Vans-Viéten emploie dans le traitement de la vérole ; tout comme ſur les dragées du ſieur Keiſer, dont nous avons vu de très-mauvais effets.

(*a*) Remarques & obſervations pratiques ſur les maladies vénériennes, par M. Goulard.

vaincu que tout Médecin les connoît comme moi. Je me contente donc d'avertir ceux qui ne connoiſſent pas d'autres remedes de vouloir bien étudier leur action ; & ils verront que c'eſt avec raiſon que nous leur imputons tant de mauvais effets.

ÉCROUELLES COMPLIQUÉES.

CETTE eſpece d'épaiſſiſſement de la lymphe, qui conſtitue le virus ſcrophuleux, n'eſt point antipathique avec le vice du genre nerveux, qui conſtitue à ſon tour l'affection vaporeuſe ; puiſqu'on voit de véritables ſcrophuleux affectés de vapeurs, c'eſt-à-dire, que la maladie primitive devient pour lors compliquée avec celle-ci, que j'appellerai ſecondaire, avec d'autant plus de raiſon qu'elle eſt preſque toujours l'effet des remedes trop actifs que l'on emploie pour attaquer le virus ſcrophuleux, toujours inſuffiſants pour le détruire, mais non pas aſſez indifférents pour ne pas procu-

rer la complication vaporeuſe ; & quelquefois elles la portent à ſon plus haut degré.

Pour remédier à cette double cauſe, autant que pour la prévenir, nous aurons ſoin, dans le traitement de la maladie primitive, de rejetter tout purgatif draſtique, tel que l'hellébore noir aſſocié au mercure doux, (*a*) & autres de même eſpece : les ſudorifiques trop puiſſants ſeront auſſi exclus, pour y ſubſtituer les altérants les plus doux, aſſociés aux humectants & aux aqueux. Ce ſera ſous ce régime que nous attaquerons toujours plus puiſſamment les vices de la lymphe, puiſqu'en ſoumettant ainſi le genre nerveux aux impreſſions du virus ſcrophuleux, nous obvierons aux ravages intérieurs qu'il ne ceſſe de produire.

Si les cures en ce genre de maladies ſont rares, c'eſt que le remede ſpécifique manque. Les heureuſes expériences de M. Storck (*b*) ſur la ciguë ſem-

(*a*) Voyez l'abrégé de la Méd. prat. par Jean Allen, tom. IV, p. 475.

(*b*) Antonii Storck, ſacræ Cæſar. reg.

blent nous promettre quelque choſe pour l'avenir. Il eſt à eſpérer que ce Médecin habile, qui a ſi bien ſu manier ce poiſon, nous dévoilera un jour toute la ſpécificité de ce remede ; puiſqu'il nous force à reconnoître déjà en lui un fondant des plus puiſſants, des plus pénétrants, & des plus actifs, ſans être échauffant, qui opere avec efficacité dans toutes les occaſions où il faut réſoudre, diſcuter, & donner de la liberté dans la circulation. C'eſt ainſi qu'on a vu réſoudre les obſtructions, fondre les ſquirres, & guérir le cancer ; corriger en même temps l'acrimonie du ſang, les fluxions, les catharres, les démangeaiſons, la gale, la teigne, & les maladies cutanées les plus rebelles.

Tant de merveilleux effets atteſtés par les expériences réitérées de M. Storck, & par celles qui ont été faites après lui par pluſieurs Médecins

---

Apoſt. majeſt. Concilii aulici Archiat., &c. Supplem. neceſſ. de cicuta.

& Chirurgiens, (*a*) aſſez amis de l'humanité pour s'être empreſſés de mettre à profit une ſi belle découverte, ſemblent nous aſſurer que nous trouverons enfin dans les différentes préparations de cette plante un antidote pour détruire le virus ſcrophuleux. En attendant que les partiſans zélés de ce nouveau remede, animés par ſes antagoniſtes, en aient découvert toutes les propriétés, il eſt très-eſſen-

(*a*) M. Lallemand, Médec. à Epernay. Journ. de Méd. du mois de Mai 1760, p. 511.

M. Martin, Médec. à Aumale. Journ. de Méd. du mois de Févr. 1761, p. 121.

M. Deſmilleville, Médec. à Lille. Journal de Méd. mois d'Avril 1761, p. 322.

M. Pellet, Médec. à Millau en Rouergue. Journal de Méd. mois de Décembre 1761, p. 519.

M. Finantveu, Chirurg. Major de l'Hôp. de Briançon. Journ. de Médec. mois de Décembre 1761, p. 522.

M. Agaſſon, Médec. à Lectoure. Journ. de Méd. du mois de Février 1763, p. 127.

M. Bieshaar, Chirurg. à Berg-op-Zoom. Journ. de Méd. du mois de Mai 1763, p. 455.

tiel

tiel de prévenir les uns & les autres ſur ſon inſuffiſance, toutes les fois que le virus qu'il attaque ſe trouvera compliqué avec tout autre vice ; ce qui exigera alors un traitement analogue à la maladie ſecondaire.

M. Storck a prévenu l'objection, puiſqu'il conſeille, en Médecin judicieux, de faire uſage des remedes propres aux différentes affections particulieres ; parmi leſquelles il compte l'affection ſpaſmodique, qu'il attaque avec les narcotiques & les autres remedes uſités. Je reſpecte beaucoup les déciſions de notre Auteur ſur l'efficacité de ſon remede, comme ſur ſon emploi ; mais il me ſera toujours permis de rejetter de ſa pratique les antiſpaſmodiques, dont il ſe ſert dans le cas de cette complication. Cette modification ne lui paroîtra pas ſans doute trop indiſcrette, puiſqu'elle ne ſert qu'à rehauſſer le prix de la ciguë, en fortifiant ſes vertus.

La contradiction de ces prétendus remedes antiſpaſmodiques eſt trop manifeſte, pour ne pas concevoir qu'en

agaçant davantage le ſyſtême des nerfs, ils s'oppoſent à l'action de tout ſpécifique, en lui refuſant l'entrée dans les plus petits vaiſſeaux, qui contiennent préciſément la matiere ſur laquelle le ſpécifique doit agir. Ce n'eſt donc qu'en relâchant le tiſſu de ces vaiſſeaux, qu'on facilitera l'action du fondant, quel qu'il ſoit, que l'on veut employer pour détruire le virus. A l'exemple de M. Storck, & de tout Médecin praticien, j'appuierai mon raiſonnement par ma propre expérience.

Le Frere Eſprit Audibert, Moine Bénédictin, âgé de quarante ans, d'un tempérament bilieux, ſanguin, & fort mélancolique, me montra une tumeur qu'il portoit depuis pluſieurs mois à la mammelle gauche. Cette tumeur étoit dure, indolente, d'une figure ovale, & de la groſſeur d'un œuf de poule : ce qui caractériſoit plutôt le virus ſcrophuleux que tout autre, non moins dangereux que difficile à guérir. Je n'avois point fait encore uſage de la ciguë, & ce cas me

parut décidé pour ſon emploi. On travailla le même jour à la préparation de l'extrait de ciguë, à la maniere de ſon inventeur. Le malade s'y ſoumit d'autant plus volontiers, qu'il étoit affecté des ſuites de ſa maladie. La crainte que ſa tumeur ne devînt tôt ou tard cancereuſe fatigua ſi fort ſon imagination, qu'elle porta ſur ſa ſanté. Les vapeurs s'en mêlerent ; elles devinrent ſi violentes, que le vomiſſement en fut la ſuite. Pour remédier à cette complication, j'interrompis l'uſage du remede. L'eau de poulet, les lavements & les fomentations y furent ſubſtitués avec un prompt ſuccès ; après quoi je revins à la ciguë, dont je ſoutins l'effet par une copieuſe boiſſon de petit lait diſtillé. Ces deux remedes agirent avec tant de ſuccès, que dans l'eſpace de trois mois ils emporterent la tumeur & la maladie compliquée.

Je ſuppoſe que cette affection vaporeuſe eût été attaquée par les remedes antiſpaſmodiques ordinaires ; il eſt très-aſſuré que bien-loin de la guérir,

on l'eût au contraire irritée : & n'eſt-il pas à préſumer que l'action de notre ſpécifique eût été pour lors ſuſpendue, pour ne pas dire étouffée ? puiſque le ſpaſme de l'eſtomac, & celui de tous les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques auroit infailliblement empêché la diſtribution du remede, ſa diviſion & ſon action. Il falloit par conſéquent relâcher les ſpaſmes, aſſouplir les vaiſſeaux capillaires, pour les rendre libres à l'action du fondant qui devoit les pénétrer, & obtenir par-là les ſalutaires effets qu'on lui attribue. C'eſt de cette façon que j'emportai la tumeur, en ſecondant l'efficacité de la ciguë par l'effet d'un ſecond ſpécifique, encore plus puiſſant (je veux dire l'humectant) que celui de M. Storck.

Malgré les nombreuſes atteſtations qui dépoſent en faveur de la nouvelle méthode de traiter les vapeurs, tout comme en faveur de la ciguë, quelles contradictions n'ont-elles pas déjà eſſuyé l'une & l'autre ? Nous défendrions volontiers ces nouvelles découvertes contre leurs plus cruels ad-

verſaires, ſi l'apologiſte de M. Storck (*a*) ne nous avoit prévenu : c'eſt pourquoi nous nous contenterons de répondre avec lui, » que tous les nouveaux » remedes ont trouvé de tous les temps » des oppoſitions & des obſtacles de la » part de ceux, qui faiſant profeſſion » d'incrédulité, ont réſolu de tout nier, » tout ce que leurs peres ne leur ont » pas appris. Tout croire, & tout nier, » ajoute-t-il, ſont deux extrêmités éga- » lement abſurdes, & qui n'ont d'au- » tres ſources que le défaut d'examen : » quand on croit tout, la moindre vrai- » ſemblance paroît une vérité : le plus » léger nuage, au contraire, eſt une » obſcurité complette pour celui qui » doute de tout. La crédulité aveugle » eſt le partage des ignorants & des » ſots : l'incrédulité opiniâtre eſt le » fruit des préjugés de la fauſſe doc- » trine, & d'une orgueilleuſe jalouſie. » Le doute méthodique & réfléchi eſt » l'apanage des ſages. Dans les connoiſ-

(*a*) M. Vendermonde, dans ſon Journal de Janvier de l'année 1762, p. 4.

» sances humaines, & par conséquent » dans la science de la Médecine, » l'observateur démontre ce qu'il peut, » croit ce qui lui est démontré, ne » rejette pas ce qui combat & décon- » certe ses opinions particulieres, & » suspend son jugement sur tout ce » qui est possible, & dont il ne con- » noît ni les effets ni les propriétés. «

De si sages réflexions semblent nous annoncer quelques succès, puisqu'elles portent avec elles le caractere de la persuasion : ce qui nous fait espérer, qu'après que l'expérience aura si souvent prononcé, la vérité se fera jour.

AFFECTION SCORBUTIQUE COMPLIQUÉE.

LEs premieres observations, ci-dessus rapportées, nous montrent en parallele l'affection hystérique dégénérée en véritable affection scorbutique par l'effet d'un traitement qui favorise la véritable cause de la maladie primitive : c'est-à-dire, qu'en agaçant tou-

jours plus le syſtême des nerfs déjà tendu & érétiſé, & en volatiliſant la maſſe des humeurs déjà trop raréfiées par les remedes les plus irritants & les plus chauds, le ſang a été dépouillé de ſa partie balſamique, la ſéroſité s'eſt échappée par les couloirs où elle a été attirée, & les ſels, qui n'ont pu être ſuffiſamment diſſous, ſont devenus par conſéquent plus groſſiers : ce qui a procuré la diatheſe ſcorbutique, qui s'eſt alors compliquée avec l'affection hyſtérique ; & qui auroit exigé un même traitement, puiſqu'elle étoit fournie par une même cauſe.

Rien ne prouve plus évidemment les triſtes effets de la pratique vulgaire, que la terminaiſon funeſte de la maladie de la D^lle^. Majot. On me pardonnera ſans doute de la rappeller ici une ſeconde fois, puiſqu'elle doit réveiller l'attention des Médecins dans la diſtinction de cette eſpece d'affection ſcorbutique avec toute autre : diſtinction d'autant plus eſſentielle, que la cure en dépend. Pour nous convaincre entiérement ſur un point auſſi

intéreſſant pour les jours de tant de victimes, diſcutons la queſtion, & prouvons par les faits.

Un Chirurgien de grande réputation, généralement connu par ſes talents dans chaque ville de cette province, d'un tempérament maigre & ſec, fut attaqué il y a trois ans d'une affection ſcorbutique, pour laquelle il fit pluſieurs remedes, ſans aucun ſoulagement. Appellé dans notre voiſinage pour y faire l'opération de la taille, il vint me conſulter; il m'expoſa en homme de l'Art les cauſes éloignées auxquelles il croyoit devoir attribuer ſa maladie. Un travail aſſidu & forcé dans les Ecoles de Paris, des veilles continuelles, des contentions d'eſprit des plus outrées, & l'abus démeſuré qu'il avoit toujours fait des liqueurs & du caffé, étoient les principales ſources où il avoit puiſé le mal dont il ſe voyoit affecté.

Les ſymptomes n'étoient point équivoques; les gencives ſaignoient; le voile du palais & le goſier étoient écorchés & ulcérés; les amygdales étoient

ſi prodigieuſement gorgées & enflammées, que la déglutition ne ſe faiſoit qu'avec peine & avec douleur ; la ſalive étoit ſaumurée, & picotoit ſi fort les parties intérieures de la bouche, qu'elle y procuroit des aphtes, & entretenoit ainſi l'inflammation de toutes ces parties : la fievre ſe montroit auſſi par intervalles ; des douleurs dans les articulations ſe faiſoient ſentir pour lors ; elles étoient quelquefois aſſez vives pour que le ſommeil en fût interrompu. Ce fut dans cet état qu'il oſa s'expoſer à faire ce voyage, & à prendre l'inſtrument qui devoit délivrer trois malheureux qui imploroient ardemment ſon ſecours.

Sur ce récit il étoit fort aiſé de caractériſer ſa maladie. La diſſolution du ſang, & ſa conſtitution muriatique, ſe préſentoient au premier coup d'œil ; l'atrophie de ſon corps dénotoit la ſéchereſſe des ſolides, qu'un genre de vie des plus échauffants avoit produite. Il falloit par conſéquent reſtituer au ſang & aux autres humeurs leur ſéroſité, & l'humide néceſſaire

pour lier & pour unir enſemble ſes molécules, en diſſolvant les ſels dont il étoit ſurchargé ; & il falloit en même temps aſſouplir les ſolides, pour les rendre moins ſenſibles aux impreſſions des parties piquantes & corroſives des humeurs, qui dans leur circulation irritoient conſidérablement les parois des vaiſſeaux, & procuroient ainſi des engorgements & des inflammations.

Les remedes antiſcorbutiques, quels qu'ils ſoient, auroient ſans contredit agacé les ſolides : le malade en avoit déjà fait la triſte expérience. (*a*) Il falloit employer d'autres ſpécifiques, qui, doués de toute autre vertu, ne pouvoient être inſuffiſants. Les balſamiques, les laiteux, les humectants, les délayants rempliſſoient parfaitement nos vues : c'étoit à eux ſeuls qu'il eût fallu recourir au commencement du

(*a*) M. Raulin avoue avoir obſervé chez pluſieurs femmes ſcorbutiques, que les remedes contre cette maladie ne les ſoulageoient pas lorſqu'elles avoient des ſymptomes de vapeurs. Voyez le traité des vapeurs, p. 262.

mal, & les ſymptomes n'auroient jamais été portés à un ſi haut degré.

Notre malade reconnut bientôt la mépriſe; & pour ne pas ſe rendre plus long-temps homicide de ſon corps, il quitta ſur le champ ſon régime, pour vivre déſormais ſous un autre plus ſalutaire & plus doux. Il s'interdit pour toujours le vin, les liqueurs, & le caffé; ſes aliments furent ſi ſimples, que ſon bouillon fut fait avec l'agneau, le mouton, le veau ou le poulet, ſans ſel. Le deſir de regagner une ſanté tout-à-fait délabrée aſſaiſonnoit ſans doute la fadeur d'une pareille nourriture, puiſque le malade ne s'en dégoûta jamais pendant une année entiere que dura le traitement. Le lait d'âneſſe fut ſon principal remede. Il prit enſuite pluſieurs bouillons de poulet, & quelques bains domeſtiques: & ce fut de cette ſorte qu'il rétablit entiérement ſa ſanté.

Nous n'omettrons point ici une circonſtance eſſentielle du traitement de ſa maladie, qui caractériſe elle ſeule la cauſe compliquée; je veux dire,

cette ſéchereſſe & cette ſenſibilité outrée du genre nerveux, qui dominoit ſur la diatheſe ſcorbutique. L'effet d'un purgatif nous en fournit la preuve. Après avoir fait uſage du lait d'âneſſe pendant trois mois conſécutifs, ſous un régime auſſi ſévere, notre malade ſe flattoit d'arriver promptement au terme d'une guériſon radicale. Et en effet ſon rétabliſſement n'étoit point équivoque, puiſque tous les ſymptomes ſcorbutiques avoient totalement ceſſé. Les fluides avoient par conſéquent repris leur conſiſtance naturelle, leur véhicule & leur baume; mais le genre nerveux étoit encore au même degré de tenſion & d'érétiſme, & il auroit fallu continuer le traitement, ſans jamais s'en déſiſter. On auroit pu tout au plus ſe repoſer quelque temps, pour revenir derechef aux mêmes remedes; mais il ne fut jamais permis d'employer des contraires.

Notre malade, Chirurgien très-habile & expérimenté, mais non pas Médecin aſſez verſé dans la cure des maladies, s'ordonna de lui-même un

léger purgatif, qu'il crut indiſpenſable après trois mois de lait d'âneſſe, & pour ſe préparer à entrer dans le bain, ainſi que je lui avois preſcrit. Ce purgatif, compoſé ſeulement de trois onces de manne, opéra aſſez bien; les ſelles furent nombreuſes & abondantes : mais les dernieres irriterent ſi fort les vaiſſeaux hémorroïdaux, qu'elles procurerent des cuiſſons & des douleurs; la fievre ſurvint le lendemain, & les ſymptomes ſcorbutiques reparurent avec la même force. (*a*) Les regrets devinrent inutiles, il fallut reve-

(*a*) Si trois onces de manne ont procuré un tel effet dans une affection ſcorbutique, on doit juger par-là des vertus du vin antiſcorbutique du ſieur Moret, * & de ſes pillules fondantes, que l'on a regardées pendant long-temps comme des ſpécifiques de cette maladie, ſans avoir égard à ſes complications.

* *Voyez la cinquieme édition de la Pharmacopée de Paris, année* 1758. *On y a inſéré, p.* 23, *une manipulation de ce vin, qui revient à peu près à celle du ſieur Moret, Chirurgien.*

nir ſur ſes pas : l'eau de poulet remédia à ce déſordre, & le bain domeſtique perfectionna la cure.

Ce n'eſt pas le ſeul exemple que je pourrois citer des dangereux effets des purgatifs ; & cette erreur eſt ſi commune dans le traitement des maladies ſpaſmodiques ſimples ou compliquées, que l'on peut ſans partialité l'appeller générale. Toutes les conſultations des différents Médecins de réputation répandus dans le royaume, ne ſont-elles pas un compoſé de remedes adouciſſants aſſociés aux purgatifs de toutes les eſpeces ? L'abus eſt trop ſérieux, pour qu'il ne me ſoit pas permis de l'attaquer & de le vaincre. Tous ces différents Médecins conſultés s'efforcent de nous prouver par leurs écrits (*a*) qu'ils ſont Médecins méthodiques ; & peut-être craindroient-ils de rabaiſſer leur crédit, s'ils ſimplifioient leur pratique, ſans vouloir diſcerner des motifs trop cachés pour les appro-

(*a*) Voyez le recueil des conſultations de Montpellier, en 4 vol.

fondir. Je me contenterai de publier les dangereux effets de tant de remedes oppoſés par leur action, & par-là toujours contraires à la cauſe principale de la maladie que l'on a à combattre. Pour en certifier le vrai, j'en appelle volontiers au témoignage de pluſieurs praticiens de diſtinction que je pourrois citer, qui connoiſſent parfaitement ces abus, & qui bien-loin de les autoriſer par leur ſilence, s'efforcent au contraire de les divulguer. Heureux ceux qui en pareille circonſtance ne dédaignent pas de ſe ſoumettre aux déciſions d'un Médecin ſubalterne ! & malheur à celui qui adore la divinité !

Mr. le Marquis de Caſtillon, que j'ai cité plus haut, a été de ce nombre. Par diſcrétion, autant que par reſpect, je n'en citerai point d'autres ; mais du moins que ma modération apprenne aux plus outrés à devenir eux-mêmes plus modérés, & qu'ils ne nous obligent pas à défigurer tous leurs écrits, en retranchant, dans le cours du traitement qu'ils y

preſcrivent, tout ce qui eſt irritant, là où il ne faut qu'aſſouplir les ſolides ; tout comme ils trouveroient à leur tour fort étrange que l'on employât des relâchants là où il faut les tendre, & leur rendre le ton & l'élaſticité.

C'eſt ainſi que tant de vaporeux ſe diſent incurables. En ſerons-nous toujours ſurpris ? D'un mêlange de remedes auſſi contradictoires que doit-il en réſulter, ſi ce n'eſt des effets oppoſés, & des viciſſitudes continuelles, l'incurabilité enfin, à la honte des Médecins & de l'Art ? Que l'on ſe récrie après cela ſur la bizarrerie du mal & ſur ſes caprices, qu'on lui impute tant qu'on voudra d'avoir toujours été le fléau des Médecins ; (*a*) le reproche n'eſt pas fondé : n'en accuſons que notre inſuffiſance, puiſque

(a) *Non minùs hyſterica in fœminis, quàm hypocondriaca in viris paſſio Medicorum flagellum eſt.* C'eſt ainſi que s'exprime M. Fizgerald dans ſon traité des maladies des femmes, au chapitre de la paſſion hyſtérique.

c'eſt

c'eſt nous ſeuls qui ſommes coupables du forfait.

LEUCOPHLEGMATIE COMPLIQUÉE.

SOUS le nom de leucophlegmatie nous comprendrons en même temps toutes les eſpeces d'hydropiſie auxquelles le tempérament vaporeux eſt expoſé ; ou pour mieux dire, nous enviſagerons toutes les parties du corps où pourront ſe faire ces ſtaſes & ces épanchements de différentes humeurs. La denſité du ſang, ſi connue du grand Boërhaave, & de tous les Pathologiſtes de nos jours, & enſemble le rétreciſſement du calibre des vaiſſeaux, produiront ce déſordre ; puiſque là ſurabondance des liqueurs & leur ſtagnation en ſeront les ſuites.

En effet, une telle conſtitution du ſang rejettera conſtamment la partie fluide & ſéreuſe ; & ne voulant pas circuler avec elle, il faudra de néceſ-

ſité, que la circulation en ſoit dérangée. Cette ſéroſité ſera donc ſuperflue; & étant repouſſée par des ſolides roides & ſecs, elle formera des embarras dans les vaiſſeaux lymphatiques, les forcera, & s'épanchera dans les cavités du corps, après qu'elle en aura inondé toute la ſuperficie: devenue ainſi étrangere, elle formera de véritables hydropiſies, que tout Médecin praticien aura attention de diſtinguer, s'il veut éviter les écarts d'une pratique aveugle, que les principes d'une théorie ſolide n'ont jamais éclairée. Les purgatifs ſeront toujours ſuſpects, pour ne pas dire meurtriers. Les diurétiques trop actifs agiront encore avec trop de fougue; & bien-loin d'ouvrir une iſſue aux humeurs épanchées, ils ſe mêleront avec elles, & en augmenteront le volume.

Nous ſerons donc ſcrupuleuſement attentifs à garder un juſte milieu entre ces deux remedes. Les diurétiques les plus ſimples, que nous aſſocierons quelquefois aux délayants &

aux aqueux, rempliront toutes nos vues ; ils forceront cette denſité du ſang, ils en ſépareront les globules, & ouvriront aux humeurs épanchées une premiere voie de retour : agiſſant de même ſur les ſolides, ils les relâcheront, & déſobſtrueront ainſi ce nombre de petits vaiſſeaux capillaires, qui en facilitant la diſtribution des liqueurs, provoqueront à leur tour l'évacuation de celles qui ſurabondent ; les plus groſſieres, qui reſteront alors, parce qu'elles n'auront pu pénétrer juſqu'à l'extrêmité des vaiſſeaux excrétoires, ſeront enſuite réſervées pour les purgatifs ; on choiſira les plus ſimples & les plus doux, on en émouſſera les pointes, en les noyant dans quelque véhicule approprié, pour parer les ravages & les irritations qu'ils ont coutume de procurer.

Cette théorie, quelque nouvelle qu'elle paroiſſe à pluſieurs, & toute contradictoire qu'elle eſt avec celle de pluſieurs Médecins de ce ſiecle, n'eſt pas moins ſolidement établie par l'ef-

fet des remedes contraires à ceux dont on a vanté de tout temps l'efficacité. Les obſervations pratiques que nous allons rapporter dépoſent d'autant plus en faveur de ce ſyſtême, qu'elles ſont familieres à chaque Médecin de cette province, & à tous ceux encore qui vivent comme nous ſous un même climat.

Mademoiſelle * C *, âgée de trente-deux ans, mélancolique, & ſujette aux vapeurs, fut attaquée dans les plus grandes chaleurs de l'été d'une fievre continue, qui céda aux remedes ordinaires, après avoir cruellement fatigué la malade pendant vingt jours. L'enflure des mains & des pieds ſuccéda à cette premiere maladie : elle fit de ſi grands progrès, qu'elle occupa dans peu toute l'habitude du corps : les cuiſſes & les jambes étoient prodigieuſement enflées, le viſage étoit monſtrueux, & l'impreſſion du doigt n'y étoit pas ſenſible : (ce qui caractériſe cette eſpece de leucophlegmatie, en la diſtinguant de celle où le relâchement des ſolides, & la viſ-

cosité des humeurs, en sont les principales causes.) Les purgatifs les plus puissants n'avoient opéré aucun changement à son état, lorsque nous fûmes consultés mon pere & moi.

La fievre, qui avoit précédé, avoit tellement appauvri le sang & les humeurs, que le racorniſſement des nerfs, & de l'extrêmité des vaiſſeaux excrétoires, en avoit été la suite. Des mouvements vaporeux, qui se mirent de la partie, & un léger crachement de sang, ne nous donnerent plus lieu de douter de cette cause. Les purgatifs & les diurétiques furent conséquemment interdits ; & le petit lait, qu'on leur suppléa, remplit parfaitement nos vues. Les urines, auparavant supprimées, faute de liquide, coulerent bientôt par l'effet de ce nouveau remede ; & ce fut par le seul usage que la malade en fit pendant un mois, que les enflures disparurent entiérement. Le lait d'ânesse perfectionna la cure, en restituant au sang le véhicule dont il avoit été dépourvu, & aux nerfs le mucilage qui les

lubrifie, & les entretient dans cette ſoupleſſe convenable qui leur permet d'exercer leurs mouvements : ils reprirent ainſi cette élaſticité ſi néceſſaire à l'oſcillation des vaiſſeaux, & à la circulation générale de toutes les humeurs ; & tout fut rétabli dans ſon premier état.

Cette roideur des ſolides, qui préſente elle ſeule des obſtacles à la circulation générale des liqueurs, & cette denſité du ſang, qui refuſe le mêlange des humeurs lymphatiques & ſéreuſes, & en produit la ſéparation & la ſtagnation ſur la ſuperficie du corps, ſeront encore mieux prouvées par l'obſervation ſuivante.

Un jeune homme de cette ville d'un tempérament maigre & ſec, & fort mélancolique, fut attaqué le mois de Juillet de l'année 1761 d'une fievre intermittente, qui fut long-temps rebelle à l'action des remedes, & qui ſe termina enfin par des enflures aux extrêmités du corps. Les humectants les plus puiſſants, & les remedes fébrifuges opéroient tour-à-tour chez

notre hypocondriaque les effets qu'il lui plaiſoit de lui attribuer ; c'eſt-à-dire que ceux-ci l'échauffoient prodigieuſement, & les autres le rafraîchiſſoient, diſoit-il, outre meſure : ce qui rendit la fievre habituelle.

A tous les ſymptomes de ſa maladie ſe joignit alors le dérangement du flux de ſes urines ; elles coulerent avec peine, & procurerent des irritations plus ou moins vives, ſuivant la quantité qui ſe préſentoit au paſſage de l'uretre. D'anciennes carnoſités qu'il portoit dans ce canal, & des glaires qu'il rendoit en urinant, dénotoient deux obſtacles invincibles, & donnoient lieu de ſoupçonner le reflux des urines dans la maſſe du ſang ; ce qui devoit entretenir la fievre. Cette complication de maladie, jointe à l'hypocondriacité, faiſoit en tout un aſſemblage d'autant plus difficile à démêler, que le malade naturellement indocile rejettoit toute propoſition.

Dans cette perplexité, il fut à Montpellier, accompagné de ſes en-

flures, & du mouvement fébrile qui ne le quittoit jamais. Le Médecin qu'il conſulta, prononça *que ce malade étoit en grand danger, puiſqu'il reconnoiſſoit en lui une fievre hectique, un ſang cachectique, la pierre, & la vérole.* (a) Les remedes qu'il preſcrivit, furent des bouillons de poulet, ceux d'ecreviſſes, quelques légers apozemes diurétiques, le petit lait, & enſuite le lait d'âneſſe, ſuppoſé que les enflures euſſent cédé. Le tout fut aſſorti de quelques purgatifs des plus doux; avec la reſtriction, que s'ils procuroient de trop grandes irritations, on en diminueroit la quantité & la doſe. Peu de jours après le malade revint de Montpellier, guéri des enflures & de la fievre : c'eſt-à-dire que la voiture ſeule opéra ce changement. Il commença pour lors l'uſage des remedes qui lui avoient été preſcrits : ils réuſſirent d'autant mieux,

(a) Ce ſont là les termes & les mêmes expreſſions du Médecin conſulté, extraits ſur l'original.

que le voyage en avoit été le prélude. Il fut à la campagne, il voyagea continuellement, & il guérit ainſi de ſon hypocondriacité & de ſes ſymptomes.

Si l'effet de l'exercice eſt ici manifeſte, ſon action dévoile encore mieux la véritable cauſe de la maladie que je viens de décrire, puiſqu'en ſecouant les ſolides engourdis, & en accélérant le mouvement des liqueurs, il ranima la circulation de celles qui étoient engorgées ſur les extrêmités du corps, d'où provenoient les enflures. La fievre, qui les accompagnoit, étoit occaſionée en partie par le reflux d'une portion de ces humeurs épanchées, & encore par l'obſtruction des vaiſſeaux capillaires, qui préſentant des obſtacles invincibles à la circulation du ſang, excitoient par-là des contractions plus grandes & plus fréquentes des arteres & du cœur : d'où s'enſuivoit néceſſairement cette fréquence du pouls, qui caractériſe la fievre. Ces deux ſymptomes reconnoiſſoient une même cauſe ; auſſi cé-

derent-ils à l'action d'un remede bien puiſſant, (j'entends l'exercice à cheval, ou en voiture) mais trop peu uſité en pareille circonſtance. C'eſt donc avec raiſon que nous nous récrions ici contre les remedes diurétiques chauds ; & ſi nous rejettons encore tout purgatif, quel qu'il ſoit, c'eſt que nous ſommes convaincus que ſon action eſt entiérement oppoſée à celle des remedes dont nous vantons l'efficacité.

Quoique la roideur des ſolides & la denſité du ſang nous fourniſſent les cauſes de cette complication vaporeuſe, il y a tout lieu de croire que l'extrême raréfaction de l'air contenu dans la maſſe des liquides ſe joint à celles-ci ; & nous penſons que par ſon élaſticité il force les tuyaux lymphatiques, après en avoir diſtendu conſidérablement les parois, & ſe mêle ainſi avec les humeurs épanchées ſur l'habitude du corps : ce qui forme alors de véritables amphiſemes, ou pour mieux dire, des enflures compliquées d'amphiſeme, que nous appellerons amphiſématiques. Les douleurs

qui en ſont inſéparables, & la fievre qui les accompagne ſouvent, en ſont des preuves convaincantes. Je puis y ajouter l'action des remedes qui condenſent les humeurs trop raréfiées, en parallele de ceux qui agiſſent en les raréfiant : tout cela nous aſſure l'exiſtence des différentes cauſes que j'aſſigne, & la néceſſité de les combattre avec les remedes que je propoſe.

Si cependant ces épanchements devenoient ſi conſidérables, que les cavités du corps en fuſſent inondées, (je veux dire la poitrine & l'abdomen, ce qui formeroit alors de véritables hydropiſies) faudroit-il bien évacuer par les voies inférieures une portion des ſéroſités épanchées ? J'avouerai ici avec les plus outrés, qu'en pareil cas il faut néceſſairement évacuer, & qu'il faut par conſéquent avoir recours à ces ſortes de remedes ſtimulants, qui agiſſant ſur les tuniques des inteſtins, y attirent par leur action une partie des ſéroſités ſuperflues, & diminuent ainſi le volume de celles qui ſont déjà épanchées.

dans une de ces deux cavités du corps.

Mais dans une pareille extrêmité faudra-t-il mépriſer des ſolides deſſéchés, quelquefois même racornis, juſqu'à vouloir exciter ſur eux des contractions continuelles ? Ce ſera toujours là une contradiction manifeſte entre la cauſe primitive de la maladie, & l'effet du remede que l'on eſt obligé d'employer pour la domter. Quelle ſera donc la néceſſité la plus urgente qui forcera le Médecin à ordonner un remede contraire, par-là même qu'il eſt entiérement oppoſé aux vues curatives ? ſera-ce l'inſuffiſance de l'Art, ou l'impéritie de celui qui l'exerce ? La Chirurgie nous offre ſes ſecours ; pourquoi les mépriſer ? Ils ſont inſuffiſants, j'en conviens : mais du moins ne ſont-ils pas meurtriers. Par ce moyen nous dégagerons les viſceres opprimés, & nous remédierons aux plus dangereux ſymptomes ; & en prolongeant ainſi les jours d'un malade déſeſpéré, nous laiſſerons à la nature ſon entiere liberté, pour

travailler elle ſeule à la conſervation de ſon individu, en ſecondant l'effet des remedes ſalutaires ; on entend ceux qui attaqueront la cauſe primitive dans ſon principe, & qui s'oppoſeront par conſéquent aux ravages qu'elle a coutume de procurer toutes les fois qu'elle eſt méconnue, ou tant ſoit peu négligée.

Les cures de cette eſpece ſont rares, il eſt vrai ; mais auſſi ces maladies ſeroient-elles moins communes, ſi on ſe hâtoit d'en ſuſpendre le cours, en y remédiant dès leur naiſſance par des remedes aſſortis, & non par des contraires. C'eſt au commencement du mal, dans le temps où la nature eſt en défaut, que le Médecin eſt prépoſé pour la redreſſer promptement, & pour la rappeller des voies où elle s'eſt égarée. Auſſi voyons-nous que les premiers ſymptomes d'un mal coûtent peu à écarter, tandis que raſſemblés au nombre de pluſieurs, ils deviennent très-ſouvent indomtables. *Principiis obſta*, s'écrioit autrefois notre Oracle. On a connu

de tout temps l'indolence des Médecins ; on a voulu par-là réveiller leur vigilance : ceſſerions-nous de reſpecter le précepte, & celui qui l'a donné ?

Quoique la difficulté de guérir augmente toujours plus, à proportion de l'intenſité des ſymptomes qui caractériſent la maladie que l'on traite, il eſt cependant très-poſſible de parvenir à ſon but, quand on l'attaque avec des armes toujours conſtantes & ſalutaires, je veux dire, univoques dans leur action, & toujours oppoſées à la cauſe qui la produit. C'eſt ainſi, par exemple, que l'épanchement des ſéroſités qui forme l'aſcite ou l'hydropiſie de poitrine, deviendra moins rebelle à guérir, ſi dans le traitement qu'on y apporte, on ne perd jamais de vue la cauſe primitive qui la produit. Dans les épanchements dont il eſt ici queſtion, le vice des ſolides doit occuper le plus le Médecin ; & ce ſera toujours dans le relâchement des vaiſſeaux qu'il trouvera les effets qu'il chercheroit en-vain dans l'évacuation des humeurs

épanchées. L'heureuſe terminaiſon d'une hydropiſie de poitrine commençante nous inſtruira beaucoup mieux, que ne peuvent faire les raiſons théoriques les mieux concertées & les mieux établies.

Monſieur Begue, Avocat, mon ami & mon Conſeil, homme méditatif & ſeptuagénaire, fut tout-à-coup affecté de terreur par la mort ſubite d'un de ſes proches, qui tomba apoplectique en ſe promenant avec lui. La liaiſon qu'il y avoit entre ces deux parents étoit trop étroite pour que celui-ci n'y fût pas extrêmement ſenſible. Auſſi dès ce moment on le vit affecté de vapeurs. Une inquiétude continuelle tracaſſoit ſon eſprit & ſon corps depuis pluſieurs jours, lorſque je l'obligeai à quitter la ville. Mais inutilement voulut-on le ſouſtraire aux effets d'un ſi funeſte coup ; le mal empira toujours plus ; la reſpiration devint gênée, enſuite embarraſſée ; la ſuffocation s'en mêla. Je courus au plus vîte auprès de lui, & je le ramenai le même jour de la campagne,

crainte de le voir étouffer ſans pouvoir lui donner du ſecours.

La voiture calma tant ſoit peu ce ſymptome, la ſecouſſe s'oppoſa pour quelque temps au torrent des eſprits effarouchés : mais le calme ne fut pas de longue durée ; la ſuffocation reparut avec une nouvelle force, puiſqu'elle nous obligea de le faire ſaigner. On fut même contraint d'y revenir une ſeconde fois ; mais ce fut ſans ſuccès. L'enflure des pieds ne tarda pas long-temps à ſe montrer ; elle fit des progrès aſſez conſidérables ; & elle nous menaçoit déjà d'un épanchement prochain dans la poitrine, lorſque la bouffiſſure des mains nous la caractériſa. La ſuffocation étoit alors ſi forte, qu'il ne fut pas poſſible au malade de ſe tenir au lit un ſeul inſtant ; mais encore devenoit-elle par fois ſi violente, que l'on craignoit à tout moment de le voir expirer.

Une pareille ſituation exigeoit des remedes auſſi prompts qu'efficaces. L'empiême étoit le ſeul qui pouvoit opérer

opérer avec ſuccès, ſi l'épanchement eût été caractériſé au point de pouvoir diſtinguer laquelle des deux cavités de la poitrine en étoit affectée : mais aucun ſigne caractériſtique n'autoriſoit cette opération. Le malade étoit également ſuffoqué, de quelque côté qu'il penchât ſa tête & ſon corps ſur ſon fauteuil, & ne pouvoit reſpirer que la tête courbée ſur la poitrine, & appuyée en avant ſur les bras. Quel parti prendre dans une pareille extrêmité ?

Les remedes actifs (j'entends les chirurgicaux) étant tout-à-fait inutiles, il fallut bien ſe retourner ailleurs, & travailler à calmer les ſymptomes du mal, quoiqu'il parût ſi difficile à vaincre. Nos indications étoient ſans doute de détourner par les voies ordinaires les humeurs qui menaçoient la poitrine : l'évacuation des urines & l'expectoration furent les préférées : le petit lait clarifié, aiguiſé de vingt cloportes écraſées en vie, fut employé avec quelque apparence de ſuccès : & pour entretenir

une expectoration naturelle au malade, les ſucs de bourrache, d'agrimonie, adoucis par le ſirop de lierre terreſtre, furent employés à cet effet; & enſemble on ſe ſervit d'un looch inciſif, dont le malade faiſoit uſage à ſon gré.

Mais un mouvement fébrile qui parut alors, la ſéchereſſe de la peau, & une ardeur brûlante dont ſe plaignoit continuellement le malade, me firent appercevoir que ces remedes étoient encore trop actifs. On retrancha les cloportes; on ſubſtitua au ſirop de lierre terreſtre celui de nimphea : les urines devinrent plus abondantes, & la chaleur fébrile fut moindre. On continua l'uſage de ces remedes, & on y ajouta une tiſane légérement diurétique, faite avec le chiendent & le nitre. On en augmenta la doſe à proportion de la liberté d'avaler que prenoit chaque jour le malade, à meſure que la reſpiration devint plus libre : l'évacuation des urines fut alors très-abondante; & dans l'eſpace de trois ſemaines les en-

flures & la ſuffocation diſparurent entiérement : les ſelles s'ouvrirent d'elles-mêmes ; cette évacuation fut auſſi très-copieuſe : un léger minoratif, qui précéda l'uſage du lait d'âneſſe, termina la cure.

On improuvera ſans doute cette façon de traiter les hydropiſies, & elle paroîtra non ſeulement inſuffiſante au premier coup d'œil, mais encore dangereuſe & meurtriere dans bien des circonſtances. Quant à ſon inſuffiſance, je réponds hardiment qu'elle ne le ſera jamais, toutes les fois que les hydropiſies dépendront de la même cauſe que celle dont il eſt queſtion ; puiſqu'en remédiant au vice des ſolides, on eſt très-aſſuré, quand on eſt appellé aſſez tôt, de le détruire. Ce vice conſiſte ici dans la trop grande tenſion des nerfs, & dans la criſpation des vaiſſeaux capillaires, qui ne permettant pas le paſſage à la ſéroſité, celle-ci ſera obligée de refluer dans le torrent de la circulation, d'où elle ſera repouſſée enſuite, pour s'épancher dans une des

cavités du corps. Dans le cas dont il s'agit, cette tenſion des nerfs, toute naturelle qu'elle étoit au malade, puiſqu'elle étoit propre à ſon tempérament, fut encore portée à un plus haut degré par l'effet de la frayeur ſubite, qui agiſſant dans cet inſtant ſur l'habitude du corps, repouſſa les humeurs dans l'intérieur. Ces humeurs ainſi repouſſées des vaiſſeaux capillaires, refluerent ſur la poitrine, engorgerent la plevre, & les vaiſſeaux du poumon ; & elles auroient bientôt formé un épanchement local dans une des cavités de la poitrine, ſi elles n'euſſent été promptement évacuées par les voies inférieures.

Les purgatifs auroient ſans contredit irrité les vaiſſeaux ; & n'auroient-ils pas par-là augmenté l'érétiſme ? Les diurétiques chauds auroient agi de même : (le ſeul effet des cloportes nous l'aſſure.) Il falloit par conſéquent tempérer l'orgaſme des humeurs ; & en diminuant ainſi leur raréfaction & leur volume, on étoit aſſuré de détendre les tuniques des

vaiſſeaux capillaires, & de remédier par-là à la premiere cauſe. La circulation devenue ainſi plus libre, la ſéparation des humeurs ſe fit par les voies où elles furent attirées. La boiſſon copieuſe de la tiſane diurétique & le petit lait opérerent cet effet. Le ſang ſe déchargea des humeurs ſuperflues ; celles qui étoient engorgées rentrerent en partie dans la circulation par l'action élaſtique des vaiſſeaux ; & tout contribua à la guériſon de la maladie. Que cette pratique ſoit infructueuſe & contraire en bien d'autres ciconſtances, j'en conviens ; auſſi ne doit-elle être adoptée que par ceux qui ſont en état de diſtinguer le cas où elle doit être employée.

TIMPANITE SPASMODIQUE OU COMPLIQUÉE.

HIPPOCRATE a prononcé que les douleurs du bas-ventre qui ne cedent à aucun remede ſont ordinairement ſuivies de la timpanite : *Quibus*

tormina & circa umbilicum dolores, & lumborum dolor, qui neque à medicamento, neque aliàs ſolvitur, in hydropem ſiccum firmatur. (a)

En effet, après les douleurs aiguës & les ſpaſmes exceſſifs qu'ont eſſuyé les inteſtins & le méſentere, ces viſceres acquierent une diſpoſition hectique, à laquelle ce premier pere de la Médecine attribuoit avec raiſon la timpanite.

Cette maladie, ſi elle n'eſt promptement guérie, n'exiſte pas longtemps ſeule; l'aſcite s'y joint bientôt: *Dolor colicus*, dit Lomnius, *ſæpe tranſit in hydropem.* Les vaiſſeaux exhalants du péritoine & des viſceres continuent de filtrer beaucoup de ſéroſités dans la cavité du bas-ventre, pendant que les vaiſſeaux abſorbants, qui ſont toujours les premiers obſtrués, parce qu'ils ſont les premiers oblittérés & racornis, en repompent une très-petite quantité: ils ont perdu leurs reſſorts, & ne charrient

(a) Hipp. aph. XI, ſect. IV.

qu'avec peine la lymphe qu'ils rapportent ; & cet aſcite, qui ſuccede à la timpanite, eſt incurable.

Ce n'eſt donc point dans ce dernier temps de la maladie que nous apporterons des remedes, ils ſeroient inſuffiſants ; mais bien dans ſon commencement, c'eſt-à-dire, quand les douleurs du bas-ventre nous annonceront le début d'une maladie ſérieuſe, & très-ſouvent mortelle. Ces douleurs ſont produites par les violentes irritations que ſouffrent les inteſtins, & par l'acrimonie des liqueurs qui y circulent. C'eſt par cette acrimonie qu'elles agiſſent ſur des vaiſſeaux & des nerfs trop tendus, qu'elles y excitent ces ſpaſmes & cette raréfaction de l'air contenu, & conſéquemment cette tenſion & ce gonflement qui caractériſent la timpanite ſpaſmodique, je veux dire, celle qui eſt produite primitivement par le racorniſſement des membranes & des vaiſſeaux, & qui par cette raiſon fut toujours inſéparable du tempérament vaporeux.

Pour y remédier, nous n'avons d'autres indications à remplir que celles qui nous portent à détendre le système des nerfs, & à calmer la raréfaction des liqueurs, & de l'air contenu dans le canal des intestins, & quelquefois encore dans la capacité de l'*abdomen*. C'est de cette façon que nous remédierons avec efficacité aux premiers efforts d'une maladie aussi cruelle ; & en voulant ainsi arrêter ses progrès, nous serons quelquefois assez heureux pour en détruire le principe & le germe. Mes observations pratiques à ce sujet, & celles de plusieurs Médecins illustres qui m'ont précédé, autorisent ce traitement.

Mr. le Chevalier de Faucon Beauchamp, Brigadier des armées du Roi, homme septuagénaire, & fort mélancolique, fut tout-à-coup attaqué de douleurs aux entrailles & aux reins, qui amenerent en peu de temps le *météorisme* du bas-ventre. La sécheresse de la bouche & les flatuosités se joignirent à ce symptome, & caractériserent par conséquent la tim-

panite naiſſante. Un mal qui débutoit avec tant de vivacité faiſoit tout craindre pour les ſuites, ſi les premiers remedes que l'on ſe propoſoit d'y apporter ne l'euſſent bientôt calmé. Mais l'eau de poulet & les fomentations émollientes furent employées avec un ſi prompt ſuccès, qu'elles ne laiſſerent aucun ſoupçon de retour. Le lait d'âneſſe perfectionna la cure.

On voit par ce récit que la timpanite commençante peut aiſément ſe guérir, quand on attaquera la véritable cauſe qui la procure : & par la raiſon contraire, celle qui ſera négligée ou irritée, réſiſtera plus longtemps aux remedes les plus appropriés. En voici un exemple.

La Dlle. Galoutaire, ſexagénaire & hypocondriaque, fut attaquée dans le courant de l'année 1756 de la fievre quarte. Un Empirique la guérit par le ſecours de quelques purgatifs hydragogues, & d'une grande quantité de pilules fébrifuges. Quelque temps après le ventre ſe tendit & s'éleva conſidérablement, il devint

douloureux, & la timpanite fut confirmée. Les fomentations froides, la tiſane de poulet, l'eau à la glace, le petit lait, les lavements huileux, & le bain, calmerent conſidérablement ces ſymptomes. Il ſurvint une diarrhée bilieuſe, avec des vents, qui ſoulagerent la malade. Le ventre déſenfla, & les douleurs s'évanouirent. Deux onces de manne diſſoutes dans un verre de petit lait, me parurent alors indiquées : mais les entrailles, trop ſenſibles encore, n'en purent ſoutenir l'abord ; les douleurs ſe réveillerent avec vivacité, le ventre ſe tendit & enfla de nouveau. Je revins promptement aux mêmes remedes, qui calmerent encore le ravage. La cure fut terminée par l'uſage du lait d'âneſſe.

M$_r$. Combaluzier n'a point omis dans ſon traité des maladies venteuſes (*a*) l'eſpece de timpanite dont il s'agit ici : ce ſavant Auteur a dépeint

(*a*) Voyez le traité des maladies vent. par M. Combaluzier, p. 20, tom. 1.

cette maladie avec tant de fidélité, qu'on ne ſauroit rien ajouter au portrait qu'il en fait. Les remedes qu'il propoſe ſont les mêmes que j'ai employés. Uniquement occupé du ſpaſme qui domine dans les entrailles, & de la raréfaction de l'air qui y eſt contenu, il a recours aux bains domeſtiques, aux lavements rafraîchiſſants, aux fomentations d'eau froide, à la limonade, au petit lait, à la tiſane de poulet, au lait d'âneſſe, & enfin à tous les remedes qui temperent la fougue des humeurs, & humectent en même temps les ſolides. C'eſt auſſi avec les mêmes remedes qu'il traite & qu'il guérit les coliques venteuſes, qui précedent ordinairement cette maladie, & qui l'accompagnent toujours juſqu'à ſa fin.

Pour donner plus de poids à ſon ſyſtême, il l'étaie de l'autorité de pluſieurs Auteurs des plus reſpectables de l'Antiquité, chez qui il a puiſé ſa pratique. Il rapporte d'après Hippocrate (*a*)

(*a*) Hipp. lib. V, de morb. pop. obſerv. 18.

qu'une femme, qui d'ailleurs étoit graſſe & de bonne ſanté, avoit pris un bol pour ſe faire avorter, & en conſéquence avoit été ſaiſie d'une colique avec des tranchées violentes, enflure du ventre, & autres ſymptomes, & étoit tombée juſqu'à cinq fois dans une ſi violente ſyncope, qu'elle paroiſſoit morte. Hippocrate lui fit répandre ſur le corps trente cruchées d'eau, & la ſoulagea par ce ſeul remede. Elle rendit enſuite beaucoup de bile par en bas : mais quand elle ſentoit ces douleurs, elle ne rendoit rien. Elle revint en ſanté. (*a*)

Il ajoute au témoignage d'Hippocrate celui de *Zacutus Luſitanus*, qui faiſoit boire aux malades une grande quantité d'eau à la glace, & faiſoit

(*a*) On obſervera que la malade d'Hippocrate étoit hyſtérique, puiſque la ſyncope la caractériſe ; & on fera attention que l'évacuation de la bile n'avoit lieu que dans l'intervalle des douleurs, c'eſt-à-dire, quand le relâchement étoit ſurvenu. Ce qui fait une nouvelle preuve de l'efficacité des humectants dans les maladies ſpaſmodiques.

obſerver un régime froid. Il cite pluſieurs exemples rapportés par *Avicene* & par *Amatus*. Il rapporte, d'après Jean Colbatch, Médecin à Londres, l'hiſtoire d'une fille timpanitique, qui guérit en ſe baignant dans l'eau froide de la mer ; & il finit par celle d'une femme timpanitique, guérie par l'uſage interne & externe de l'eau à la glace, par M. Raſt, Médecin de Lyon. Les circonſtances qui accompagnent cette cure miraculeuſe méritent d'autant plus d'être rapportées, qu'elles publient non ſeulement l'efficacité du remede, mais encore les pernicieux effets de bien d'autres diamétralement oppoſés à celui-ci par leur action.

La veuve Triquet, après une couche où les vuidanges avoient très-peu coulé, tomba tout-à-coup dans une fievre continue putride, qui fut ſuivie d'une enflure timpanitique, & de tous les autres ſymptomes qui caractériſent la timpanite ſpaſmodique. Elle ne put être guérie ni par les huileux, ni par les différentes

ſortes de carminatifs. Mr. Raſt penſa que dans ce cas il falloit réprimer par le froid les vents qui ſe raréfioient par trop de chaleur. Il propoſa de remplir cette indication, en appliquant de l'eau à la glace ; mais il n'oſa l'eſſayer ſans prendre conſeil d'un de ſes Confreres. Ce Médecin, qu'il appelle célebre, conſentit qu'on employât ce remede, & en même temps il conſeilla, à cauſe de la foibleſſe de la malade, de lui donner intérieurement quelques cordiaux ſpiritueux : ce qui fut fait. La malade rendit quelques vents, & peu à peu le ventre ſe déſenfla. On mit encore quelque temps en uſage ces deux remedes oppoſés : mais le ventre redevint plus enflé, & la malade ſouffroit les plus grandes douleurs. Le Médecin ordinaire attribua, avec juſte raiſon, ce mauvais effet à la chaleur des cordiaux, & à leur place il ordonna à la malade de boire copieuſement de l'eau à la glace. Elle la but avidement, & avec plaiſir ; & on lui en appliqua extérieurement. L'en-

flure diminua, & enfin elle disparut tout-à-fait. (*a*)

Quoique la timpanite soit produite quelquefois par le relâchement des fibres du canal intestinal, avouons-le sans peine, il est bien rare que cette cause la produise primitivement, puisqu'elle est presque toujours la suite de la trop grande tension des fibres, qui, après de violentes distensions, tombent alors dans cette atonie générale où les remedes les plus appropriés deviennent impuissants. Pourquoi donc tant de carminatifs, & tant d'autres remedes chauds ? Les douleurs qui précedent ordinairement l'hydropisie timpanite, & qui l'accompagnent toujours jusqu'à sa fin, ne dénotent rien moins que la foiblesse des parties intéressées. M^r. Combaluzier a prévenu ce reproche : s'il est fécond en formules & en remedes de toute espece, c'est sans contredit pour avoir la satisfaction de nous dire : *Plura hîc habes, ut pauca feli-*

(*a*) Voy. M. Combaluzier, tom. 2, p. 220.

gas. (a) Quelle preuve plus authentique de l'étendue de ſon génie & de ſon diſcernement ?

PALES COULEURS COMPLIQUÉES.

LEs pâles couleurs ou *chloroſis*, maladie très-commune en Europe, qui a toujours été regardée comme un ſymptome de la ſuppreſſion des regles, pourra bien ſe compliquer avec les vapeurs, lorſque le racorniſſement des vaiſſeaux utérins, tant ſanguins que lymphatiques, procurera lui ſeul la ſuppreſſion des menſtrues. Que cet état convulſif des nerfs de la matrice ſoit une des cauſes de cette ſuppreſſion, les Médecins en conviendront : c'eſt pourquoi on ne peut que reconnoître cet état convulſif pour une de celles qui procurent le

(a) Voyez la préface du Traducteur, p. 50.

chloroſis,

chlorosis, puisque cette seconde maladie fut toujours l'effet de la premiere, je veux dire, la suppression.

Cette cause une fois établie, il sera fort aisé d'en déduire les symptomes : le reflux de la lymphe utérine & celui du sang menstruel ont déjà fourni à M. Astruc une infinité de preuves & de raisons sur lesquelles il appuie son système. Mais quel est le traitement qui convient à cette maladie, lorsqu'elle est compliquée avec les vapeurs ? M. Astruc le désigne, sans oser le prescrire : c'est pourquoi il nous sera permis d'y ajouter des préceptes.

Pour éviter la mépriſe, dans la distinction de cette complication, nous donnerons pour signes non équivoques tous les symptomes hystériques, quels qu'ils soient, même les plus légers ; la tension des hypocondres ; le gonflement douloureux de l'estomac & du *colon* ; des douleurs dans la matrice, qui annoncent un état de tension & de phlogose, & qui s'étendent ensuite jusqu'aux reins,

aux aines, & aux cuiſſes ; le vomiſſement ; la limpidité des urines, &c. & alors nous ſerons aſſurés que la tenſion ſpaſmodique des nerfs procure la ſuppreſſion, & enſemble le *chloroſis*.

Dans un pareil état, on chercheroit en vain à déſobſtruer les vaiſſeaux utérins, & ceux des autres viſceres du bas-ventre qui ont été ſecondairement affectés. La rigidité des nerfs, qui a donné lieu au premier vice, s'oppoſera toujours à l'action des remedes apéritifs ; les criſpations augmenteront ; & les obſtructions devenant par-là plus compactes, elles deviendront auſſi plus rebelles, & capables de produire des ravages beaucoup plus grands, en formant des obſtacles invincibles à la circulation des liqueurs : d'où il s'enſuit communément tant de déſordres.

Cette erreur eſt générale : l'ignorance du vulgaire l'entretient, & la cupidité des Artiſtes la favoriſe. Que de remedes vantés, & ſous combien de formes ! Opiats, électuaires, ex-

traits, poudres, élixirs, vins médicinaux, & autres de cette eſpece; ce ſont là tout autant de poiſons entre les mains de l'Empirique, qui ſe mêle de guérir ſans connoître la cauſe de la maladie qu'il traite; tandis que ces mêmes remedes ſont de véritables ſpécifiques entre les mains de celui qui diſtingue & qui ſait diſtinguer les cas où ils ſont appropriés.

Ce ne ſera donc jamais dans la complication vaporeuſe que la Pharmacie étalera ſes tréſors; mais bien dans les maladies où l'embarras des viſceres ſera produit par tout autre vice que celui que nous venons d'adopter. Ici tout eſt tenſion, criſpation, érétiſme: & s'il paroît d'autres vices à combattre par les complications de différentes maladies, ils ſeront toujours ſoumis à l'action de cette premiere cauſe, & ne pourront être domtés qu'après avoir détruit celle avec laquelle ils ſont tellement liés & unis, qu'on doit les regarder comme un même vice, ſi l'on veut éviter les écarts dangereux d'une pratique inconſidérée.

C'eſt pourquoi, à quelque degré que ſoit porté le mal, & quels que ſoient les ſymptomes qui paroîtront les plus contradictoires, comme l'enflure des pieds, la bouffiſſure du viſage, ſa pâleur, l'inapétence, &c. nous annonçons d'après l'expérience, que tous ces ſymptomes doivent être réputés nuls, lorſque l'affection hyſtérique y ſera aſſociée, & que celle-ci au contraire exigera toujours les remedes les plus prompts. Les délayants & les humectants précéderont donc l'emploi de tout autre ſpécifique ; & ce ne ſera jamais qu'après eux que l'on pourra employer, ſans crainte de mauvais effet, les purgatifs & les apéritifs, qui agiront alors avec d'autant plus d'efficacité, que les nerfs & les vaiſſeaux devenus moins ſenſibles aux impreſſions des parties actives de ces remedes, ſe contracteront ſans peine & ſans trop de vigueur : & de cette façon nous ſerons aſſurés que les évacuations ne ſeront point inſuffiſantes, ni même trop abondantes, puiſqu'elles ſeront ménagées par les doux ef-

ſorts des ſolides, qui inviteront ainſi la nature à ſe ſoulager, & à participer elle-même à la cure.

Faudra-t-il des exemples aſſortis aux idées pratiques que je propoſe? ou bien exigera-t-on de moi des exemples contraires? Dans l'un & dans l'autre genre on ne ſauroit trouver la Médecine en défaut. Il nous ſuffira donc de réveiller l'attention des Médecins dans la diſtinction de ces deux maladies compliquées. Chacun pourra y ajouter ſes propres obſervations.

PERTES BLANCHES COMPLIQUÉES.

EN regardant les fleurs blanches comme un ſymptome de l'affection hyſtérique, nous reconnoîtrons pour cauſe prochaine & immédiate de cette maladie, le vice des liqueurs qui circulent dans l'*uterus*, & enſemble celui des ſolides qui compo-

ſent le tiſſu de ce viſcere. En effet l'acrimonie extraordinaire de la lymphe, & de la ſéroſité, étant très-propre à former des embarras dans ſes vaiſſeaux, elle formera en même temps des obſtacles à leur diſtribution, & enſuite des gonflements, & des diſtenſions plus ou moins fortes, qui obligeront les fibres à s'écarter, à ſe ſéparer, & à ſe rompre: ce qui favoriſera d'abord la ſortie des humeurs les plus ſéreuſes, enſuite de la lymphe, & quelquefois encore de quelques globules rouges, ſuivant le degré d'acrimonie que ces humeurs auront reçu par l'effet des différentes cauſes éloignées qui ont favoriſé leur vice.

En outre, l'oblittération d'un nombre des plus petits vaiſſeaux de l'*uterus*, occaſionée par le rétréciſſement de leurs parois, formant elle-même le plus grand obſtacle à la diſtribution des liqueurs, donnera lieu à une pléthore d'autant plus conſidérable, que le nombre des vaiſſeaux oblittérés augmentera toujours plus: & nous

aurons là par conſéquent deux cauſes, qui agiſſant réciproquement, produiront entr'elles un même vice, que nous devons attaquer également, & avec les mêmes remedes.

Les indications qui ſe préſentent dans cette complication de maladies, ſont donc de corriger l'acrimonie de la lymphe utérine, & de rouvrir en même temps les tuyaux capillaires oblittérés, pour pouvoir rétablir la circulation dans la matrice. Les incraſſants, les humectants, les balſamiques, & les rafraîchiſſants rempliront toutes nos vues; puiſqu'en diſſolvant les ſels dont la lymphe eſt ſurchargée, ils en corrigeront ainſi l'acrimonie, & lui reſtitueront le balſamique, dont elle eſt tout-à-fait dépourvue. Les vaiſſeaux, moins irrités pour lors, céderont aiſément aux doux efforts d'une circulation plus paiſible: ce qui rétablira les fonctions naturelles du viſcere affecté.

On conçoit déjà, par l'expoſé que je viens de faire, de quelle utilité pourroient être en pareil cas les apé-

ritifs, les purgatifs, & les remedes ſtiptiques. Et pour mieux dire, ne reconnoît-on pas combien ils ſeroient pernicieux ? les uns criſperoient les vaiſſeaux, & augmenteroient ainſi le nombre de ceux qui ſont oblittérés ou obſtrués : les autres diviſeroient encore plus les humeurs lymphatiques ; leur ténuité & leur acrimonie devenant toujours plus grandes, elles s'échapperoient beaucoup plus aiſément par l'extrêmité des vaiſſeaux, & en corroderoient le tiſſu : ce qui favoriſeroit l'écoulement, au lieu de le ſuſpendre, & entraîneroit infailliblement après lui la deſtruction totale du ſang & des autres humeurs. (*a*)

(*a*) Pour ſatisfaire les Médecins ſcrupuleux, je propoſerai ici un traitement méthodique, en annonçant que ſi je me ſuis diſpenſé de le faire dans les différentes maladies que je décris dans ce Traité, c'eſt pour épargner à mes lecteurs l'ennui de toutes ces répétitions médicinales & pharmaceutiques, qui groſſiſſent prodigieuſement un volume, mais qui n'apprennent rien aux Médecins praticiens.

Pour remédier donc avec efficacité aux différents maux qui ſurviennent toujours aux dangereux effets de tant de remedes que l'on emploie journellement dans le traitement de cette maladie, on preſcrira une diete forte, à cauſe de la longueur de la maladie, mais telle qu'elle rafraîchiſſe, humecte, & adouciſſe l'acrimonie. La malade ne fera qu'un exercice modéré, & ſe nourrira d'agneau, de veau, de jeunes poulets : elle fera en même temps uſage des nourritures farineuſes, telles que le riz, les grumeaux d'orge, d'avoine, l'orge perlé, la ſemoule, le vermichel, le ſagou : on y ajoutera quelquefois les bouillons de poiſſons, de limaçons, pour adoucir le ſang, & l'incraſſer plus efficacement.

Sa boiſſon ordinaire ſera pour quelques jours une tiſane de poulet, faite avec un petit poulet de la groſſeur d'une caille, & un peu de riz, ou la racine d'althea. On donnera des lavements rafraîchiſſants ; & s'ils ne ſuffiſent pas pour évacuer les crudités qui

pourroient être dans les premieres voies, on donnera une purgation, mais douce, comme celle qui ſuit.

Prenez pulpe de caſſe récemment tirée, & ſyrop de chicorée compoſé, de chacun une once ; diſſolvez dans huit onces d'eau de fontaine ; & faites une potion.

Après que le corps ſera ainſi purgé, on pourra préparer un bouillon ſous la formule ſuivante, que la malade prendra pendant vingt jours, & plus, s'il le faut, ſuivant les degrés de ſéchereſſe & d'acrimonie que l'on a à combattre.

Prenez racine d'althea & de grande conſoude, de chacune demi-once ; feuilles de laitue & de pourpier, de chacune demi-poignée ; ſemence de lin, demi-dragme ; faites cuire, ſelon l'Art, avec un jeune poulet, dont on farcira le ventre avec les quatre ſemences froides majeures : faites un bouillon.

L'uſage du bouillon fini, on s'abſtiendra des purgations, par la raiſon

qu'elles ſeroient non ſeulement ſuperflues, mais encore dangereuſes & contraires ; puiſqu'elles détruiroient par leur action les doux effets des remedes adouciſſants ; & on paſſera tout de ſuite à l'uſage du lait coupé avec l'eau d'orge & autres ſemblables, ou au lait d'âneſſe, ſans addition d'aucun opiat abſorbant & ſtomachique, qui produiroit encore des effets oppoſés à l'action des remedes indiqués pour détruire le vice.

On pourra auſſi conſeiller dans le même temps les injections avec la décoction de guimauve, l'eau d'orge, ou le petit lait bien clarifié, & le bain domeſtique. Les eaux minérales acidules conviennent pareillement pendant tout l'été, pour appaiſer la raréfaction des liqueurs, adoucir leur acrimonie, & relâcher les ſolides criſpés. On doit varier ces remedes, ſuivant le cas & la ſaiſon ; & on pourra auſſi y ſubſtituer dans le beſoin le petit lait clarifié ou diſtillé, les bouillons de grenouilles, & autres du même genre. On reviendra plu-

ſieurs fois à ces différents remedes, juſqu'à ce que l'on ſoit aſſuré d'une guériſon radicale.

C'eſt de cette façon qu'ont été guéries deux perſonnes de conſidération, dont l'une étoit ſi incommodée, que la perte blanche, qu'elle gardoit depuis pluſieurs années, avoit contracté un caractere d'acrimonie ſi extraordinaire, que les parties voiſines en étoient écorchées. S'il m'étoit permis de mettre au jour les confidences de bien d'autres, j'en citerois bon nombre qui en ſont affligées depuis long-temps par l'effet d'un très-mauvais régime, & par la ſeule opiniâtreté à ne vouloir faire aucun remede : ce qui exigeroit d'elles certaines privations dans leur façon de vivre, & ſur-tout des boiſſons alkaleſcentes, dont elles font journellement uſage.

PERTES DE SANG immodérées & compliquées.

TOutes les fois que les hémorragies utérines proviendront de la cauſe hyſtérique, nous ſerons attentifs à les diſtinguer, pour ne pas leur oppoſer des remedes contraires. Les ſignes qui caractériſent cette eſpece d'hémorragie ſont, ſelon Hofman, *tenſio & inflatio hypocondriorum circa lumbos, dolor gravativus & preſſorius; quandoque cum ſenſu refrigerii junctus, extremarum partium refrigeratio, vaſorum detumeſcentia, color faciei pallidus, pulſus citatior, cum internorum ardore, alvi ſtrictura, urinæ parcior fluxus. Hæc omnia autem ſatis abundèque teſtantur, non à cauſa ſolùm paſſiva, id eſt nimia debilitate uteri, ſed ab activa etiam ſpaſmodicis partium vaſculorum & nervorum ſtricturis, ſanguinem ad uterum nimiùm urgentibus, hoc vitium proficiſci. Unde etiam ratio repetenda,*

quòd fœminæ hypocondriacæ hyſtericæ, & quæ tenerioris ſunt ad animi commotiones procliviorîs naturæ, hôc moleſto malo frequentiùs afficiantur. (a)

Le relâchement des vaiſſeaux utérins n'aura point lieu dans cette eſpece d'hémorragie, de même qu'un ſang trop fluide, où la ſéroſité domine. Une pareille conſtitution ne pourroit jamais procurer les ſymptomes ci-deſſus détaillés par l'Auteur que je cite, & les mêmes que nous obſervons chaque jour. Ce ſera au contraire ſur le ſpaſme des vaiſſeaux de l'*uterus*, & enſemble ſur la raréfaction d'un ſang ſec & acrimonieux, que nous porterons des remedes capables de relâcher les vaiſſeaux trop tendus, dont le calibre diminué par cet effet, augmente toujours plus la pléthôre : ils ouvriront le diametre des vaiſſeaux, & appaiſeront en même temps la raréfaction des liqueurs qui y circulent ; & par ce double accord, la

(a) Hofman de uteri hemorrogia, ſect. 1, cap. V, p. 225, tom. 2.

circulation devenant plus paisible, la distribution du sang deviendra plus égale dans chaque partie du corps.

Les remedes que notre Auteur emploie répondent à ces idées ; & les effets qu'ils procurent sont très-bien attestés par les observations pratiques qu'il nous rapporte. Les humectants, les délayants, & les rafraîchissants, sont toujours préférés à tout autre secours. Ecoutons leur éloge : *Quando nimis ebullientis sanguinis orgasmus fovet & auget hoc malum, ob motum intestinum partium sulphurearum concitatiorem, diluentia, humectantia, refrigerantia auxilio sunt efficacissimo : atque inter hæc excellit quàm maximè sola aqua frigida fontana, modò sit pura & subtilis, aut quæ melior adhuc, pluvialis probè conservata & putredinis expers, vel admixta nitri decenti quantitate alterata, vel cum spiritu vitrioli, & sufficienti copia pota.*

Il prétend avec raison que par ce traitement, tout simple qu'il est, on divise les humeurs trop épaisses, on adoucit l'acrimonie, on appaise la

chaleur, on redonne le ton aux fibres, & on guérit plus promptement & plus efficacement la maladie dont il s'agit, que lorſque l'on emploie les ſpécifiques les plus vantés : *Etenim ſimplex hæc medicina, & diluendo ſpiſſos humores, & acres temperando, nimiumque æſtum reſtinguendo, fibras quoque relaxatas firmando, plus certè præſtat quàm tantopere à Médicis alia varii generis ad hoc malum laudata ſpecifica*, &c. (*a*)

Le relâchement des fibres, qui paroît contradictoire avec le ſpaſme que nous accuſons, doit s'entendre des fibres de la matrice que l'impétuoſité du ſang a déchirées & relâchées, après les avoir forcées de céder aux violentes diſtenſions qu'elles ont ſouffertes. C'eſt ſur ces mêmes fibres que les remedes humectants agiront ; ils leur rendront leur premiere élaſticité, en y reſtituant leur ſoupleſſe. Les toniques, les aſtringents, qui du premier abord ſembleroient leur être fa-

(*a*) Ibidem, p. 226.

vorables,

vorables, criſperoient toujours plus l'extrêmité des vaiſſeaux, & y procureroient des irritations d'autant plus dangereuſes, qu'elles ulcéreroient les parties qui en ſeroient affectées. Auſſi voit-on le plus ſouvent que ces ſortes d'hémorragies procurent l'ulcere de la matrice, tant par rapport à la qualité du ſang qui le fournit, que par le pernicieux effet des remedes contraires qui le favoriſent.

D'après cet expoſé, dans lequel nous trouvons une explication claire & naturelle du méchaniſme qui procure ce dérangement menſtruel, il nous paroît déjà qu'il ſera fort aiſé d'y remédier; puiſqu'en tempérant l'orgaſme des humeurs, & en relâchant le ſpaſme de la matrice, nous ſommes très-aſſurés de rétablir les fonctions naturelles de ce viſcere, & de prévenir en même temps les différents maux qui ſuccedent au premier dérangement. Ce projet, ſi vaſte en apparence, puiſqu'il embraſſe la plus grande partie des maladies du ſexe, intéreſſe d'autant plus les Médecins

praticiens, qu'il les éclaire ſur une matiere qui a fait juſqu'ici le ſujet de leurs recherches, & ſur laquelle la plupart de ceux qui s'y ſont exercés ont toujours échoué, & ſe ſont plaints des difficultés inſurmontables qui ſe ſont préſentées. (*a*)

Pour éviter toute contradiction, rejettons tout ſyſtême; écoutons ſimplement la nature : fut-elle jamais ſi éloquente que lorſqu'elle eſt opprimée, & prête à ſuccomber ? La roideur des reſſorts qui compoſent la machine demande des ſecours ; hâtons-nous de les relâcher ces organes, ouvrons par ce moyen les canaux obſtrués ; & rappellant ainſi la circulation de toutes les liqueurs, nous rétablirons les fonctions du viſcere affecté.

Mme. *F *, âgée de quarante ans, d'un tempérament chaud & ſec, éprouvoit depuis deux ans le flux im-

(*a*) C'eſt ce qui avoit fait dire à Démocrite, *ſexcentarum ærumnarum calamitatumque authorem eſſe uterum.* Démocr. ad Hippocr. de natura humana.

modéré de ſes mois : ſon Médecin attribua ce dérangement menſtruel à la ceſſation prochaine de cette évacuation, & ne preſcrivit aucun remede. Mais les mouvements vaporeux, qui ſe mirent bientôt de la partie, les gonflements dans les entrailles, & des douleurs aiguës qui ſe faiſoient ſentir vivement aux cuiſſes & aux reins, exigerent quelque ſoulagement. On preſcrivit quelques bouillons rafraîchiſſants, qui calmerent tant ſoit peu la malade ; après leſquels on crut ne pouvoir ſe diſpenſer de la purger légérement.

L'irritation que ce remede procura dérangea ſi fort les projets du Médecin, que les premiers ſymptomes du mal reparurent avec une nouvelle force. L'hémorragie devint plus abondante, les douleurs ſe réveillerent, & une éruption dartreuſe ſe manifeſta bientôt ſur toute l'habitude du corps. L'eau de poulet calma d'abord tous ces ſymptomes ; mais l'hémorragie en éludoit l'action. Il fallut recourir au bain tiede : la malade y fut livrée pendant

trois mois, au bout deſquels elle fut guérie de ſes pertes.

La femme d'un Chirurgien de cette ville, du même âge & du même tempérament que la précédente, ſouffroit depuis trois ans le même dérangement dans ſes évacuations périodiques, & fut encore ſoulagée par les mêmes remedes. Revenue en meilleure ſanté, elle s'écarta de ſon régime : deux taſſes de caffé, qu'elle prit ſucceſſivement à la fin d'un repas, lui donnerent la fievre, & rappellerent l'hémorragie.

On voit par ces deux obſervations que la cauſe que j'ai aſſignée plus haut eſt parfaitement bien caractériſée : mais l'effet des remedes contraires, que ces deux malades avoient éprouvés, nous démontre ſon exiſtence, & la néceſſité de ne jamais la méconnoître.

Le bain, qui paroît aujourd'hui le ſpécifique aſſuré d'un mal ſi redoutable, ne doit point alarmer les Médecins par les contradictions qui paroiſſent d'abord ſe préſenter ſur ſon

uſage : les moins hardis ne l'emploieront que dans les intervalles de l'hémorragie, & par ce moyen ils en éloigneront peu à peu le retour : & les autres, plus courageux, ſans être téméraires, franchiront tous les obſtacles pour arriver plus promptement à leur but. Pour ſe conformer cependant aux loix que la nature nous impoſe, on s'arrêtera prudemment aux jours marqués pour cette évacuation : le ſuperflu exige le remede.

Ce n'eſt pas ſeulement ſur les pertes périodiques immodérées que nous prétendons établir nos indications curatives ; celles qui ſuivent de près l'accouchement naturel, & qui ſortent des bornes que la nature leur a preſcrites, exigent à leur tour les mêmes remedes, lorſqu'une même cauſe les procure. Cette cauſe eſt commune à toutes les femmes ſujettes aux vapeurs, c'eſt-à-dire que la tenſion naturelle de leurs fibres, augmentée par les différentes irritations que ſouffre le genre nerveux dans les douleurs de l'accouchement, procure des

ſpaſmes & des contractions violentes, qui agiſſent inégalement ſur les fluides, les preſſent de toutes parts, & les obligent à ſe porter dans les vaiſſeaux, où ils trouvent moins de réſiſtance.

L'ouverture des vaiſſeaux de la matrice, occaſionée par le déchirement qu'ils ont ſouffert à la ſortie du placenta, préſente un vuide aſſez conſidérable pour attirer les fluides, & leur fournir des iſſues, par leſquelles ils s'échapperont avec d'autant plus de vîteſſe, que la force qui les meut agira avec plus ou moins de vigueur. Ce ſera donc du degré de cette action organique que dépendront les pertes immodérées dont il s'agit, & auxquelles on remédiera toujours avec efficacité, en attaquant cette cauſe par ſes contraires.

Quel changement dans la pratique ! & que d'erreurs à corriger ! La mort funeſte d'un grand nombre d'accouchées aſſure ici l'impéritie des ſages-femmes, qui deviennent elles-mêmes homicides de tant de victimes qui leur ſont confiées. C'eſt dans les cordiaux

qu'exiſte leur poiſon. La raréfaction des liqueurs que ces remedes procurent, & les oſcillations des vaiſſeaux qu'ils favoriſent, doivent ſans contredit augmenter les ſymptomes. Les défaillances, qui précedent l'accouchement, & la ſyncope, qui lui ſuccede, ſembleroient cependant exiger des remedes actifs, pour accélérer le mouvement d'une circulation qui paroît languiſſante & ralentie, tandis qu'elle eſt au contraire opprimée. Quel contraſte! & quelles extrêmités!

Ne ſerions-nous pas coupables à notre tour, ſi nous héſitions de divulguel la mépriſe? On nous pardonnera donc de rappeller la perte que fit il y a quelques années Mr. de *S*, Capitaine des vaiſſeaux du Roi, diſtingué dans cette guerre par ſes exploits, de deux femmes chéries, qui l'une & l'autre après un accouchement laborieux périrent par une hémorragie indomtable, parce qu'elle fut entretenue par les cordiaux les plus actifs.

Ces exemples, auſſi authentiques que récents, nous apprennent à n'em-

ployer ces remedes que dans le cas où le relâchement des ſolides, joint à l'épaiſſiſſement des liqueurs, demande de vifs ſtimulants pour les exciter à ſe mouvoir, pour réveiller les oſcillations ralenties, & pour broyer les liqueurs dont la circulation languiſſante menace de s'éteindre, ſi on ne ſe hâte pas d'y porter du ſecours. C'eſt dans ces circonſtances que nous les reconnoiſſons pour de véritables ſpécifiques : & dans le cas contraire, ils ſeront reconnus pour de véritables poiſons ; puiſque par leur action, les ſolides déjà trop tendus ſouffriront de plus grandes contractions, qui accéléreront toujours plus le mouvement des liqueurs, & les obligeront ainſi à fuir par les voies qui leur ſeront ouvertes.

L'Auteur que j'ai déjà cité rejettoit ces remedes pour recourir à l'eau froide, dont l'efficacité eſt atteſtée par le fréquent uſage que ce grand praticien en faiſoit dans un climat bien différent du nôtre par ſa froideur, & dans lequel les femmes ne ſont pas moins

ſujettes aux vapeurs par les excès auxquels elles ſe livrent aveuglément, & ſur-tout par celui qu'elles font des liqueurs & du caffé. Ajoutons à l'expérience de ce grand Médecin des exemples aſſortis au cas dont il s'agit.

Mme. la Marquiſe de * * *, d'un tempérament vif & très-ardent, accoucha heureuſement à Anduze d'un enfant mâle, & fut traitée avec des cordiaux qui l'échaufferent ſi fort, que ſa ſanté en fut depuis altérée. Deux ans après elle devint groſſe, & accoucha encore dans la même ville, & ſous le même régime : ce qui ajouta un ſecond degré d'irritation & de ſéchereſſe dans ſon ſang, & ſur ſes nerfs, & dérangea la ſanté de cette Dame au point qu'elle fut affectée de vapeurs.

Devenue groſſe pour la troiſieme fois, elle accoucha à Arles d'un enfant mort, & eſſuya dans le moment une perte de ſang des plus conſidérables, avec des évanouiſſements convulſifs qui effrayerent ſa famille. On m'appella dans la nuit, & on couroit aux cordiaux quand j'entrai dans la cham-

bre de cette accouchée ; & malgré mes inſtances, on l'auroit abreuvée de toute ſorte d'élixirs, ſi je ne me fuſſe déterminé à la ſoigner moi-même, & à paſſer le reſte de la nuit auprès d'elle. L'eau froide fut mon unique remede ; elle en but à chaque inſtant : ce qui calma les évanouiſſements, & les fit tout-à-fait diſparoître dans l'eſpace de deux heures. L'hémorragie devint à ſon tour moins conſidérable, & la malade échappa du danger. Le régime qu'elle obſerva tout le temps de ſa couche fut des plus rafraîchiſſants. Elle prit enſuite les bouillons de poulet, les bains domeſtiques, & le petit lait diſtillé, qui la rétablirent ſi parfaitement, qu'elle reprit ſa premiere ſanté, que les cordiaux lui avoient enlevée.

La femme d'un Meunier, qui avoit accouché depuis quarante-cinq jours, ne pouvoit ſe relever de ſa couche, par la durée de ſes pertes. Les évanouiſſements convulſifs ſurvinrent, & je fus appellé. Dans la recherche des cauſes éloignées qui avoient donné lieu

à cette hémorragie, j'appris que la malade avoit été gorgée de cordiaux dans le temps de ſes douleurs, & qu'on l'avoit toujours nourrie avec des ſoupes très-ſucculentes ; ce qui avoit jeté dans ſon ſang une grande quantité de parties ſulphureuſes & alkalines, qui le raréfioient outre meſure, & procuroient l'hémorragie. Je corrigeai ce régime : les lavements froids & la tiſane de poulet rétablirent la malade.

On conçoit déjà combien il eſt eſſentiel de connoître les fautes que l'on commet tous les jours dans le régime des accouchées, pour ſavoir les éviter, ou pour y apporter les remedes les plus efficaces. C'eſt dans les aliments, comme dans la boiſſon, que nous trouvons tant d'erreurs à corriger. Les bouillons trop ſucculents, dans leſquels on fait entrer la poule, la perdrix & le bœuf, les tiſanes diurétiques chaudes, les herbes vulnéraires, auxquelles on attribue ſi gratuitement la propriété de pouſſer les vuidanges, le vin, l'eau de

fleurs d'orange, & toutes les eſpeces d'élixirs ou cordiaux, quels qu'ils ſoient, ſont tout autant de boiſſons toutes plus alkaleſcentes, qui raréfient les liqueurs, agacent les ſolides, & procurent ainſi la plus grande partie des maux qui ſurviennent après l'accouchement.

Sous cette eſpece d'hémorragie utérine nous comprendrons encore celle qui procure la fauſſe couche ; & qui eſt ſans contredit la plus dangereuſe de toutes, puiſque le déchirement d'une partie du *placenta* préſente quelquefois des ouvertures très-conſidérables, par leſquelles le ſang s'échappe avec d'autant plus de vîteſſe, qu'il eſt pouſſé par la contraction des vaiſſeaux, & par la compreſſion plus ou moins forte qu'il éprouve dans ſa circulation.

Il eſt vrai que la ſortie du *fœtus* termine toujours cette hémorragie, ou du moins en ſuſpend la fougue & l'impétuoſité. La matrice, qui pour lors ſe contracte en ſe repliant ſur

elle-même, comprime l'ouverture des vaiſſeaux, & en bouche l'orifice. Mais en attendant cet effort de la nature, l'hémorragie continue, & peut par conſéquent devenir dangereuſe & mortelle.

Pour en prévenir les ſuites, nous ſerons attentifs à calmer l'impétuoſité des liquides, en diminuant les contractions du cœur : par ce moyen nous ſuſpendrons l'hémorragie ; & le relâchement des ſolides, que nous procurerons, facilitera d'autant plus l'expulſion du *fœtus* hors de la cavité de la matrice, que les iſſues ſeront plus libres, & moins inacceſſibles aux efforts de la main.

Les cordiaux & les antihyſtériques ordinaires ſeront donc ici des remedes contraires : mais à leur place on emploiera avec ſuccès les décoctions émollientes, les boiſſons délayantes & rafraîchiſſantes, & quelquefois encore le bain domeſtique tiede, quand les douleurs ſeront ſi vives qu'elles exciteront des ſpaſmes & des mouve-

ments convulſifs. (*a*) J'en citerai deux exemples.

La femme d'un Apothicaire, enceinte de deux mois, éprouvoit chaque jour des évanouiſſements vaporeux, que l'on traita avec les remedes antihyſtériques. Les mouvements convulſifs parurent, & la fauſſe couche fut bientôt déclarée par l'hémorragie qui ſurvint. Les douleurs aux reins devinrent bientôt inſupportables ;

(*a*) Le Commentateur de Deventer nous donne des préceptes curatifs pour cette eſpece d'hémorragie utérine, qui étaient ma façon de penſer à ce ſujet. Il aſſigne trois cauſes des convulſions, la perte, l'abondance de ſang, & les douleurs que ſouffre la matrice à cauſe de ſa grande diſtenſion. Il arrive quelquefois, ajoute-t-il, que la matrice n'eſt pas ſuffiſamment ouverte, quand la convulſion arrive : dans ce cas on ne peut faire que les remedes ordinaires. La ſaignée ne convient point dans les convulſions cauſées par l'inanition : ce qui caractériſe la ſeconde cauſe. Les décoctions émollientes peuvent faire un bon effet dans la troiſieme. Dionis & Mauriceau penſent comme lui. Voy. le Commentateur de Deventer, p. 198.

le ventre fut tendu & douloureux ; la cardialgie, les coliques & les vents tourmentoient alternativement la malade, malgré les soins d'un mari qui désiroit ardemment de guérir son épouse.

A tous les remedes échauffants dont on avoit fait usage, je substituai le régime le plus rafraîchissant. Les lavements froids, les fomentations émollientes, & la boisson la plus copieuse, ne purent cependant pas remédier aux spasmes & à l'érétisme des nerfs de la matrice ; il fallut par conséquent recourir aux plus spécifiques, & plonger la malade dans le bain avec l'hémorragie : ce qui fut fait. On y revint plusieurs fois, & j'eus la satisfaction de procurer par-là un calme si considérable, qu'elle accoucha ensuite sans douleur & sans beaucoup d'hémorragie.

M. Hazon, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, raconte dans un des Journaux de Médecine (*a*) qu'une femme du com-

(*a*) Voy. le Journ. de Médec. mois de Février 1756, p. 110.

mun, âgée de 30 ans, d'un tempérament ſanguin & pléthôrique, forte & bien conſtituée, & médiocrement replette, fut attaquée pendant l'hiver de l'année 1755 d'une paſſion iliaque des plus fâcheuſes, qui ſe trouva compliquée avec une groſſeſſe de cinq mois.

On l'appella pluſieurs jours après que la maladie fut déclarée. Les accidents conſiſtoient dans des douleurs énormes par tout le bas-ventre, & ſur-tout dans toute l'étendue des inteſtins grêles. La malade vomiſſoit toutes les boiſſons qu'on lui donnoit, peu de temps après les avoir priſes; elle rejettoit la bile, accompagnée quelquefois de matieres ſtercorales, moulées & formées telles qu'on les rend par la voie ordinaire des inteſtins. Rien ne perçoit par le bas. Les lavements ſortoient comme ils étoient entrés. Les douleurs étoient ſi vives, qu'elles étoient accompagnées de convulſions. Le pouls étoit plein, & il y avoit beaucoup de fievre. Il examina s'il y avoit quelque deſcente; mais

mais il trouva toutes les parties dans leur état naturel.

Pour arrêter les progrès d'une maladie ſi funeſte, il fit multiplier les ſaignées : on en fit huit du bras, & deux du pied. Il ordonna des boiſſons avec de la graine de lin, des émulſions, des lavements émollients & anodins, des fomentations d'herbes émollientes, des potions huileuſes & calmantes ; il employa même en dernier lieu les eaux de Vichy. Le tout fut ſans ſuccès ; les vomiſſements continuoient toujours, les forces cependant s'affoibliſſoient beaucoup, & il y avoit tout lieu de craindre pour la vie de la malade.

Dans ces triſtes conjonctures, ſe voyant preſque au bout de toutes les reſſources ordinaires, M. Hazon ſe retourna d'un autre côté, & conſeilla les bains domeſtiques. Les deux premiers ne produiſirent aucun effet : le quatrieme eut plus de ſuccès ; la femme accoucha d'un enfant mort ; les vuidanges prirent leur cours. Il crut pour lors que le vomiſſement calme-

roit, mais il n'étoit pas encore temps ; il fut contraint de faire continuer le même remede, qui réuſſit à merveille. Le jour même de la couche on plongea cette femme dans l'eau ; on obſerva ſeulement que l'eau fût un peu plus chaude qu'auparavant. Avant que la malade fût accouchée, elle prenoit deux bains par jour, pendant l'eſpace d'une heure ; après l'accouchement elle n'en prit qu'un, dans lequel elle ne reſtoit que trois quarts d'heure. En ſuivant cette méthode, les vuidanges continuerent à couler, le ventre ſe dégagea, le vomiſſement ceſſa, les douleurs calmerent entiérement ; après quoi on fit interrompre l'uſage des bains : on purgea enſuite la malade, pour emporter le germe de la fievre, qui auroit beaucoup retardé la guériſon.

On trouvera peut-être, dit-il, cette pratique trop hardie ; mais le mal étoit extrême : le peu de ſuccès qu'avoient eu les différents remedes que ce Médecin avoit employés, & l'analogie, le déterminerent à ſe frayer cette route.

Il y a quelques années, ajoute-t-il encore, que je vis une Demoiſelle attaquée d'une affection hyſtérique, qui eſſaya de tous les remedes, & qui ne fut ſoulagée que par l'uſage continué des bains domeſtiques. Cette Demoiſelle les prenoit même pendant le temps de ſes regles, qui par ce moyen venoient avec plus de facilité. Quand on ſuſpendoit les bains, les vapeurs recommençoient avec plus de violence.

On nous traitera ſans doute de téméraires, M. Hazon & moi, & je ſuis très-aſſuré qu'on n'adoptera jamais cette pratique, parce qu'elle eſt trop nouvelle, & ſujette à beaucoup d'inconvénients. Plonger dans le bain une femme enceinte qui ſe bleſſe, dans la vue de faciliter la ſortie du *fœtus*, c'eſt vouloir, dira-t-on, révolter les eſprits, & s'attirer les plus cruels reproches. Quelles que ſoient cependant les raiſons que l'on peut oppoſer à ce ſyſtême, elles trouvent dans la théorie que j'établis les réfutations les plus ſolides, & l'expérience qui la ſuit atteſtera toujours en ſa faveur.

On ſe récriera bien davantage, ſi non content d'employer ce remede dans le cas de la fauſſe couche, ſans reſpecter l'hémorragie, je prétends encore m'en ſervir dans le temps que les lochies coulent, ſi les ſymptomes les plus preſſants exigent ce ſecours. Trois obſervations des mieux circonſtanciées fourniront un vaſte champ aux réflexions des incrédules. Je les rapporterai ici ſous la forme où elles furent adreſſées à l'Auteur du Journal.

LETTRE à l'Auteur du Journal de Médecine.

MONSIEUR,

J'ai été pénétré de la plus vive reconnoiſſance en liſant le Journal de ce mois, (*a*) à la tête duquel j'ai trouvé un extrait de mon Eſſai ſur les vapeurs, dont vous avez bien voulu faire part au Public. Enhardi par vo-

(*a*) Journal du mois de Février 1761, p. 195.

tre ſuffrage, je reprendrai dans peu la plume, pour achever un ouvrage que je n'avois fait qu'ébaucher. J'avois travaillé ſeul juſqu'ici dans cette pénible carriere ; mon exemple a enfin ſéduit les Médecins, & les ſuccès ſe multiplient au point, que ma méthode réuſſit par-tout où elle eſt miſe en pratique. (*a*)

Entre pluſieurs obſervations qui m'ont été communiquées à titre de reconnoiſſance, je ſais que vous en avez reçu une qui me paroît mériter une place dans vos Journaux ; un Capitaine Hollandois, frénétique, en fait le ſujet.

(*a*) Pour s'aſſurer de la vérité de cette aſſertion, il ſera permis aux incrédules de s'adreſſer aux différents Médecins de réputation que je vais citer : à Montpellier, M. le Roi, Profeſſeur de Médecine, & M. Chaptal ; à Marſeille, M. Blanc & M. Debaux : à Lyon, M. de Lilia : à Mâcon, M^rs. Millet pere & fils, & M. Sanſi : à Paris, M. Hazon, Docteur-Régent, & M. le Peige, Chirurgien, qui a fait l'épreuve de ma méthode ſur lui-même : à Arles, tous mes Confreres, qui l'ont généralement adoptée.

M. Debaux, Médecin à Marſeille, qui vient d'écrire en faveur de l'inoculation, d'après ſes heureuſes expériences, en eſt l'auteur.

M. Felix, Médecin à Mornas, (*a*) m'écrit en même temps, & au nom de ſes Confreres, une lettre auſſi polie qu'elle eſt ſatisfaiſante, par le récit qu'il me fait de mille merveilles opérées ſous ſes yeux. J'ai pardevers moi, depuis la publication de mon Eſſai, grand nombre d'obſervations toutes plus intéreſſantes, dont je ferai part au Public en ſon temps. Mais pourrois-je actuellement m'empêcher de vous apprendre que depuis peu j'ai fait plonger trois femmes en couche dans l'eau, dont l'une des trois m'eſt redevable de la vie?

Celle dont il s'agit eſt une Dame de Marſeille, épouſe du ſieur Lacroix, Négociant de cette ville, que des affaires eſſentielles avoient attiré ici. Elle eſt âgée de vingt-trois ans, & ſujette aux vapeurs hyſtériques depuis quel-

(*a*) Petite ville du Comtat.

ques années avant ſon mariage. Un Chirurgien de Marſeille avoit toujours traité cette Dame à ſa maniere. La groſſeſſe ſuſpendit tout accident, & l'on pronoſtiqua que la couche acheveroit la cure. Elle tint bon en effet juſqu'au vingt-deuxieme jour, auquel temps les accidents hyſtériques reparurent avec une nouvelle force ; le délire en fut la ſuite, & en même temps la mâchoire & la langue reſterent roides & immobiles, ſans que les lochies en reçuſſent aucune atteinte.

Le bain étoit le ſeul remede qui pût y remédier : mais les lochies, qui coulerent alors avec plus de force, étayerent le préjugé ; & il ne me fut pas poſſible de le mettre en uſage. On acquieſça plus volontiers aux lavements froids très-fréquents, & aux fomentations continuelles. Ces remedes, quoiqu'indiqués, ne furent pas ſuffiſants, puiſque depuis trois jours que la malade y étoit livrée, elle n'avoit pu encore avaler une ſeule goutte d'eau : ce qui nous obligea de recourir au bain tiede. Les trois premiers, dans

leſquels la malade reſta quatre heures, n'eurent aucun effet ; mais le quatrieme emporta les ſymptomes hyſtériques. Elle en continua l'uſage pendant un mois conſécutif, & les lochies continuerent de couler pendant tout le temps du remede.

Madame * S *, âgée de quarante ans, vaporeuſe depuis l'adoleſcence, & par hérédité, ſouffroit des douleurs des plus aïguës, occaſionées par un gonflement extraordinaire des vaiſſeaux hémorroïdaux, qui attirerent enfin les convulſions dans les derniers jours de ſa couche : les topiques les plus adouciſſants, & l'application des ſangſues ne procurerent aucun ſoulagement. Les lochies couloient, & on héſita longtemps à ſe ſoumettre au bain tiede. Il fallut cependant obéir aux douleurs. Le premier bain les calma conſidérablement, & au cinquieme tout fut évanoui.

Quelques jours après, Madame * P * accoucha laborieuſement d'un enfant mort. La fievre qui ſurvint, & une douleur de ſciatique, accompagnée

d'une chaleur extrême qui ſe répandoit ſur toute la cuiſſe droite, obligerent la malade à demander d'autres remedes que ceux que ſon accoucheur lui preſcrivoit depuis vingt-cinq jours. L'eau de poulet & les lavements froids ne furent pas ſuffiſants pour calmer les douleurs & la fievre ; il fallut tout de même recourir au bain tiede, qui après un très-long uſage, emporta la véritable cauſe du mal & ſes ſuites, ſans jamais déranger l'écoulement des lochies.

Je ſuis en droit de conclure, après des expériences de cette eſpece, que le bain tiede eſt le plus puiſſant ſpécifique que l'on puiſſe employer dans tous les temps de la maladie que j'attaque, puiſqu'il eſt entiérement oppoſé par ſon action à la véritable cauſe que j'aſſigne.

SUPPRESSION des lochies compliquée.

IL eſt prouvé par les obſervations ci-deſſus rapportées, que le flux menſtruel ſupprimé, & celui qui eſt immodéré, ſont produits l'un & l'autre par une même cauſe. Par la même théorie, & par l'expérience pratique qui la ſuit, il eſt encore prouvé & démontré que la même cauſe agit dans les différents dérangements du flux hémorroïdal. Pourquoi la ſuppreſſion des lochies ne proviendroit-elle pas du même vice que toutes ces différentes eſpeces d'hémorragies, ſoit qu'on les conſidere comme immodérées ou comme ſupprimées?

C'eſt dans l'état convulſif du genre nerveux, & dans la fougue impétueuſe avec laquelle circulent les différentes liqueurs dans l'*uterus*, que nous avons aſſigné plus haut la cauſe des hémorragies utérines: & il a été une fois rapporté, que ſi la fougue du ſang

& ſon impétuoſité prévaloient ſur le vice des ſolides, l'hémorragie ſeroit alors immodérée ; que ſi au contraire la roideur des ſolides prévaloit ſur cette conſtitution du ſang & des autres humeurs, l'hémorragie en ſeroit ſupprimée. Nous ſommes d'autant plus fondés à adopter ici cette même théorie, que l'effet des remedes qu'elle indique répond parfaitement bien aux vues curatives qu'elle établit : c'eſt-à-dire, qu'en relâchant le ſpaſme de la matrice, nous devons obtenir les effets que l'on deſire, qui ſont de provoquer les vuidanges, & de remédier par-là aux différents maux qui ſurviennent toujours à ce dérangement.

La délicateſſe de la matiere que je traite, & la difficulté de ramener des eſprits prévenus, me forcent ici d'entaſſer preuves ſur preuves ; c'eſt pourquoi je n'héſiterai pas d'étaler au grand jour les mépriſes de l'Art, en publiant ſans partialité ce que l'obſervation pratique dépoſe chaque jour contre la méthode vulgaire.

Une femme du monde, qui vivoit

dans la débauche, accoucha ſecrétement d'un enfant mort. Des inquiétudes journalieres, & familieres à ſon état, des effrois & des alarmes, ſuivies de déſeſpoir, furent les principales cauſes d'un accouchement auſſi laborieux. La fievre ſurvint bientôt, & les lochies ſe ſupprimerent. On courut au voiſinage; on appella le Médecin; & alors les confidences ſe multiplierent à un point, que la maladie de cette femme ne fut plus un myſtere.

L'ouverture de la ſaphene fut le premier remede que l'on mit en uſage; la fievre augmenta néanmoins, & fut toujours plus forte : on revint pluſieurs fois au même remede, qui bien-loin d'amener le calme, attira le délire & les mouvements convulſifs. La malade devint alors inacceſſible : deux Médecins en furent effarouchés; & après avoir été menacés pluſieurs fois par cette frénétique, ils n'oſerent plus ſe préſenter devant elle, & furent ainſi forcés de s'aſſembler au bas de l'eſcalier.

C'étoit dans cet endroit qu'ils con-

féroient entr'eux ſur l'état de cette infortunée. Les aſſiſtants ont prétendu qu'ils ne furent pas toujours d'accord ſur le choix des ſaignées : celle du pied étoit-elle révulſive ou dérivative à la matrice ? & étoit-elle par-là ſalutaire ou nuiſible en pareille circonſtance ? mille raiſons, toutes plus perſuaſives, fortifierent le préjugé de chaque combattant ; aucun d'eux ne céda, & on ſaigna tant du bras que du pied *uſque ad mutationem coloris :* ce qui calma la frénéſie. Mais, par une fatalité que l'on n'a pu concevoir, la malade mourut peu de jours après, ayant ſon cerveau libre, & le cœur ſi touché au ſouvenir d'une vie ſi criminelle, qu'elle en fit à Dieu le plus généreux ſacrifice.

Il a été expoſé que des contentions d'eſprit des plus violentes, des effrois & des alarmes avoient précédé l'accouchement de cette femme ; & c'eſt ſans contredit ce qui attira le déſordre. En effet la diſſipation extrême d'eſprits animaux, les contractions violentes du cœur & des vaiſſeaux agiterent la maſſe

des fluides ; la circulation en fut troublée & dérangée : ce qui excita des ſecouſſes plus ou moins fortes ſur la matrice, qui intéreſſerent d'autant plus la vie du *fœtus*, qu'il ne put ſoutenir le choc des liqueurs, & fut forcé par-là de ſortir de la cavité de la matrice ; ce qui ne put ſe faire ſans des efforts très-douloureux, & des pertes des plus conſidérables, qui deſſécherent toujours plus les reſſorts, & les roidirent à un point, qu'ils furent dès ce moment deſtitués de leur jeu.

Le trouble de la circulation, & l'obſtruction des vaiſſeaux capillaires, (par l'effet du racorniſſement) amenerent la fievre. La contraction ſpaſmodique des vaiſſeaux de l'*uterus* occaſiona la ſuppreſſion des lochies, & leur reflux portant ſur le cerveau, procura le délire & les convulſions. Quel parti prendre dans cette extrêmité ? Appaiſer le trouble de la circulation du ſang & des eſprits, relâcher les ſpaſmes de la matrice, c'étoient ſans contredit les ſeules indications que l'on avoit à remplir. Les humectants & les

relâchants étoient par conſéquent les ſeuls remedes capables d'opérer ces effets ; puiſqu'en appaiſant le mouvement des liqueurs, ils ſe ſeroient oppoſés aux dangereux efforts de la pléthôre ; & en relâchant les tenſions & les ſpaſmes de l'*uterus*, ils auroient provoqué l'écoulement des vuidanges, en préparant ainſi les voies qui leur ſont deſtinées.

Les triſtes effets de tant de ſaignées répétées autoriſent ici ma façon de penſer, puiſqu'en diminuant le volume du ſang, elles accélérerent la circulation des liqueurs, les contractions du cœur devinrent plus fréquentes : ce qui augmenta l'érétiſme, & favoriſa la ſuppreſſion. (*a*) Ces idées théoriques

(*a*) Les perſonnes intéreſſées aux jours de Mme. de ***, & celles qui ont été inſtruites des circonſtances qui ont accompagné la maladie & la mort de cette jeune Dame, appercevront ici l'erreur. Car pourroit-on diſconvenir que l'inflammation de la matrice, qui ſurvint après un accouchement ſi naturel, ne pouvoit être produite que par la contraction ſpaſmodique

méritent d'être étayées de l'expérience contraire.

Une femme du commun, amie de la défunte dont nous venons de faire mention, s'alarma ſi prodigieuſement le premier jour de ſa couche, qu'elle ſe perſuada qu'elle alloit éprouver un même ſort. Les vapeurs s'en mêlerent bientôt, & les vuidanges diſparurent; la fievre ſurvint le même jour; la ſuffocation & le délire l'accompagnerent: ce qui caractériſoit parfaitement la même maladie dont cette pauvre femme redoutoit les approches, je veux dire, celle qui venoit d'immoler ſon amie. Les indications curatives étoient les mêmes à remplir; mais il ne falloit pas employer les mêmes remedes. Une tiſane émulſionnée, au défaut de celle

---

des vaiſſeaux de l'*uterus*, qui en bouchant exactement leurs orifices, occaſiona la ſuppreſſion des lochies? Si l'on eût ainſi penſé ſur l'état de cette accouchée, on eût ſans contredit ménagé les ſaignées; & les douleurs cruelles dont elle fut tourmentée juſqu'au dernier ſoupir, auroient infailliblement cédé à l'action du bain tiede.

de

de poulet, les fomentations émollientes continuelles, & les lavements les plus rafraîchiſſants calmerent bientôt la fievre & le délire ; & au troiſieme jour les vuidanges reparurent.

Dans le courant de Janvier 1763 je fus appellé à Mâcon par M. de Franchelins, Préſident au Préſidial de cette ville, dont les nerfs avoient été tellement érétiſés par l'effet de toutes ſortes de remedes pharmaceutiques, qu'il étoit hors d'état de venir me conſulter à Arles. (*a*) Durant le ſéjour que je fis en cette ville, je fus prié par deux Dames charitables de viſiter une pauvre femme en couche, qui imploroit ardemment mon ſecours. J'y courus à l'inſtant, & la trouvai au lit, où elle étoit détenue depuis plus d'un mois, avec fievre, ardeur d'urine, & ſuppreſſion des lochies depuis le ſixieme jour de ſon accouchement.

(*a*) Le Public de Mâcon a vu avec d'autant plus de ſurpriſe le rétabliſſement parfait de M. de Franchelins, que l'on avoit déclaré ſa maladie incurable avant mon arrivée & après mon départ.

Le ventre étoit tendu, douloureux, & conſtipé ; & la malade ſouffroit ſi cruellement des douleurs aux hémorroïdes, qu'elle n'avoit pu dormir un ſeul inſtant depuis qu'elle étoit alitée.

Un Apothicaire de Mâcon, qui s'étoit érigé en Médecin de cette pauvre femme, attribua tous ces différents ſymptomes à la ſuppreſſion des vuidanges : il fit les plus rudes efforts pour rappeller cette évacuation ; & pour y réuſſir, il employa tous les différents vulnéraires, & enſemble les tiſanes diurétiques chaudes de toutes les eſpeces, dont il abreuva ſa malade pendant un mois : de façon que par le ſeul effet de ces prétendus ſpécifiques, cette pauvre accouchée alloit bientôt ſuccomber ſous une inflammation générale du bas-ventre, ſi le hazard ne m'eût amené auprès d'elle.

Je changeai promptement ce régime. La malade ſortit du lit par mon ordre, avec la fievre & ſes douleurs. Elle but abondamment d'une tiſane des plus rafraîchiſſantes ; on donna des lavements fréquents ; on fit des

fomentations continuelles dans le lit & hors du lit : en peu de jours elle fut rétablie.

La D^lle. Chiris, âgée de 25 ans, accoucha de deux enfants le 8 Décembre 1759. Son accouchement fut pénible & très-laborieux ; elle éprouva des mouvements vaporeux assez considérables ; les défaillances furent continuelles : & on ne manqua pas de l'abreuver dans ces instants de tous les élixirs les plus spiritueux que l'on sut se procurer, jusques-là que la fievre y succéda.

La langue étoit seche & le gosier aride ; des coliques des plus violentes furent bientôt de la partie, & les lochies se supprimerent : le vomissement, qui imitoit celui de la passion iliaque, (*a*) la suffocation & le délire annonçoient des engorgements prochains, & la mort, si la malade n'eût été promptement secourue.

Le bain étoit d'autant plus indiqué, que la malade de M. Hazon en

(*a*) Voyez l'observation de M. Hazon,

publie encore les merveilles ; l'érétiſme de tout le canal inteſtinal & le ſpaſme de la matrice exigeoient un humectant des plus prompts. La rigueur de la ſaiſon ne mettoit point obſtacle à l'efficacité du remede, mais elle nourriſſoit le préjugé des perſonnes intéreſſées aux jours de la malade. On ne voulut donc y conſentir que dans le cas où les autres remedes que l'on pouvoit y ſubſtituer, auroient été inſuffiſants. Il fallut par conſéquent obéir, & concilier la cure d'une maladie ſi dangereuſe avec les obſtacles que l'on y oppoſoit continuellement. L'eau de poulet, les lavements froids, & les fomentations émollientes furent préférées au bain tiede : la boiſſon fut des plus vigoureuſes, car huit pots de tiſane ne ſuffirent pas du ſoir au lendemain. La fievre ſe calma dans les vingt-quatre heures, le vomiſſement & les douleurs ceſſerent le lendemain, & le troiſieme jour les vuidanges ſe rétablirent.

D'après cet expoſé il eſt aiſé de conclure que le vomiſſement, les coliques

inteſtinales, le ſpaſme de la matrice, le délire & la fievre étoient l'effet des cordiaux, qui avoient agacé le genre nerveux par leurs parties âcres & cauſtiques, & avoient ainſi jeté le trouble dans la machine. Falloit-il, pour y remédier, recourir une ſeconde fois à des remedes de même eſpece? ou bien falloit-il ſe borner à l'ouverture de la ſaphene?

Quelle reſſource! ou pour mieux dire, quelle foibleſſe de la part du Médecin! On diminue par-là, il eſt vrai, le volume d'un ſang raréfié, & d'autant plus preſſé dans les vaiſſeaux, que leur calibre eſt beaucoup rétreci par l'effet du racorniſſement des fibres qui compoſent leurs parois; & on prévient ainſi en partie les engorgements & les inflammations.

Mais comment remédiera-t-on à la tenſion ſpaſmodique de tout le genre nerveux, & à cet érétiſme particuliérement affecté aux nerfs de la matrice, qui ſeul produit tous ces ſymptomes? C'eſt là où la Médecine chancelle, & ſe tait. Il étoit réſervé ſans

doute aux plus jeunes & aux plus téméraires de franchir le pas & de rompre le silence. L'eau seule triomphera à l'avenir du préjugé & de l'erreur. Des lochies supprimées, des pertes immodérées, des regles arrêtées, un cerveau dérangé, la poitrine gênée, des entrailles érétisées, toute la machine enfin délabrée, publieront désormais les merveilles de l'Art. Les observations que nous venons de rapporter serviront de bouclier contre les assauts d'une opiniâtre incrédulité ; & pour leur donner tout le poids qu'elles exigent, nous répondrons toujours de leur authenticité.

Si après cela il se trouve encore des Médecins & des malades qui s'obstinent dans leur entêtement, nous leur dirons avec Pline : *Qui vult decipi, decipiatur.* (a)

(*a*) Je ne puis me dispenser, en finissant, de demander aux Médecins, si la théorie sous laquelle je présente mon système n'est pas aussi facile à saisir, par sa simplicité, que celle que M. Astruc a si

RÉGIME
DU TEMPÉRAMENT VAPOREUX.

JE ſerois coupable d'omiſſion, ſi je n'ajoutois ici des regles de régime pour les perſonnes ſujettes aux vapeurs.

---

ingénieuſement imaginée dans ſon traité des maladies des femmes. Si l'on en juge ſans prévention, on ſe rendra d'autant plus volontiers aux idées que je propoſe, qu'elles ne ſont point entiérement oppoſées à celles de M. Aſtruc ; puiſque ce ſavant Médecin a déjà reconnu avec moi le racorniſſement des nerfs de la matrice pour une des cauſes de la ſuppreſſion des regles : (*) il s'agit ſimplement aujourd'hui de reconnoître cette cauſe pour une de celles qui agit le plus ſouvent, & la ſeule à combattre dans l'affection hyſtérique. Les obſervations pratiques qui étaient ce ſyſtême ſont aſſez convaincantes pour lui mériter le ſuffrage des Médecins praticiens.

On avouera donc ſans peine que cette

(*) *Voyez Aſtruc, loco citato, pag.* 106, *tom.* 1, *ſeconde édition.*

Les unes ſe plaindroient avec raiſon de mon inſuffiſance, & les autres ſeroient autoriſées à vivre dans leurs erreurs, parce qu'on ne leur auroit point appris à ſuivre d'autres regles que celles qui ont donné naiſſance à leurs infirmités, & qui les y entretiennent continuellement, en leur fourniſſant chaque jour de nouvelles forces.

Pour éviter les reproches des uns, & pour inſtruire en même temps les

---

ſeconde partie de l'ouvrage (*) de M. Aſtruc ne répond pas à beaucoup près au mérite de la premiere : ce qui nous met en droit d'exiger de lui des expériences contraires, ſi mieux il n'aime adopter notre ſentiment. Ce n'eſt point un déſaveu que l'on demande, on ſe reconnoît trop inférieur à M. Aſtruc pour l'exiger ; mais on cherche & on s'efforce de gagner ſon ſuffrage, puiſque la conquête d'un Membre ſi reſpectable entraîneroit infailliblement après elle celle de tout le Corps : & alors la Médecine ceſſeroit de rougir de ſon inſuffiſance ſur cet article.

(*) *La pratique.*

autres, nous expoſerons donc des regles diététiques, que nous tirerons de la qualité du tempérament vaporeux. L'ouvrage ſeroit trop pénible, s'il falloit parcourir avec les Anciens les différences des tempéraments, les diſtinguer entr'eux, & leur aſſigner à chacun un régime particulier; peut-être ſeroit-il au deſſus de nos forces: nous nous bornerons donc à un ſeul, que nous appellons vaporeux ou mélancolique, c'eſt-à-dire, ſec, bilieux, vif, atrabilaire, & ſanguin. Ce ſera ſur celui-ci que nous fixerons nos regards, puiſqu'il eſt particulier, & affecté aux maladies que nous traitons.

Pour prouver ſon exiſtence, peignons-le par ſes effets. Les mélancoliques, ſuivant les Anciens, ſont des hommes ſecs, maigres, pâles, bruns ou noirs, très-ſenſibles au froid ou aux impreſſions des objets extérieurs, digérant mal, enfantant beaucoup de vents, ſujets aux hémorroïdes, à la conſtipation, urinant beaucoup, jetant beaucoup de pituite par les émonctoires naturels de cette humeur. Telle

eſt l'idée que l'on doit ſe faire des mélancoliques.

Le dérangement & la fougue des digeſtions, la groſſiéreté de la bile, la difficulté qu'elle éprouve dans ſon paſſage, ſans qu'il y ait d'arrêt ni d'obſtruction formée, la tenſion & la ſéchereſſe des ſolides, mais ſi grande qu'elle peut être regardée comme rigidité, ſont les éléments de la conſtitution mélancolique : conſtitution appellée mélancolique, parce qu'il eſt rare que la triſteſſe & la défiance de ſoi-même & de la force de ſes fonctions, ne ſe joignent à ces ſymptomes.

Le régime de ce tempérament doit être exact. Le grand art conſiſte à introduire dans le ſang aſſez de liquide pour qu'il puiſſe pénétrer les parties du ſang trop rapprochées, pour qu'il puiſſe ſe mêler intimement avec elles, & être porté par un mouvement commun avec la maſſe des humeurs. Tous les aliments de difficile digeſtion, & qui ſont par conſéquent capables d'engendrer des glaires & des humeurs

viſqueuſes, doivent être bannis du régime qui appartient à ce tempérament.

Les farineux non fermentés, & les légumes ſecs ſeront donc ici proſcrits. D'un autre côté les ſubſtances qui peuvent ſe pourrir dans l'eſtomac & dans les entrailles, ou donner au ſang des principes putrides, ſont auſſi très-dangereuſes, parce qu'elles croupiront, dans quelque endroit du corps que nous les ſuppoſions portées.

Le tempérament mélancolique eſt donc preſqu'entiérement réduit aux aliments qui, placés dans un juſte milieu, n'ont aucun des excès que l'on peut reprocher à ceux dont les parties ſont mal liées, ou ſont au contraire trop denſes. Le pain bien fermenté, les viandes les plus ſimples, tirées des animaux qui ne vivent que d'herbes, les jeunes volailles doivent être le fond de leur nourriture. Les herbes potageres doivent en faire l'aſſaiſonnement. Il faut qu'ils en faſſent uſage en tout temps. Leurs ſucs ſavonneux & légers forment un chyle capa-

ble d'augmenter les ſecrétions, ſans les forcer : ces ſucs ſervent de véhicule à l'eau, en la mêlant avec le ſang, en même temps qu'ils aiguillonnent légérement les ſolides.

Il faut toujours craindre les aromates. En voulant exciter l'oſcillation de l'eſtomac, & augmenter ſon action, on peut nuire à l'état des ſolides, & procurer le danger d'imméabilité, qu'un ſang trop épais produiroit dans des vaiſſeaux ſecs & roides. Le caffé & le chocolat produiront cet effet ; leur ſubſtance huileuſe & inflammable irritera le velouté de l'eſtomac, & incendiera la maſſe des liquides. Nous croyons donc qu'il eſt très-pernicieux aux perſonnes vaporeuſes ; & ce n'eſt qu'avec regret que nous leur en interdiſons l'uſage, comme auſſi des différentes pâtiſſeries, des mets artiſtement préparés avec la pâte, les œufs, l'huile, le beurre, le lait, le miel, ou avec pluſieurs autres choſes de cette nature, qui, à cauſe de leur facilité à ſe gonfler, procurent des vents & des rapports, & dérangent ainſi la digeſtion.

Le choix de la boiſſon des perſonnes vaporeuſes ne demande pas moins d'attention que leur nourriture. Si l'on conſulte le plus grand nombre, le vin mérite la préférence : mais à n'écouter que l'expérience, l'oracle de la vérité, nous apprendrons que cette liqueur, qui eſt le produit de la fermentation, & qui eſt pleine d'un eſprit ardent, eſt en général contraire aux vaporeux. Le vin, au lieu de délayer & de diſſoudre les aliments, les durcit & les rend plus compactes, communique ſon ardeur aux tuniques de l'eſtomac, le deſſeche & le reſſerre extrêmement, & de cette façon ruine totalement l'appétit.

Il eſt donc néceſſaire de le défendre très-ſévérement aux vaporeux ; & à plus forte raiſon doivent-ils s'abſtenir de ces liqueurs ſpiritueuſes, ou plutôt de ces agréables poiſons, qui ont pour baſe l'eſprit de vin : liqueurs toutes ardentes de leur nature, leſquelles, par leur cauſticité, criſpent, reſſerrent, épaiſſiſſent & brûlent encore plus puiſſamment que le vin les parties fluides & ſolides du corps.

L'eau eſt donc la ſeule & véritable boiſſon : c'eſt elle qui délaie ſuffiſamment & tranquillement tout ce que l'on mange, qui nettoie l'eſtomac, qui excite l'appétit, ſelon Hippocrate, qui l'appelle vorace : c'eſt elle qui conſerve la fluidité de nos humeurs, & qui en entretenant la flexibilité & la ſoupleſſe des vaiſſeaux, entretient ainſi la ſanté.

Celle qui eſt claire, légere, pure & ſans mêlange, paſſe pour la plus ſalutaire de toutes. Celle de pluie étant la plus ſubtile, a toujours mérité la préférence ſur bien d'autres dont on peut faire uſage. Celle qui approche le plus de la nature & de la bonté de celle-là, c'eſt l'eau de riviere, qui puiſée au milieu du canal, & gardée quelque temps dans un vaiſſeau, y dépoſe tout ce qu'elle pourroit avoir d'étranger, & devenue par-là claire & limpide, peut ſe conſerver des années entieres, pour ne pas dire des ſiecles. Telle eſt celle que nous buvons à Arles, dont nos voiſins ne connoiſſent pas aſſez le prix, quoique ſi fort

vantée par le célebre Jacques Spon, Médecin de Lyon. (*a*)

L'eau de fontaine ſuit immédiatement celle-ci, par ſa légéreté & ſa limpidité. Mais l'eau de puits doit être entiérement rejettée. C'eſt dans ces différentes eaux que les vaporeux trouveront un véritable remede. Son uſage chez eux ne connoît point d'excès. Avicene nous dit : *Tales jejuno ventriculo potæ ſtomachum abluunt, alvum ſubducunt, coli doloribus opitulantur.* (*b*) Et l'expérience journaliere nous confirme que les coliques venteuſes, auxquelles les vaporeux ſont très-ſujets, ne reconnoiſſent d'autres préſervatifs qu'une copieuſe boiſſon d'eau tiede, priſe tous les matins à jeûn, & quelquefois même après les repas.

Ajoutons à cet éloge ce que Rondeletius en dit, en nous aſſurant qu'il a guéri des goutteux par la ſeu-

(*a*) Obſerv. rara circa aqu. Rhodani. Jacob. Spon, Med. Lugd. Acta erud. an. 1673.

(*b*) Avicen. lib. 1, ſect. 2, cap. 16, p. 102.

le boiſſon d'eau froide : *Ego multoties aquæ frigidæ potu podagricos ſanavi : quod faciliùs ſuccedit in biblioſa.* (a) Silvaticus vante auſſi ſes effets, & la preſcrit de même à tous les goutteux. (*b*) Martianus en cite un bel exemple : *Solo aquæ frigidæ potu Bernerius Cardinalis à podagra liberatus eſt.* (c) Ballonius nous dit : *Miror cur in herpetibus, inflammationibus, in quibus humectandi & refrigerandi conſilium eſt, non potiùs ad aquam accedamus.* (d) Riviere nous aſſure qu'il a plus rétabli de flux menſtruels par le ſeul uſage de l'eau, que par toute autre emménagogue. *De menſibus vitioſis ſive ſubſiſtentibus ſolius aquæ repetito uſu, priſtinum fluxum reſtitutum fuiſſe, & hôc ſimplici remedio plus præſtitutum fuiſſe quàm aliis emmenagoguis.* (e) *Ridlinus* enfin nous atteſte qu'il a guéri un nombre de mélancoliques & de mania-

(*a*) Rondeletius, p. 611.
(*b*) Silvaticus, cap. 1, obſerv. 1.
(*c*) Martianus in Hippocr.
(*d*) Ballonius, lib. 1. epidem. p. 106.
(*e*) River. lib. 4, cap. 24.

ques

ques par ce seul remede ; & il ajoute, *cujus usu cachectici & tabe confecti convalescunt.* (a)

Nous n'aurions pas besoin de recourir à tant d'autorités, si nous voulions consulter la raison & la nature. L'une & l'autre ne nous dictent-elles pas que le Créateur a destiné l'eau pour la boisson ordinaire de l'homme, & de tous les êtres animés ?

Quelque scrupuleux que soit un vaporeux à se choisir une nourriture convenable & une boisson salutaire, il n'en sera pas plus avancé, s'il ne joint à cela un exercice modéré. Il faut qu'il se rappelle continuellement cet oracle de Celse, que le travail fortifie le corps, & que l'oisiveté énerve : *otium corpus hebetat, labor firmat.* L'exercice récrée & réjouit l'esprit par la variété des objets, augmente légérement le ressort de toutes les fibres, & rend égales leurs oscillations ; divise & atténue duement les humeurs,

(a) Ridlinus, lin. med. ann. 1637, lin. 15.

& facilite leur mouvement ; fait couler d'une maniere uniforme le fluide nerveux dans les différentes parties du corps, aide merveilleuſement les ſecrétions & les excrétions, augmente l'appétit, & rend toutes les parties plus ſouples, & plus diſpoſées à exécuter promptement leurs diverſes fonctions.

De cette maniere il fortifie le corps, diſſipe peu à peu tout ce qui cauſe de l'inégalité dans les mouvements des fluides & des ſolides, rétablit l'harmonie entre les uns & les autres, & chaſſe ſi efficacement les vapeurs, au rapport de tous ceux qui en éprouvent conſtamment les ſalutaires effets, qu'il n'eſt aucun remede qui lui ſoit comparable, ſur-tout ſi l'on y joint le régime que nous avons preſcrit.

De tous les exercices, celui du cheval méritera toujours la préférence. Il ſe fait ſans beaucoup de fatigue, & ſans diminuer les forces, &, pour s'exprimer comme Sydenham, ſans une grande dépenſe d'eſprits. Il ſecoue doucement & également toutes les parties du corps, & principalement les viſce-

res du bas-ventre, qui ſont comme ſuſpendus & flottants ; il aide la digeſtion, & s'oppoſe par conſéquent aux obſtructions, diſſipe celles qui ſont déjà formées, & qui deviendroient dans la ſuite la ſource de mille infirmités. Nous le recommandons très-expreſſément aux vaporeux, puiſque ſans lui les autres remedes ſeroient inutiles, & quelquefois nuiſibles.

Nos regles diététiques s'étendent encore ſur les paſſions. L'ame & le corps ſont tellement unis enſemble, que les affections de l'un ſe communiquent réciproquement à l'autre ; & c'eſt par l'entremiſe des fibres nerveuſes que ſe fait ce commerce mutuel entre ces deux parties de l'homme. Les impreſſions du corps ſont tranſmiſes en peu de temps au ſiege de l'ame par le miniſtere des nerfs, & l'affectent diverſement. L'ame à ſon tour étant vivement affectée, ébranle fortement les fibres nerveuſes, & excite dans le corps des mouvements extraordinaires, irréguliers, qui deviennent d'autant plus fréquents chez les perſonnes vaporeuſes, que la ten-

ſion naturelle de leurs nerfs & leur vibratilité les favoriſe. Il faut donc qu'elles aient grand ſoin de modérer leurs paſſions : elles doivent ſur-tout éviter la colere ; car cette paſſion furieuſe tend avec excès toutes les fibres, accélere violemment la circulation du ſang & des eſprits, & jette ainſi le trouble dans la machine.

Elles doivent ſe prémunir & ſe tenir en garde contre la frayeur ſubite, qui faiſant impreſſion tout-à-coup ſur le genre nerveux, y cauſe une contraction ſpaſmodique, & repouſſe le ſang vers les parties internes. Elles doivent auſſi éviter tous les travaux d'eſprit, qui mettent le fluide nerveux dans un trop grand mouvement, en font une grande diſſipation, appauvriſſent la maſſe des humeurs, & entretiennent ainſi la ſéchereſſe du ſang & du genre nerveux.

Elles ne doivent pas moins ſe garantir du chagrin, qui ébranle tout le corps, chaſſe le ſommeil, ôte l'appétit, jette enfin dans une langueur univerſelle, qui s'oppoſe à

l'effet des plus puiſſants remedes. Elles doivent fuir les inquiétudes, les grands embarras, l'envie, la jalouſie, &c. Mais elles doivent faire leurs délices des entretiens de leurs amis, vivre tantôt à la campagne & tantôt à la ville, aſſiſter le plus ſouvent qu'il eſt poſſible à des concerts de muſique ; ne pas s'occuper trop long-temps à contempler la même choſe, mais chercher la diverſité des objets, pour ſe récréer l'eſprit, & le détourner de tout ce qui peut rappeller l'idée des vapeurs.

FIN.

POST SCRIPTUM.

J'Ai appris dans un voyage que j'ai fait à Lyon le mois paſſé, que le Journal des Savants du mois d'Octobre 1761 avoit donné un extrait de mon Eſſai ſur les affections vaporeuſes, auquel il avoit ajouté des réflexions critiques, qui exigent de moi une réponſe. Un ſilence affecté ſeroit inexcuſable ; c'eſt pourquoi le lendemain de mon retour à Arles je me ſuis empreſſé de me procurer ce Journal, & d'envoyer à mon Libraire ce Supplément, par lequel je réfute les objections du Journaliſte.

Après avoir donné le *Proſpectus* de mon Eſſai, le Journaliſte dit à la page 684 : *Nous ne faiſons ſur cette Diſſertation que quelques réflexions, qui ſerviront à apprécier le travail de M. Pomme, dont le zele mérite toujours des éloges.*

Le compliment ne paroîtroit point fardé, ſi le Journaliſte ſe contentoit

enſuite de propoſer ſimplement ſes objections. Dans la premiere, il prétend *que la cauſe immédiate des affections vaporeuſes n'eſt pas toujours celle que j'admets à l'excluſion de toute autre.* Notre Auteur n'oſe pourtant pas diſconvenir *que cette cauſe ne ſe rencontre dans quelques malades ; mais rarement*, ajoute-t-il, *où la voit M. Pomme.* Et il aſſure *qu'il y a des affections vaporeuſes qui ont une autre cauſe immédiate, qu'on ne combattra jamais avec le bain ; & qu'il y en a même où le bain ſeroit nuiſible ; que celles-ci demandent au contraire des remedes ſtimulants, des toniques, l'exercice du cheval, l'air ſec & froid, & d'autres ſecours qui produiſent des effets abſolument contraires à ceux qu'on obtient par le bain.*

L'objection eſt en forme. Me forcer à reconnoître pluſieurs cauſes prochaines des vapeurs, c'eſt détruire mon ſyſtême, qui n'en reconnoît qu'une ſeule ; & pour preuve de cette opinion, me montrer des malades guéris par des remedes ſtimulants, c'eſt ren-

dre l'objection ſans replique, & me forcer au déſaveu le plus ſolemnel.

C'eſt préciſément là où je prétends terminer la diſpute ; c'eſt-à-dire, que mon adverſaire me préſentera des obſervations contraires aux miennes, & des malades guéris par des remedes ſtimulants ; & alors j'avouerai la mépriſe. Mais comment conciliera-t-on la tenſion des nerfs, que l'on a été forcé de reconnoître pour cauſe immédiate, avec le relâchement, que l'on voudroit me faire adopter ? Y auroit-il des ſymptomes contradictoires dans cette maladie ? ou, pour mieux dire, en paroît-il quelqu'un qui annonce le relâchement des ſolides ? Ce ſeroit ſe méfier des lumieres d'un adverſaire que je reſpecte infiniment, que de vouloir moi-même diſcuter la queſtion. J'ajouterai ſeulement que ſous le titre d'obſervations contraires, je n'y comprends point quelques légers ſymptomes vaporeux ſuſpendus par l'effet de quelques remedes chauds, pour reparoître enſuite avec plus de vigueur & d'opiniâtreté ; mais bien une femme

hyſtérique, ou un homme hypocondriaque, guéris l'un ou l'autre par des toniques & des ſtimulants, & auſſi radicalement que ceux que j'ai cités.

Je crois mon adverſaire Médecin, & par conſéquent homme de bonne foi. Si cependant il exigeoit de moi des certificats pour les obſervations que je lui préſente, & qu'il trouve *rares & ſingulieres*, je lui donnerois les atteſtations de mes malades eux-mêmes, celles de mes Confreres, & encore le témoignage public de mes concitoyens.

Paſſons à la ſeconde objection; & dans celle-ci nous trouverons des contradictions manifeſtes du ſentiment contraire qu'il nous oppoſe au ſujet du bain & de ſes effets. J'ai avancé que les malades parvenus au dernier degré du racorniſſement, ſurnageoient dans le bain, & j'ai attribué cet effet à celui de la chaleur interne du corps, relative au degré du racorniſſement que je ſuppoſe; laquelle chaleur raréfie extrêmement l'air contenu dans les liqueurs, ce qui rend le corps plus

léger. Ce qui le prouve, c'eſt que dans la ſuite, & par l'effet du bain & des autres humectants, le relâchement étant enfin arrivé, le corps ſe précipite au fond du bain.

Notre Journaliſte prétend au contraire, *ſuivant les regles de la Hydroſtatique*, que le corps racorni préſentant moins de ſurface, il doit donc enfoncer; & qu'étant relâché par l'eau du bain, il doit ſurnager. D'où je conclus que mes malades ont tort, en ce qu'ils n'ont pas ſuivi les regles de la Hydroſtatique.

Notre Journaliſte avance encore, *que l'on a vu à l'Hôtel-Dieu de Paris une fille qui effectivement n'enfonçoit pas dans l'eau du bain; mais que l'on attribuoit cet effet aux mouvements continuels qu'elle ſe donnoit, & qu'on regardoit avec aſſez de vraiſemblance comme équivalents à ceux des nageurs.* Pour adopter cette idée, il ne s'agit plus que de faire nager mes malades dans le bain; mais malheureuſement celle qui a fait le ſujet de la premiere obſervation, & celle de

la quatrieme, étoient roides l'une & l'autre comme une barre de fer. Pour rapprocher toujours plus les faits de cette eſpece, on a vu ces jours paſſés à Arles un malade qui ſurnageoit (*a*)

(*a*) Lazare Vidal, natif du village de la Beaume, dans la Principauté d'Orange, âgé de dix-huit ans, d'un tempérament maigre & ſec, fut apporté à l'Hôpital le 9 du mois de Juillet 1763 par des hommes de campagne, qui le trouverent étendu ſous un arbre, ſans ſentiment & ſans mouvement, de façon qu'on le crut mort. Je trouvai ce malade à l'Hôpital à l'heure de ma viſite. Son pouls étoit très-lent & concentré ; la mâchoire étoit ſi roide & ſi immobile, qu'il fut tout-à-fait impoſſible de lui faire avaler une ſeule goutte d'eau : ce qui me décida pour les véſicatoires. Le lendemain 10 du courant, il n'y eut aucun changement. Le 11 tout fut de même. Le 12 on appliqua des ſangſues, & on donna des lavements irritants ; on y revint le 13, toujours infructueuſement ; & le 14 la fievre ſe mit de la partie.

Un état auſſi déſeſpéré me permettoit toute ſorte d'expériences. On appliqua de la glace ſur la tête ; le malade ouvrit les yeux & la mâchoire. Le lendemain 15, on le plongea dans un bain froid à huit heures du matin, & on appliqua en même temps

ſans remuer ſes membres, & qui reſtoit dans l'eau douze heures par jour, ayant la tête coëffée d'une veſſie remplie de glace, que l'on renouvelloit très-ſouvent. Ce malade, que j'ai arraché des bras de la mort, reſtoit ainſi douze heures immobile, en ſurnageant dans le bain; & le Journaliſte ne trouve cette poſſibilité *que pour quelques ſecon-*

---

la glace ſur la tête : il pouſſa de grands cris en entrant dans le bain, & dans l'eſpace d'un quart-d'heure on le vit boire & manger, & reprendre tous ſes ſens. On le retira du bain à dix heures ; mais il retomba dans ſon ſommeil quelques minutes après. On revint au bain le même jour, qui opéra avec ſuccès. Le 16 il reſta dans le bain froid pendant douze heures : le malade ne retomba en léthargie que le lendemain 17, à ſept heures du matin ; mais le bain & l'application de la glace le réveillerent de nouveau en peu de temps. Le 18 tout fut entiérement rétabli.

On voit actuellement à Lyon Mme. de Cligny qui ſurnage à ſon tour. Je ne crains point d'avancer que dans peu elle s'enfoncera dans le bain. Le Public ſera inſtruit en ſon temps des ſuites d'une pareille entrepriſe.

des. Comment concilier les idées phyſiques avec l'expérience ? L'explication en eſt bien difficile, en enviſageant cet effet du côté des ſolides : ſous toute autre face, je veux dire, du côté des liqueurs & de l'air, on la trouvera plus aiſée. Les Phyſiciens ne ſeront peut-être pas ſatisfaits de celle que je donne ; mais du moins n'eſt-elle point contradictoire avec l'expérience, comme celle de mon adverſaire.

La troiſieme réflexion regarde les *cliquetis*, & ces éclats douloureux qui ſe faiſoient entendre chez ma malade, que j'ai attribués à l'impulſion violente & ſenſible du ſang dans les canaux ci-devant racornis. Le Journaliſte ne s'y arrête pas. Sans trop m'y arrêter à mon tour, il me ſera permis ſans doute d'y ajouter que ce même bruit ſe fait entendre chez pluſieurs vaporeux, dans l'articulation de leurs membres ; & c'eſt, à mon avis, le défaut de ſynovie & la ſéchereſſe de ſes couloirs qui le procurent.

Quant à la quatrieme réflexion, nous ne la paſſerons pas ſous ſilence.

Sydenham, dit notre adverſaire, *a été d'une grande utilité à notre Auteur pour la deſcription & le tableau qu'il nous donne des affections vaporeuſes & hypocondriaques.* Je réponds à cela, que la deſcription de la maladie que je traite eſt la ſeule partie de mon Ouvrage qui puiſſe avoir quelque reſſemblance avec toute autre de même eſpece, décrite dans les Auteurs. Quant aux obſervations, elles n'appartiennent aſſurément à perſonne. Voyons donc où je ſuis plagiaire.

J'avancerai d'abord que la définition eſt toute neuve. Qui pourra en diſconvenir ? La cauſe eſt encore neuve, puiſque notre Journaliſte en eſt offenſé. La cure eſt relative à cette cauſe ; elle eſt donc neuve auſſi, (quoique autoriſée par tout ce qu'il y a de plus reſpectable dans l'Antiquité.) Ce ſera par conſéquent ſur la deſcription des ſymptomes que tombera le reproche. J'avouerai très-volontiers que les ſymptomes que j'ai décrits ſont les mêmes que ceux ſous leſquels cette maladie a coutume de

paroître, & que l'on trouve chez tous ceux qui ont traité des affections vaporeuſes ; mais j'ai préféré la deſcription que nous en a donné un Auteur des plus modernes à celle de *Sydenham*. Cet Auteur eſt déſigné dans mon Traité ; je l'appelle célebre. Que notre adverſaire le cherche : il nous donnera des preuves de ſon érudition, en avouant la mépriſe.

De l'Imprimerie de LOUIS BUISSON.

FAUTES A CORRIGER.

Page	*Ligne*	
21	18.	dans les vaiſſeaux de la matrice : *liſez*, dans la matrice.
25	21.	ſang de dragon : *liſez*, ſang dragon.
141	2.	acquerront : *liſez*, acquérant.
142	3.	nos vices : *liſez*, nos vues.
142	22.	ſanguines : *liſez*, ſanguins.
160	10.	ſentiment froid : *liſez*, ſentiment de froid.
165	21.	procure : *liſez*, ſe procure.
216	23.	l'organe : *liſez*, l'orgaſme.
227	16.	plus que d'une fois : *liſez*, plus d'une fois.
260	1.	diſtillations : *liſez*, dilatations.

COUNTWAY LIBRARY OF MEDICINE
RC
340
P77

RARE BOOKS DEPARTMENT